

PIERRE MANIGAULT

Élève (cours primaire, 1^{ère} année de cours complémentaire) du Châtelet-en-Berry

Apprenti du Centre Air France de Vilgénis (Promotion Gaston Vedel 1949/1952)

Ingénieur du Centre d'Études Supérieures Industrielles (Promotion 1966/1968)

UNE ENFANCE EN BERRY

À

*HÉLÈNE LÉGIER et FRANÇOIS MANIGAULT,
mes grands - parents paternels.*

*ALIDA MANIGAULT
leur fille, ma jeune tante.*

Introduction

Ma mère, Marie Geneviève Delarbre décède, à l'hôpital de Nevers, le 13 mars 1938.

Le veuvage de mon père — survenu après quatre années de mariage et ma naissance le 25 août 1935 — entraîne l'abandon d'un commerce de charcuterie, ouvert à Decize (Nièvre), un an plus tôt. Très fortement peiné et abattu par cet événement, mon père rejoint rapidement, le Châtelet-en-Berry, son village berrichon d'origine, et désespéré, me confie aux soins de mes grands-parents paternels, avant de rejoindre la région parisienne, pour y chercher un emploi.

Le 3 septembre 1939, la France, le Royaume Uni, l'Australie et la Nouvelle-Zélande déclarent la guerre à l'Allemagne qui, dès le 1^{er} septembre, sans déclaration préalable, avait envahi la Pologne et la Slovaquie. Mon père, mobilisé, va participer à cette *Drôle de guerre*, laquelle prendra fin avec la signature, par le Maréchal Pétain, de l'Armistice, le 22 juin 1940.

Le général de Gaulle qui a gagné Londres dès le 16 juin 1940, prononce son appel du 18 juin. Le 10 juillet 1940, les parlementaires français, par 569 voix contre 80 (dont celle du sénateur du Cher, Marcel Plaisant), délèguent la totalité des pouvoirs au Maréchal Pétain. La France est alors coupée entre zone occupée au Nord et zone dite « libre » au Sud, par une ligne de démarcation susceptible d'être franchie par un officiel *Ausweis*... ou à l'aide d'un réseau de passeurs. Cette ligne traversait alors le département d'est en ouest. Elle suivait d'abord le cours de l'Allier qui marquait la limite entre les départements du Cher et de la Nièvre. Puis elle bifurquait vers l'ouest-nord-ouest, quelques kilomètres avant la jonction entre l'Allier et la Loire, au Bec d'Allier, à hauteur d'Apremont, suivant une direction parallèle à la route nationale 76 (La Chapelle-Hugon, Germigny, Croisy, Cornusse, Raymond, Jussy-Champagne, Saint-Just). Elle contournait Bourges par le sud (Plaimpied-Givaudins, Trouy, Le Subra, Morthomiers), puis à hauteur de Sainte-Thorette et Quincy suivait le cours de la rivière Cher, passant par Vierzon (Vierzon-ville, sur la rive nord, étant en zone occupée) et quittait le département à Thénieux. Elle disparaîtra le 1^{er} mars 1943, trois mois après le débarquement des troupes anglo-américaines d'Afrique du Nord, sur les sites de la côte méditerranéenne.

C'est dans ce contexte, en cette partie sud du Cher, en ce Berry profond appelé Boischaut, dans un village de 1400 habitants, situé 50 kilomètres au sud de Bourges, que va se dérouler mon enfance. Le récit qui va suivre, couvre une période de neuf ans, allant de mars 1938 à mars 1947, date de mon départ vers la région parisienne.

Mes quatre-vingts ans passés retiennent de cette époque charnière, les scènes, comportements, croyances, manières de temps que l'on dits enfuis, qui furent ceux d'une enfance très pauvre en moyens financiers, mais si riche en personnages, tonalités diverses et sentiments qu'elle fût, également, heureuse. Sans sombrer dans un passéisme trompeur, l'évocation des joies, peines et, malgré toutes les difficultés, du bonheur de vivre des villageois et des gens des champs de cette époque, ne va pas sans une certaine nostalgie. Qu'elle soit un hommage à ces gens modestes et courageux, aux besognes souvent ingrates, qui ont peuplé mon enfance.

Au soir de ma vie, que ce récit témoigne avant tout de l'immense reconnaissance envers mes grands-parents, et ma jeune tante Alida, trop tôt décédée, de l'affection que je leur porte ainsi qu'aux simples paysans de ma proche famille et de l'attachement au souvenir de nombreuses personnes de ce paisible village, habité par les *Preneux de lune*.¹

¹ Nom donné, paraît-il, dans le passé, aux habitants du Châtelet-en-Berry

La modeste longère de mes grands-parents.

Jouxant, en partie arrière la mairie située au centre du village, d'environ vingt mètres de long, et de six mètres de profondeur, façade Est laissant pénétrer la première lumière du jour par quatre fenêtres sans volets à l'encadrement de briques, le récent logement communal, au toit d'ardoises, occupé par mes grands-parents paternels est une modeste longère. Devant, et sur une longueur dépassant d'une douzaine de mètres celle de la bâtisse, s'étend un terrain rectangulaire de près de sept cents mètres carrés.

Ce terrain, occupé en partie nord-ouest par un poulailler, comporte sur toute la longueur ouest et sur une profondeur de trois mètres, un alignement bâti, clos en moitié nord — avec un grand local au nord-est, abritant de spacieuses *toilettes*, *au fond du jardin* — couvert d'un toit, mais ouvert en appentis en partie sud-ouest. Le reste de la surface constitue un très agréable jardin, cultivé et joliment fleuri, tout au long de l'année par grand-mère Hélène. Une allée de terre battue, dessert à la fois les parterres devant la maison et les constructions sises à l'ouest.

Cette voie accède, au nord, via une surface surélevée accessible par trois marches — avec à l'entrée, un haut et vigoureux noisetier de cinq pieds, et au fond de trois lauriers — et un couloir latéral à la mairie, à la sortie vers la rue principale. Elle débouche au sud sur une grille métallique assez large permettant, sur une douzaine de mètres, tant le passage d'un tombereau attelé que celui d'une automobile.

Le logis comporte, en enfilade, une pièce de vie, deux chambres et une remise, ouvrant sur la cour, avec au nord, enterrée d'un mètre sur une largeur de deux mètres, fermée, une bien utile quoique rudimentaire cave. Chaque pièce, observe une surface voisine de trente mètres carrés.

En partie supérieure de la remise, et de surface identique que celle-ci, se situe un grenier, accessible de l'extérieur par la traditionnelle échelle présente dans toutes les fermes du Berry. La pièce à vivre, appelée simplement cuisine, au sol recouvert de carreaux hexagonaux de couleur alezan, s'organise autour d'une table rectangulaire en chêne, harmonieusement arrondie aux angles, recouverte d'une toile cirée imprimée sur fond jaune et capable de six convives. À gauche de la porte d'entrée, sur le pan de mur séparant cette porte et la fenêtre, un bac évier en ciment, *la bassie*, équipé d'un écoulement extérieur sous placard fermé, est surmonté d'une glace à encadrement fait de bambous croisés, comportant à sa base une petite étagère sur laquelle sont rangés le rasoir, le cuir d'affûtage et une pierre d'alun polie, utilisés par mon grand-père. Sur la face sud de la pièce, en partant à gauche, accroché à un clou, un calendrier mural, simple almanach des postes à motifs agricoles, indique à lumière naturelle, les jours en poursuite. A sa droite, une cuisinière à bois, longue d'environ un mètre soixante, en fonte émaillée, de couleur marron, et disposant d'un large four, impose paisiblement sa présence ancillaire. Sa partie supérieure comporte outre le plan de cuisson, un utile et très précieux bain-marie. Environ un mètre de plus, un placard, large de quatre-vingts centimètres, haut de la quasi-totalité de l'épais mur, reçoit sur quatre étagères, l'ensemble des couverts, pots, plats, casseroles, bols, denrées et boissons journallement utilisés et un petit vinaigrier de trois litres. En face ouest, appuyée au mur, voisinant avec une machine à coudre Singer, une haute pendule à balancier, au simple décor, réalisée par un artisan régional, ponctuée de notes harmonieuses et lentes, les demies heures du temps qui s'écoule. Centré dans la largeur demeurée disponible, se tient un buffet deux corps en merisier massif, rouge rosé. Le haut vitré teinté comporte deux étagères abritant un service de porcelaine du Berry, quelques verres simplement taillés et une carafe. La partie inférieure, plus large — avec nappes et serviettes de table rangées sur l'étagère, conserves de légumes, confitures et fruits au sirop stockés en bas — est surmontée de deux tiroirs. L'ensemble aux panneaux sculptés de simples fleurs, communique à la cuisine et à ses hôtes, l'apaisant rayonnement de sa chaude couleur.

Dans la pièce suivante, en angle sud-ouest, recouvert d'un édredon grenat, se trouve le lit en noyer de mes grands-parents et face à lui, distant de plus d'un mètre, une haute, large, et profonde armoire régionale, style imitation Louis XV, en cerisier massif, demi lingère, demi penderie, avec pieds escargots en chêne. En angle nord-est, un lit métallique, large de cent vingt centimètres, avec un édredon blanc cassé, a été installé à mon intention. En angle sud-est, une cheminée de taille moyenne — sole foyère et corps de briques rouge brun, jambages et linteau de pierres grises, manteau recouvert d'une belle tablette de marbre noire — sert à réchauffer la chambre en hiver, en complément des lits bassinés par des briques chauffées au four de cuisine.

La seconde chambre, parqueté d'un agréable chêne blond, aux murs éclaircis d'un papier peint de couleur blanche à motifs d'un bleu azur, comporte à l'ouest, un simple mais élégant lit en chêne clair. En façade est, près de la fenêtre, une table de toilette de même teinte, reçoit une large cuvette et un broc, tous deux d'une fine porcelaine blanche, décorée de gentianes bleues et jaunes. Légèrement au-dessus, sur une étagère, verticale dans un verre, une brosse à dents voisine avec un flacon d'*Eau de Cologne fraîche de 70°*. Une grande glace rectangle, à l'encadrement doré ovale, complète le plan de toilette, à n'en point douter féminin. En face nord, elle est équipée d'un bureau en merisier plaqué, de style se voulant Directoire, partie avant de table avec caisson disposant de chaque côté trois tiroirs et une étagère, et trois cloisons verticales en partie centrale, moitié arrière de table inclinée et ouvrante sur volume de rangement. L'ensemble repose sur quatre pieds droits de section rectangulaire.

Par sa simplicité, son aspect désuet, et par une présence exprimant une invitation pressante à l'étude, ce bureau peu onéreux, d'évidence imposé à ce logis par mon républicain grand-père, rayonne d'une discrète fierté. Parce qu'il témoigne, aussi, de l'application volontaire de ma délicate tante Alida, sœur cadette de mon père, occupante de la chambre et récente titulaire du brevet élémentaire, ultérieurement, il deviendra progressivement pour moi, un symbole important. Pour le futur élève de l'école primaire, par ailleurs enfant de chœur convaincu et sincère, ce très modeste meuble témoignera pour toujours, de *l'instruction publique, laïque et obligatoire, de l'accès au savoir et, par conséquence, pour le futur citoyen, de la capacité d'autonomie et d'action concernant son devenir*.

Dans la dernière surface de l'habitation, appelée remise, voisinent une aire de rangement et une surface décaissée de dix mètres carrés utilisée en cave. La première surface, qu'on rejoint au plus froid de l'hiver par traversée du logis, est, tout le reste du temps, accessible, à partir du jardin, par une porte à deux battants aux planches vieilles. Y sont rangés, au fond une vieille armoire en noyer à panneaux rectangulaires et tiroir inférieur et, en partie avant, une petite charrette à bras, qui sera une des joies de mon enfance. La cave, faiblement éclairée, relativement fraîche en été, et hors gel mais avec pailis de protection pour les produits en hiver, sert à stocker les légumes, conserver, pendant vingt-quatre heures, un lapin dépecé, une volaille plumée et vidée. De plus, en angles de diagonale, elle abrite deux très appréciés équipements dont mes grands-parents ont charge respective: un tonnelet de bois de 114 litres, installé sur une chèvre, rempli annuellement d'un agréable Gamay, que mon grand-père appelle *feuillette*, et un pot en grès vernissé, de cinq litres, petit saloir dans lequel grand-mère conserve les lards gras et maigres achetés à tel paysan de réputation qui, une fois l'an, tue le cochon élevé à la ferme.

Situé au-dessus de la surface précédente, le grenier — accessible par la porte en bois d'un chien assis en aplomb de façade, porte large de près d'un mètre et haute d'un mètre vingt, fermée par crochet extérieur — via une confortable échelle extérieure en châtaignier, abrite quelques vieilleries enfermées dans des cartons, ainsi qu'une simple table de bureau avec chaise récupérés lors d'un aménagement de la mairie. Mais la discrète, voire secrète, fonction

principale de l'endroit est domestique et s'accorde à l'économie vivrière du village. Elle consiste, en la déshydratation naturelle de petits présents de la nature, destinés à la consommation hivernale. Ainsi, dès fin juin, des goûteux mousserons ramassés au voisinage des haies, enfilés en colliers fixés sur une cordelette, y pendent quelque temps. Et en fin d'automne, les juteuses et sucrées Reines des Reinettes récoltées dans un verger voisin, et les délicieuses poires Curé provenant du jardin communal du champ de foire, soigneusement coupées par quarts, y seront, avec précaution, installées sur des clayettes pour bénéficier d'un lent séchage. Autant de petits trésors qui, en omelette pour les premiers, en fruits secs ou réhydratés à trempe tiède pour les seconds, seront les petits plaisirs culinaires des jours, les plus tristes, de l'hiver. Cette fonction s'étend également au séchage des peaux des lapins élevés par ma grand-mère et consommés en moyenne à raison d'un par mois.

À cette modeste mais convenable longère, avec son agréable jardin — bien en location habité par François Manigault, son épouse Hélène, née Légier, mes grands-parents, et leur fille Alida — il faut ajouter, sis près du champ de foire du village, un jardin communal d'environ une douzaine d'ares, impeccablement cultivé par mon grand-père, et produisant la plupart des légumes consommés au long de l'année — y compris en conserves durant l'hiver — par cette famille qui vient de m'accueillir.

* * *

Mes grands-parents et leur fille Alida.

Descendant des Manigot, famille écossaise de potiers, installée aux Archers — hameau d'une vingtaine de feux, avec carrière d'argile de qualité, appartenant à la commune du Châtelet, depuis le XVII^e siècle — mon grand-père François, Louis, fils d'Ursin Manigault et de Louise Martinat, est né en 1880, dans la petite maison² revenue ensuite à Jean-Louis Manigault (demi-frère de François et dernier potier natif des Archers, décédé en 1943) et à son épouse Émilienne.

C'est à environ cinq kilomètres des Archers, que naît, deux ans plus tard, de Jean Légier et de son épouse Rose Demant, modeste couple de cultivateurs installé dans la petite commune de Saint-Jeanvrin, au lieu-dit le Couturon, ma grand-mère Hélène Légier, troisième d'une fratrie mixte de deux garçons et deux filles.

L'enfance de mes deux futurs grands-parents paternels, sans être malheureuse connaîtra la pauvreté et les difficultés des gens de modeste condition appartenant au monde rural de cette fin de XIX^e siècle.

François, enfant possédant la fois un esprit vif et ouvert, et un caractère très volontaire, sera un pur produit de l'école de la République. Il se révélera, rapidement, très bon élève du cours primaire et obtiendra son certificat d'études à onze ans et demi. Dès après, suivant la tradition familiale, il apprendra l'exigeant métier de potier. Le marché local, même s'il comporte, de temps à autre, des objets plus prestigieux comme les épis de faîtage destinés aux toitures, est d'abord, celui de la poterie utilitaire. Ainsi, sont principalement réalisées des pièces d'usage domestique, coupelles, bols, pots de différentes tailles, pichets, vases, jarres, cuiviers à lessive. Mais, à proximité du XX^e siècle, la demande nettement ralentie, nourrira de plus en plus difficilement la famille de mes arrière grands-parents. Compte-tenu de cette situation économique difficile, François, dont le caractère et l'esprit d'indépendance, progressivement affirmés, s'accordaient avec ses précédents bons résultats scolaires, abandonnera la profession au retour du service militaire.

Hélène, enfant calme et d'un grand courage, connaîtra les exigences de la très rude condition paysanne, où chacun participe, dès l'enfance, aux multiples et répétitives tâches journalières, concernant à la fois la tenue de la maisonnée, les soins journaliers à donner aux bêtes, tous les travaux des champs et du jardin potager Également vouée à la conduite et la surveillance de divers petits troupeaux en pâture, au ramassage, le long des bouchures et à la mise en fagots, des bois morts nécessaires au feu de la cheminée familiale, elle devra abandonner l'école dès sa dixième année. Dans cette ferme, où l'ouvrage ne manque jamais, en plus d'être bergère, elle sera élevée en complète ménagère, pratiquant aussi bien la cuisine et le ménage que le tricot et même le ravaudage. Dans ces conditions, comme, hélas, tant de petites filles de son temps, élevées en de telles conditions, son instruction, sacrifiée, se bornera à une modeste capacité de calcul, à un langage parlé tout à fait correct, mais exclura, hélas, les capacités de lecture et d'écriture.

Avec un tel apprentissage de la vie, dès son adolescence, outre ses multiples et précieuses qualités ménagères, Hélène Légier fera toujours preuve d'une intelligence pratique aidée par un remarquable bon sens paysan et soutenue par un sens très profond des responsabilités. Et cette petite femme, à la fois vaillante et réservée, établira progressivement une personne de rare dignité.

² Cette dernière maison de potiers datant du XIX^e siècle, est devenue en 2005, grâce aux activités de l'Association castelloise Merlusine, animée par madame Dieudonné et à l'action du Maire, Conseiller général, Bernard Jamet, Musée de la poterie.

Mariés à Saint-Jeanvrin en 1905, Hélène et François Manigault, gagneront immédiatement leur vie, en louant, sans difficulté, leurs services — femme de chambre, cuisinière, lingère pour l'une, ouvrier agricole, jardinier ou homme de peine pour l'autre — dans différents endroits du canton du Châtelet et, puis, en dernier lieu, chez un important commerçant de Saint-Amand-Montrond. Par la suite, le couple se réinstallera au Châtelet, ou après avoir présenté sa candidature, mon grand-père sera nommé garde-champêtre. Les époux occupent alors, en locataires, à l'angle de la rue Saint-Martial et de la rue des Juifs ce qu'on appelle, encore de nos jours, l'immeuble Debeddes, du nom de la propriétaire, alors sage-femme du village. Par la suite, ils bénéficieront du 1er logement communal sis derrière la mairie, qui verra, en 1905 la naissance de leur fils, et en 1919, celle de leur fille, ma tante Alida. Lorsque mon père me confie aux bons soins de ce trio familial, grand-père est âgé de 58 ans, grand'mère de 56 ans et ma tante Alida, a 19 ans.

Avec son mètre soixante-quinze de taille et ses soixante-dix kilos, un visage fin, terminé par un bel ovale, éclairé de deux yeux bleus et ornementé d'une moustache grise à léger guidon, grand-père est un bel homme. Agnostique à l'esprit à la fois vif et tolérant, il ne peut cacher longtemps, derrière un caractère bien trempé et la facilité de son verbe, une gentillesse et un véritable humour qui alimentent un naturel taquin. Son emploi de fonctionnaire territorial, chargé, sous l'autorité du maire, principalement de la protection du domaine rural, comporte la surveillance du bon ordre, de la tranquillité, de la sécurité et de la salubrité publique du territoire communal. Ces nobles missions, exercées dans un endroit calme ou une population paisible, règlent, amiablement la plupart des litiges ou petits conflits inévitables, s'effectuent sans notable difficulté et ne sauraient constituer une charge suffisante. Aussi, avec la complicité de monsieur Dumont, très avisé secrétaire de mairie qui va apprécier rapidement les capacités intellectuelles de mon aïeul, ce dernier va devenir l'interlocuteur des habitants d'un certain nombre de hameaux et de fermes isolées. Chaque jour, avec son à vélo, il porte aux administrés du canton, les plis et documents officiels, délivre les messages du maire, explicitant à chacun l'objet des demandes, indiquant les éléments ou pièces à fournir, les suites à donner, rédigeant s'il y a lieu, à la demande même du destinataire, et en bonne et due forme, les réponses attendues. En effectuant toutes ces liaisons et tâches très appréciées des administrés, François Manigault — assermenté bénéficiaire de la confiance d'Armand Dumont et des maires successifs — s'occupant des papiers des uns et des autres, établit, ainsi un rôle très utile, et évite, le plus souvent, à des administrés éloignés, nombre de déplacements chronophages en mairie. Cette situation, lui vaudra, à la fois la considération, et l'estime de la petite paysannerie du canton et des gens les moins intellectuellement à l'aise, du village. Ainsi, les initiales de la République Française portées sur son képi, seront un jour, plaisamment traduites, en un très sympathique « Respectez François ».

En sus de son intéressant travail communal hebdomadaire, dont l'horaire inclut le samedi matin, grand-père, cultive avec application l'importante surface d'un jardin potager situé près du champ de foire. Et là, je découvre un autre personnage. En bras de chemise et chaussé de sabots, travaillant la terre avec la foi d'un croyant s'adressant à son Dieu, l'agnostique célèbre la création en travaillant la terre avec soin et cultive, avec amour tous les légumes.

La petite taille, la mince silhouette et la discrétion de ma grand-mère font d'elle une personne effacée. Le visage, au large front dégagé, surmonté d'une longue et abondante chevelure grise nouée en un chignon arrière, offre, en premier, le regard sérieux de deux jolis yeux marrons. Un nez moyen, rectiligne, agréablement charnu, avec des narines finement ourlées, bien posé sur un visage d'un bel ovale, et deux lèvres bien dessinées, témoignent de la forte vitalité et de l'équilibre de la personne. Courage, sens très profond du devoir, dévouement, large palette de compétences, discrète générosité, et grand humour réservé, hélas, au seul domaine domestique, enrichissent le portrait de cette personne trop modeste, aux qualités, à mes yeux,

exceptionnelles. Mis à part l'entretien de la chambre et du linge de sa fille, sur tous les plans — courses, ménage, cuisine, conserves, lessive, repassage, couture, tricot, élevage de volailles et lapins, et jardin — par un journalier et fastidieux travail de quatorze heures, elle gère et entretient, avec efficacité, toute la maisonnée. En plus, outre de faire chaque semaine trois ou quatre heures de cuisine et repassage chez tel ou tel commerçant, par l'horticulture annuelle d'une centaine de chrysanthèmes — mis en pots et vendus à la fête de Toussaint — Hélène Légier, améliore notablement, en espèces sonnantes, un maigre budget familial. Cette brave femme, vaillante et sobre en toutes choses a pour souci principal de veiller, en permanence, sur son petit-fils. Entendez par là qu'elle se préoccupe de ma mise, de ma santé, et de ma bonne conduite et, si elle se satisfait, silencieusement, de ce que lui on dit concernant mes résultats scolaires, elle est plus réservée quant à mon hyperactivité et, le plus souvent, désarmée par ma capacité d'imagination, et par ce qu'elle appelle mes trouvailles et mon toupet.

* * *

De ma tante Alida, affectueusement appelée tata Lily, ce qui se dégage immédiatement, c'est un sentiment de douceur et de bienveillance. Sa chevelure châtain clair et ses yeux, d'un bleu lavande, font de son visage à peau blanche, aux lèvres très bien dessinées, un portrait pastel. Sa mise journalière, souvent complétée d'une broche, pour sobre qu'elle soit, est, de coupe et de teintes, toujours harmonieuse. Alida est une jolie, raisonnable et serviable jeune fille d'allure et de manières simples. Ayant obtenu son brevet avec mention, tata Lily — dont je découvrirai un jour les cahiers scolaires remplis d'une agréable écriture, et tenus avec tant de soin — fût une élève intelligente et studieuse. Ainsi, chez cette jeune fille (comme l'on disait encore, à juste titre ...), physique, habillement, tenue, comportement et études, s'accordent en sensibilité, douceur, délicatesse, et qualité, voire distinction. Après avoir étudié, la sténodactylographie à Bourges, elle occupe dorénavant un poste de secrétaire dans une entreprise agricole dont les bureaux sont situés au carrefour de la Tête noire, en début de la route de Saint-Amand. Très appréciée, ses contacts sont harmonieux et aimables avec tous. Mon père, étant venu le week-end de Pâques 1943, j'ai pu mesurer l'affection qu'elle porte à son frère. À l'occasion de cette agréable visite, nous sommes allés, ramasser des œufs décorés (disséminés par ma tante, la veille) dans le champ sis entre le champ de foire et le Portefeuille. Après la récolte des « cocos », nous avons joué à saute-mouton et à d'autres jeux d'enfants. Habituellement réservée, tante Alida avait laissé exploser la joie d'avoir un grand frère.

À maintes occasions, la profonde sensibilité de ma tante se manifeste, révélant quelques fois, d'une façon discrète et pudique, une certaine culture. Ces instants particuliers m'enchantent, jusqu'à ce jour où je constate qu'ils déclenchent, également, ma propre sensibilité. Ainsi de cette fin de matinée d'un samedi ensoleillé de juin 1943. Suite aux deux maladies infantiles subies l'hiver précédent, le docteur Gaston Dubreuil avait prescrit une journalière prise d'huile de foie de morue et recommandé, dès juin, un journalier bain de soleil, d'une demie heure de durée, à prendre avant midi. Torse nu, en short, assis sur un tabouret à proximité du cerisier Burlat, dans le jardin grand maternel, l'esprit quelque peu engourdi, je capte les rayons de l'astre solaire. Ma tante survient et après avoir délicatement cueilli quelques cerises, s'extasie sur la vigueur du jeune cerisier et la qualité de ses fruits. Concluant sur l'agréable du moment, d'une voix frêle, elle se met alors à entonner, puis à chanter la chanson de Jean-Baptiste Clément. Au fur et à mesure, l'initiale gaieté du poète fait place à une pudique et troublante nostalgie.

Sur le coup d'une vive l'émotion due, à la fois, aux paroles et à la musique, de cette mélodie attendrissante, et de la voix de ma tante, je ressens soudain l'insupportable fugacité du temps, et la grande fragilité de la plupart des êtres — en l'espèce, celle de ma jeune tante Alida — et

au-delà, je discerne l'impermanence de toute chose. À la fois rêveuse et innocente, tante Alida sourit gentiment et me caresse les cheveux, tandis que j'essuie mes larmes.

Alida correspond régulièrement avec son fiancé, rencontré à Bourges lors de son stage, et par la suite soldat fait prisonnier désormais détenu en Rhénanie-Palatinat (ouest de l'Allemagne). Elle lui envoie régulièrement des colis Mais bientôt, le Reich n'autorise plus, qu'aux seules épouses, le droit d'envoi de colis dits « de ravitaillement », aux prisonniers français. Alors, par acte civil n° 8, passé — en application du décret du 9 septembre 1939, modifié par les lois du 5 mars 1940 et du 25 janvier 1941 — suite acte de consentement, en date du 22 mai 1943, du sieur Chailloux Maurice — prisonnier de guerre, immatriculé sous le n°11673, du Stalag XII D, arbeit Kommando n° 243 à Strohn (Allemagne) — et comparution publique en la maison commune du Châtelet, en la présence de son père François Manigault et de Quéniau Henri, épicier et éleveur, le 4 novembre 1943, à dix-sept heures, Alida Manigault devient, très discrètement et hors festivités habituelles, madame Chailloux.

Tant sur le plan affectif que concernant le domaine scolaire, au long de notre séjour commun au Châtelet, soit durant neuf années, je bénéficierai, en permanence, des attentions de cette jeune, précieuse, et très chère personne. Sur le plan affectif, la patience, la finesse dont elle faisait preuve, et la générosité qu'elle mettait en toute chose, arrivaient à me convaincre du bien-fondé de ses remarques, et particulièrement de celles, qui concernaient les peines et les soucis que je donnais à ma grand-mère.

La mesure, courante à l'époque, qu'elle avait adoptée pour me sanctionner de mes excessifs débordements, consistait à *m'envoyer au lit sans souper*. Cela ne m'est arrivé qu'une fois. Néanmoins, convaincu de la justesse de cette mesure, et décidé à faire preuve de ma bonne foi — en échange de ma regrettable absence de sagesse et, certes, dans l'espoir d'une rapide absolution — il m'arrivât, un soir d'été, et bien sûr en cachette, d'aller directement me mettre au lit, après avoir déposé, innocemment, dans le bas du placard de la cuisine, le pot-à-lait en aluminium, tout cabossé, dont, à l'arrivée, le niveau du litre et demi habituel avait nécessité un ajout d'un bon quart de litre d'eau. Après m'avoir appelé pour le souper, et cherché durant quelques minutes, dans le jardin, fine mouche, tata Lily, sourire aux yeux, mais avec un air emprunté à une institutrice, vint ensuite dans la chambre :

« *Est-ce que je doit comprendre que tu as encore fait une bêtise ?* »

Je mis quelques secondes à babiller ma réponse, puis m'avouant impuissant et vaincu :

« *J'ai fait le concours du pot-à lait avec tous les copains. On était tous à Puyferrand, chez la Juliette, en même temps ; y avait Gérard Renaud, Pierre Froidefond, Jeannot Aubrun et puis le Nono qui m'ont provoqué. Alors, au bout du bras, j'ai fait tourner le pot à toute vitesse et sans une goutte de lait qui s'échappe, j'ai gagné. Puis ils m'ont demandé à nouveau de leur faire voir, comment on devait faire. Et, là, je suis devenu nerveux, et, j'ai perdu un peu de lait...* »

« *Si c'est un peu, ce n'était pas la peine de te punir... d'autant que j'ai vu qu'il n'en manquait pratiquement pas dans le pot...* »

« *Il en manquait pourtant, même que j'ai dû remplir le pot à la pompe de la place, avant de rentrer à la maison...* »

Moitié contrariée, moitié décontenancée, ma tante Alida lâcha sa conclusion :

« *Allez, viens manger ta soupe, mais raconte tout à ta grand-mère et demande lui pardon de tes bêtises...* »

Ainsi fût fait. Grand-mère haussa les épaules. Grand-père seul usa finement d'ironie :

« Comme ça, demain matin, au moins, ton riz au lait, ne vas pas te monter à la tête... !

* * *

Sur le plan scolaire, elle comprendra rapidement que l'élève doué que je semblais être, et qui était, en même temps, le gamin qui aimait tant jouer, doit également faire un effort pour bien conserver en mémoire, et par la suite utiliser, tout ce qu'il apprend, assez facilement, pendant les cours, à l'école. Ainsi, durant l'été de l'année 1944, j'eus, pour la première fois, droit à ce que les grandes personnes appelaient les *d'oirs* de vacances. En plus, afin de s'assurer de ma bonne réussite dans la classe de fin d'études primaires du redoutable Émile Faucheron, j'eus à écrire plusieurs dictées dans lesquelles elle introduisait volontairement des mots nouveaux pour moi, à apprendre par cœur quelques règles de grammaire, et à effectuer des calculs, avec des trains imaginaires, partant à horaires décalés, et se croisant à des vitesses différentes.

Peu avant son départ, durant les trois premières semaines d'août 1946, elle s'investira encore, de façon à anticiper les cours et les exercices du début de l'année de cours complémentaire. À, cette occasion, je ferais montre d'une attention profonde et soutenue à son enseignement et à toutes ses remarques, bien décidé à lui être agréable, parce que très reconnaissant que j'étais de son affectueux intérêt à mon égard.

Je lui savais gré, également, de la grande fierté que je ressentais quand je me promenais en sa compagnie, dans le village, ou lorsque nous allions, à bicyclette, rendre visite à son amie de la Buse, constatant la considération que lui portaient ses copines d'école, dont l'une d'elles, que je retrouverais bien plus tard, portait le joli nom d'Aline Joyeux.

À l'école des petits.

Depuis toujours, chaque fois que je tente de remonter, au plus loin, dans mes souvenirs de prime enfance, me viennent en premier, les images colorées de l'école maternelle, que mon aïeule appelait l'école des petits. Ma jeune tante Alida, secrétaire d'un entrepreneur du village, en harmonie avec ses horaires et lieu de travail, accompagnait mon trajet du matin ainsi que mon aller-retour de mi-journée. Grand-mère Hélène venait m'y récupérer en fin d'après-midi.

La rue des Écoles, dont le parcours formait un angle droit, abritait sur l'axe nord-sud, l'école primaire et le cours complémentaire des garçons, et sur l'axe ouest-est, l'école primaire et le cours complémentaire des filles. Succédant à ce bâtiment, l'école maternelle — grande salle à destination scolaire avec le logement de fonction alloué à la maîtresse — se situait à l'angle de la rue des Écoles, et de la route de Chateaufort.

Madame Leproux, qui comme ses collègues de l'enseignement primaire portait, avec fierté, un titre alors aimé et respecté, était en qualité d'institutrice, inspiratrice, maîtresse et surtout responsable d'une classe de dix-huit enfants dont sept filles. Sur le plan logistique, allant du ménage des lieux aux petites attentions et interventions de bobologie prodiguées aux enfants, elle était assistée de Madame Renaud, mère de mon copain Gérard, plus âgé que moi de deux ans, qui venait de débiter le cours moyen.

Sur la photo, d'octobre 1939, apparaissent des frimousses étonnées, souriantes, attentives ou passives, lesquelles me renvoient désormais, pour chacune, la profonde émotion reçue de leur souvenir, de l'innocence de ce temps et, pour certaines, de leur destinée. Sans efforts, je retrouve et prononce la presque totalité des noms et prénoms. Je m'attarde longuement sur le visage pensif de Madeleine Monculier, future généreuse et courageuse jeune femme à qui, la liberté de mœurs, assumée pourtant sans provocation, vaudra un sévère jugement de la part de son frère. Sept décennies plus tard, alors qu'elle aura trop tôt disparu, pendant les années qui précéderont le départ de son frère Jean-Paul, je déploierais tous mes efforts pour qu'enfin, il pardonne les quelques erreurs commises par sa gentille et estimable sœur. J'y retrouve également le regard attentif et bienveillant de notre dévouée maîtresse, laquelle porte déjà la canne qui accompagnera, jusqu'à une fin difficile, sa retraite.

De cette grande salle de cours, éclairée par de hautes fenêtres, où nous étions assis, par deux, derrière de simples tables, je conserve l'image de grosses lettres écrites en noir, en partie supérieure de grands carrés blancs, affichés à mi-hauteur, sur les murs latéraux de la pièce. En dessous de chaque lettre, figurait un simple nom commun. Cet affichage permanent destiné à nous apprendre les lettres de l'alphabet et, au moins, un mot usuel commençant par cette lettre, se doublait de répétitions orales entraînant à la fois mémoire visuelle, qualité de prononciation et éveil progressif à la variété du langage.

Juin 1940. La défaite, l'armistice, l'appel de Londres, les pleins pouvoirs. Dans un premier temps, les populations, qui, sur les routes de France, ont vécues la débâcle et se souviennent de l'épouvantable carnage du précédent conflit, semblent soulagées. Le village, situé en zone libre, pour quelques mois encore épargnée, poursuit ses activités, observant une expectative silencieuse, mêlant naturellement crainte, égoïsme, compassion, et surtout impuissance. Les événements bouleversaient et dépassaient la majorité de ces habitants.

La première anecdote date de ce samedi après-midi de fin juin. En présence de nombreuses jeunes mamans en toilettes, un spectacle est sur le point de se dérouler dans notre école maternelle. Grand-mère, en habits du dimanche, est présente, elle aussi. Hélène Légier, qui approche de la soixantaine, porte un très joli chemisier de soie de couleur gris souris, avec un

tailleur de coton noir. Son fin visage, avenant et déjà hâlé par le soleil, son aimable visage, à la fois sérieux et bienveillant, éclairé par deux beaux yeux marron clair, sa silhouette toujours mince, son mètre soixante porté avec naturel, ses jambes fines et ses petits souliers à lacets terminés de petites pinces en bois, font de cette femme de la campagne, une discrète et toujours gracieuse personne. Sur une scène, le spectacle qui va se dérouler, a pour thème la comptine Jean de la lune. En accord avec la fin de la première strophe, par-dessus son habit de ville, chacun d'entre nous porte un costume de papier : haut de couleur verte, bas de couleur jaune. Totalement organisé par notre maîtresse, le spectacle s'articule entre une lecture par un récitant de chaque couplet, et terminée chaque fois par un chant bissé par l'un de nous, de la dernière ligne, Jean de la lune. Pour chacun des cinq couplets, un élève différent a été désigné, lequel doit se tenir debout durant la lecture du couplet et, en finale, entonner le bissé. Je dois intervenir en seconde position. Après quelques mots d'introduction par madame Leproux, entourée des enfants de sa classe, le récitant débute la comptine d'Adrien Pagès. Un premier élève est applaudi. A mon tour, je suis invité à me lever et, souriant, me présentant avec une sérénité de vieux sénateur centriste, j'examine la salle, fixe ma grand-mère et, pris d'un zèle soudain, mime de mon mieux le second couplet en cours de déclinaison.

*Il était gros comme un champignon
Frêle, délicat, petit mignon,
Et jaune et vert comme un perroquet,
Avait bon caquet.*

Grand-mère, qui connaît déjà, par cœur, son bavard et dégourdi loupriot, m'associe alors avec le couplet et, ayant remarqué le mouvement silencieux de mes lèvres lors de la lecture des trois derniers mots, éclate d'un soudain fou rire qui entraîne l'assistance. Dans le brouhaha, je dois rugir deux fois le final avant de partager les applaudissements avec ma délicieuse aïeule. Sur le chemin du retour, je l'interroge sur le sens exact « d'avoir du caquet ». Il m'est d'abord répondu que c'est faire comme les poules... Puis devant mon insistance, grand-mère parle d'être bavard. J'insiste pour savoir pourquoi elle a éclaté de rire.

« Parce que toi aussi tu es bavard, qu'il faut toujours que tu racontes, que tu questionnes et avec toi, ce n'est jamais fini. On dirait toujours que tu veux faire l'intéressant, tu as un bagou incroyable... »

Bien que le ton sur lequel ils étaient prononcés soit calme, je trouvais ces derniers mots un peu sévères. J'avais, en certaines circonstances, observé l'habituelle sobriété de paroles de l'épouse de mon grand-père. Ma tante Alida m'avait expliqué que si son père avait brillamment passé son certificat d'études, sa maman n'avait pas eu la chance d'aller à l'école et qu'elle ne savait lire et écrire que quelques mots. Tata Lily, avait ajouté que malgré tout, elle possédait cependant beaucoup d'intelligence, de bon sens, mais que n'ayant pas grande capacité de s'exprimer facilement et de façon détaillée, elle ne supportait pas les longs discours des autres. Je décidai de ne pas faire part de mon désappointement et retins de lui dire que je l'aimais. Elle me répondit que j'étais un phénomène. J'ignorais le sens de ce mot.

Un an plus tard, alors que nous terminions notre temps de scolarité maternelle, un incident plus inattendu et plus cocasse eut lieu, alors que nous étions en récréation d'après-midi. Sur le côté ouest de la cour, face au logement de madame Leproux, séparés par plusieurs petites aires de rangement, se tenaient en partie nord un apprentis et en partie sud, à la limite de la surface occupée par les jardins communaux, un local abritant un WC à la turque utilisable à deux degrés par les élèves. Ce moyen curieux et peu installé à l'époque, qui bénéficiait d'une invisible fosse septique dont la profondeur imaginée par nos jeunes cerveaux agités, nous rendaient sceptiques, avait un temps mobilisé notre curiosité laquelle s'était éteinte quelques jours plus tard.

Mais en ce début de semaine, un indéniable évènement de type géopolitique était survenu. L'un d'entre nous, porteur à n'en point douter, d'un cerveau de futur notaire, eut l'idée de répartir, entre les supposés plus forts, les installations sises en tour de cour, soient celles déjà citées complétées, des deux petits parterres de fleurs décorant l'entrée du logis de madame Leproux. Ainsi quelques barons auto-proclamés reçurent, de l'inventeur qui s'était octroyé les deux zones fleuries un fief d'environ trois mètres carrés, à gérer et à défendre. Encore peu habitué à diriger, et peu combatif, je reçus seulement, en baillage, le fameux WC et un mètre de terrain voisin. Dans un court premier temps, sans ne rien connaître de l'honorable profession de Dame pipi, j'imaginais de faire payer, en billes ou calots de verre, l'accès, pour usage, à l'édicule. Mais à l'idée de me mettre à dos les utilisateurs éventuels, déjà contraints de demander l'autorisation pour satisfaire leurs besoins, je ne retins pas cette option mercantile. J'envisageai alors de poursuivre un objectif à la fois plus audacieux, certes plus farfelu, mais dont la glorieuse atteinte ne manquerait pas de me conférer notoriété et rang. Je décidai de tenter d'établir, par baguette suffisamment magique et longue, la profondeur de l'abysse septique. Valeureux sans être téméraire, équipé d'une tige de bambou échangée contre une belle bille de couleur, portant aux pieds une paire de sandalettes à lanières déjà usagées, me voilà jambes écartées, fixant le trou, quelque peu évasé, d'un WC à la turque métallique. Avec précision, j'engage la baguette dans le tuyau d'évacuation dont le trajet diagonal, m'oblige à incliner ma position initiale. Une progression d'environ dix centimètres accentue encore la fragilité de mon équilibre. Soudain tout se précipite. Mon corps fortement entraîné vers l'avant, bascule et heurte l'angle du local. En glissant sur le plateau, le pied droit s'échappe tandis le pied gauche en tension, perd sa sandalette. Je tente alors de me relever en m'appuyant sur mon pied gauche et en m'accrochant au tuyau vertical. En retrouvant appui sur la zone humide du plateau, nu, mon pied gauche glisse à nouveau. Sa partie avant pénètre alors d'environ trois centimètres dans le trou d'évacuation. Sous le coup de l'émotion, désormais couché dans le local, ma jambe gauche légèrement griffée, imaginant mon pied progressivement happé par je ne sais quelle bête immonde vivant dans une fosse souterraine, je suis pris de panique. Des cris tantôt stridents tantôt lugubres s'échappent de l'édicule qui s'est vengé de ma curiosité.

Puis la porte s'ouvre offrant à mes petits copains vite accourus, le pitoyable spectacle de ma difficile position. Mes cris, puis mes pleurs redoublent. Alertée, madame Leproux arrive, écarte les curieux découvre la situation, dégage mon pied et me sort de cette mauvaise passe fort malodorante. La suite se déroule dans la pièce à vivre de la maîtresse. Rapidement déshabillé par madame Renaud venue aider ma maîtresse, installé dans un baquet d'eau froide et bien obligé de montrer, aux dames, mon petit oiseau, penaud mais désormais rassuré, je subis une vigoureuse toilette. Avec l'attention d'une maman, la gentille Madame Leproux, lave ma culotte puis la met sécher au soleil. Dans la cour, bénéficiaires ingrats d'une récréation prolongée, mes petits copains continuent leurs jeux jusqu'à l'heure de sortie. Venue me chercher comme chaque jour, Grand-mère est reçue par la maîtresse d'école, qui lui rend compte de l'incident survenu, qu'elle résume, en souriant, d'un plus de peur que de mal. Mon aïeule la remercie vivement pour le dérangement causé par son diable de petit fils, me demande si tout va bien et m'invite sans tarder à rentrer à la maison. La rue des chaumes est parcourue en silence. Alors que nous arrivons devant l'hôtel de la Tête noire, grand-mère Hélène sort d'un long silence pour me demander ce qui m'a conduit à me comporter ainsi. Ayant retrouvé assez rapidement confiance et superbe, c'est avec un certain toupet, que d'une langue hasardeuse et fourchue, je lui invente et prétend, comme motif, un vif besoin d'étendre mes connaissances... Habitué à une certaine audace de ma part, Hélène Légier prend sur elle mais pour tenter de me clore le bec me demande de cesser de mentir et de lui débiter des âneries tel un vilain garnement. Comprenant que mon exploit et ma réponse ne sont pas de

nature à la convaincre de mon intelligence, fatigué et vaincu, je me tais. Moment difficile et pesant.

À la hauteur de la charcuterie René Peignant, grand-mère qui veut sans doute, détendre une atmosphère un peu alourdie, murmure soudain :

« Espérons que tout cela te portera au moins bonheur ... »

« Pourquoi tu dis ça ... ? »

Silence.

« Pourquoi, s'il te plaît ... »

« Parce qu'on dit que le fait de mettre son pied gauche dans la merde, ça porte bonheur... !! »

Le visage soudain rosi, elle éclate de rire.

« Oh ! grand-mère, tu viens de dire un gros mot... ce n'est pas bien... »

« C'est toi, animal, avec ton bagou habituel, qui finit par me faire dire des bêtises... tu devrais avoir honte ! »

Nous sommes à quelques pas de la mairie. Je lui serres fortement la main et je me décide enfin :

« Pardon pour tout grand-mère ... »

Elle me regarde, hoche sa tête aux cheveux blancs joliment arrangés en chignon et précise :

« Tu arrives toujours à m'avoir... hein ? ...»

Puis elle me serre contre elle. C'est sa façon de m'embrasser, de me protéger.

J'aimais tant ma grand'mère, que ce fut un moment de profond bonheur qui termina cette mémorable journée. Autre satisfaction, les vacances d'été commençaient la semaine suivante. Le Tertre, les rouettes de l'ancien château et le Bois de salut occupaient déjà mon esprit.

Ainsi, la première étape de mon temps scolaire prenait fin, sur une note joyeuse et pleine de promesses. Au mois d'août j'aurais six ans et, par indiscrétion de ma tante Lily, j'avais appris que mon père viendrait passer quelques jours et m'offrirait un joli cadeau d'anniversaire.

Village et hameaux, bourg et habitants.

Successivement appelé Castelliolum en 1020, Castelnau en 1153, Castello en 1200, Castellet en 1223, Le Chastellet en 1457, enfin — sauf pour la période allant du début 1791 au 10 juin 1796 où, à la demande de la Société Populaire, le nom d'origine féodal sera remplacé par celui de Librefeuille — le Châtelet-en-Berry, le village, comme en témoignent les vestiges du Moyen-Age, fut, à l'origine, le château fort construit sur le mamelon dominant la ville.

Le Portefeuille — rivière affluent de l'Arnon, prenant sa source à Saint-Saturnin — coule à l'ouest au pied de la colline. Environ un kilomètre à l'est du village, prolongement du ru de Chavroche, coule le Cheminon, ru qui va rejoindre la rivière le Portefeuille au proche sud-est de Saint-pierre-Les-Bois. Le village est entouré de deux massifs forestiers : à environ deux kilomètres et demi, au sud-est, on trouve le Bois de Salut et à quatre kilomètres au sud, le Bois du Pérou. Le bois des Planchettes, moins important que les deux précédents, se situe à l'ouest, peu après l'étang d'Estiveaux. Au nord-ouest, on trouve les étangs de la Charnaye.

À l'époque où j'y suis accueilli, le village du Châtelet, est chef-lieu d'un canton, réunissant les six autres communes voisines d'Ardenais, Ids-Saint-Roch, Maisonnais, Morlac, Rezay et Saint-Pierre-les-Bois. Le bourg, principalement développé autour de la Grande rue, et la rue des Chaumes — selon un angle est-ouest-sud, approximativement droit, indiquant environ neuf-heures, trente-cinq sur un cadran horaire — est ceinturé, en partie est-sud (château et champ de foire), par la rue Étoile qui, réunit la Grande rue à la route de Châteaumeillant.

Sur une population totale de quelques mille et quatre cents habitants, environ huit cents habitent la ville et se répartissent entre les rues et faubourgs tandis que six cents autres personnes se répartissent dans les divers hameaux et lieux-dits.³

Les artisans et commerçants sont installés en ville. On compte alors : 3 boulangers, 2 bouchers, 2 charcutiers, 7 épiciers, 12 hôteliers ou débitants de boissons, 1 buraliste, 2 maréchaux-ferrants-forgerons, 2 garagistes, 2 charrons, 2 bourreliers, 2 maîtres maçons, 1 tailleur de pierres, 2 charpentiers, 2 couvreurs, 1 plâtrier, 3 menuisiers, 3 coiffeurs, 1 tailleur d'habits, 1 chapelière, 2 cordonniers, 2 sabotiers, une libraire, 2 médecins, 1 pharmacienne, 1 sage-femme, 7 enseignants, 1 prêtre, 2 facteurs, un percepteur, 1 receveur des Postes, 2 notaires, un brigadier assisté de 5 gendarmes, 1 garde-champêtre, 1 chef cantonnier et 5 cantonniers. Outre une philharmonie dirigée par le secrétaire de mairie Armand Dumont, le village abrite également Gaston Guillemain, le célèbre joueur de vielle et les frères Courzadet (Fernand et Émile), accordéonistes de talent, qui animent les bals populaires de la région.

Ma maison familiale se situe derrière la mairie, située au centre du bourg. Dès mon entrée à l'école primaire, mes déplacements couvrent une très large partie du village. En plus de la Grande rue et de la rue des Chaumes, artères qui traversent le village — avec au carrefour de la Tête noire le départ de la route de Saint-Amand — les lieux les plus fréquentés sont, dans l'ordre, la place du marché, le parcours englobant la rue des Juifs, la rue des Écoles à gauche qui rejoint le champ de foire, ou, à droite, la rue Saint Martial allant à l'église, qui fait l'objet d'un chapitre, la rue des Piches allant au Tertre et au Moulin neuf, et enfin la rue des Rouettes

³ *Les Archers, la Foule, Les Bontemps, La Bourgeoisie, Les Taillats, Beaugard, La Fosse aux Couards, Vilotte, La Maillée, la Grande Prahàs, Chatembrun et la Petite Prahàs, La Croix- Saint-Marc et la Girouette, La Rue, Les Angenelles, Pitié, Le Marais, Le Pérou, Le Pointon, La Charnaye, Milchavent, L'Ajanc, le Chêne-Vert, Estiveaux, Les Planchettes, La Montée Rouge, Chopine, La Tuilerie, Vielle Forêt, La Villatte, La Jarrée, Le Moulin des Canards, L'Écure, Saint-Fiavre, Les Étangs, Milget, Le Pavillon, Les Traçons et La Buse, La Vergnier, Les Guignards.*

qui, prenant, plus à l'est, sur la Grande rue, passe à l'arrière de notre jardin et rejoint à son extrémité, le lavoir communal.

L'étroite rue des Fossés, accessible à partir de l'église Saint-Martial et, par une forte pente, en début de la rue Étoile, est la traîne secrète de tous les garnements du bourg. C'est, à la fois un endroit de repli automatique, en cas de difficulté suite à telle de nos aventures, et le lieu où les copains se retrouvent pour prendre un air qui se veut adulte, et fumer, en cachette, un tronçon de clématite des haies, vigne blanche, que nous appelons *vigouène*.

* * *

Côté ouest de la mairie, c'est le brave curé Duplaix — que je fréquente en moyenne deux fois par semaine au titre de mon service d'enfant de chœur et pour le catéchisme — qui est notre voisin côté Ouest. Personnage simple et compréhensif, ce prêtre qui vit pauvrement, entretient d'agréables mais discrètes relations avec tous les villageois. Il cultive son jardin et récolte de délicieuses *Belles du Berry* plus simplement appelées poires « curé » qu'il ne manque jamais de nous offrir à l'automne. Madame Fantinet et ma grand-mère, épouses de *républicains*, *qui ne vont pas à l'église*, raccommoient souvent sa soutane usagée !

Bien que pour des raisons financières, mes copains et moi n'appartenions pas au groupe de scouts du village, il nous invite régulièrement à rejoindre les « patrouilles » rassemblant les enfants des notables, dont les chefs sont Lucien Bonny et Jean-Paul Monculier. Concours de béquilles suivis d'un *quatre-heures*, organisés au presbytère ou jeux un peu plus « guerriers » se déroulant dans les taillis du Tertre, ces moments demeurent de très bons souvenirs.

Le beau magasin et, en partie arrière l'atelier du tailleur Alexandre Guilloiseau font suite au presbytère. L'homme, la cinquantaine récente, affable, professionnel, élégamment habillé d'un habit de qualité, continue de satisfaire — avec talent et grâce à des tissus de qualité approvisionnés avant la guerre — les besoins des notables et, ceux, nécessaires aux cérémonies familiales, des autres villageois. C'est à la demande personnelle de monsieur Guilloiseau que ma grand-mère — habile ouvrière et bonne cuisinière — afin, comme on dit, de mettre du beurre dans les épinards, effectue, chaque semaine, une dizaine d'heures de travail.

L'épicerie d'à côté, Économats du Centre, est tenue par les époux Courtault. C'est une maison de qualité pour le café, condiments, huiles, sardines en boîte et autres conserves. Mais le père Courtaud qui apparaîtra au cours du récit, a une autre corde à son arc. Cet homme discret, est un rebouteux bien connu et apprécié à la ronde.

Face à la mairie, de l'autre côté de la rue, faisant angle avec la rue Brune, se trouve l'épicerie tenue par les époux Queniau. Leur, timide et gentille fille Odette, plus âgée que moi de trois ans, oppose son exemplaire sagesse à ma turbulence et à mon audace. À l'occasion de ses emplettes, j'accompagne souvent ma grand-mère. À certains égards, ma conduite, est parfois inqualifiable. Après avoir salué d'un jovial bonjour la discrète madame Queniau, je me plante — comme un piquet dit mon aïeule — devant les bocaux de bonbons alignés devant la caisse, et fixe avec d'un regard quasi-diabolique, les indifférentes sucreries. Après avoir rendu à ma grand-mère, la monnaie de ses achats, dame Queniau, curieusement sensible à ma grossière et pathétique quémanderie, dégage de sa triste condition, la petite confiserie colorée prisonnière du bocal, qui fond alors de plaisir dans mon gourmand palais. Avec monsieur Queniau, modeste éleveur bovin par ailleurs, mes contacts ont lieu au niveau de l'étable qu'il possède rue des Rouettes. Là, en sa joyeuse compagnie, je découvrirai deux étapes importantes de la vie d'une vache : en présence du vétérinaire, la naissance délicate d'un veau et, en compagnie de deux amis de monsieur Queniau, à la vigoureuse saillie, d'une ruminante, dont le regard soumis et réclamant l'intimité, réprouvait par avance, l'ensemble des gauloiseries habituelles des bipèdes présents. Il m'invitera au fauchage de son champ, au bout de la rue des Piches.

C'est alors que je suivais, une dizaine de mètres en arrière, la faucheuse vigoureusement tirée par un cheval, que je me suis soudain trouvé devant un nid de vipères subitement mis à jour. Arrêt net de ma marche, augmentation du rythme cardiaque, suivi d'un vigoureux appel au secours destiné au père Queniau qui viendra me tirer de ce mauvais pas et détruira la femelle et ses quatre vipereaux.

Au-dessus de l'épicerie, au premier étage, les deux fenêtres aux volets toujours mi-clos en été, sont celles des époux Guillemain. Gaston, renommé vielleux, joyeux personnage, de surcroît tambour de ville, ami de mon grand-père, plusieurs fois cité par la suite et sa mince, grande et moustachue épouse habitent là. Au moindre bruit anormal, une fenêtre s'ouvre et apparaissent la tête allongée et les cheveux gris de madame Gaston qui vient aux nouvelles. Elle jette un regard inquisiteur, balayant la rue de son regard inquiet. Puis soudain, m'apercevant devant la mairie et cédant à l'utilitaire, me fait signe et me demande de lui faire une course moyennant une pièce de dix sous. À force d'augmenter les distances de ses missions, *la mère Gaston* sera entraînée dans une négociation imprévue qui la fera perdre son calme ; Alors qu'une fois de plus, elle me sollicitait pour porter une lettre aux Archers, j'eus l'audace et la cruauté de lui faire observer, qu'entre aller, à courte distance lui chercher son pain moyennant une pièce de dix sous, et aller, en vélo, au hameau distant de plus de deux kilomètres, ce ne pouvait être le même prix et que, dans ces conditions, j'exigeai cinquante centimes, La rapiate s'efforça alors de me convaincre d'accepter trente sous. Affichant une aisance de syndicaliste de base, je tins bon, prétextant par ailleurs avoir déjà assez de clients à satisfaire. Devant ma sereine et feinte indifférence, elle dû alors lâcher le montant demandé. J'acceptai qu'elle se soulageât en me traitant de petit sacripant, tandis que je ramassai mon dû, jeté, avec regret, de la fenêtre.

À l'ouest de l'épicerie des Queniau se trouve le salon de coiffure tenu par Alexandre Brinault dit le Xandre. Époux de la timide et nerveuse Fernande et père de mon copain d'enfance Roger Brinault, le Xandre, apparaît comme la synthèse très aboutie d'un pitre naturellement à l'aise dans le maniement du ciseau pour le cheveu et du rasoir pour la barbe. Séparées par un cloisonnement partiel, le salon de l'opérateur comporte deux parties, également équipées de deux postes de travail. L'homme opère dans la première zone qui ouvre sur le trottoir de la grande rue, lequel trottoir est équipé d'un anneau permettant d'attacher le licol de l'animal de trait, le plus souvent attelé, qui — à un crottin près — attend patiemment son maître. La seconde surface équipée du local sert, à l'époque, de second cabinet de toilettes journalier de la famille. C'est dans ce local qu'opère, même le dimanche matin, le Xandre, sympathique coiffeur mais énigmatique personnage, qui fait l'objet d'une rubrique particulière de ce récit.⁴

La place du marché succède au salon de coiffure. Coupée par la grande rue, partie ouest fort pentue rejoignant la rue des Juifs — avec, à peu près au centre de la surface, sa pompe à eau, à débit commandé par bras — et horizontale à l'est, cette place, vue selon un sens horaire, comprend successivement un grand magasin d'articles de mode, la boulangerie Pennetier, le café-tabac du père Leproux, la belle bâtisse de l'alors Café Français, à la fois buvette et lieu de restauration et banquets divers. De l'autre côté de la rue, se trouvent successivement la pharmacie, tenue par l'apaisante madame Légier, personne proche de la nature qui connaît bien les champignons, puis la grande grille d'angle de la propriété d'où sort la voiture de son mari, compétent vétérinaire en semaine, et quand accompagné de sa vivante meute de chiens, impénitent chasseur le dimanche. Tout de suite après, en sol légèrement décaissé, avec sa grande surface vitrée et son allée centrale, c'est le magasin de primeurs tenu par l'honorable famille Brérat, dont le fils, appelé couramment *le fils Brérat*, ancien soldat dans les bataillons d'Afrique et en est revenu psychologiquement très marqué. C'est dans ce magasin, sans que

⁴ Cf Alexandre Brinault dit le Xandre, coiffeur et barbier).

j'en sache plus, que furent rassemblés, un jour de mil neuf cent quarante-trois, les enfants des couples juifs, recueillis dans le village, en préalable à leur évacuation vers Châteaumeillant. Cette place trouve sa pleine animation le jeudi, jour de marché. Ce jour-là, divers commerces ambulants proposant vêtements, ustensiles de ménage, coutellerie et nombre de fermières des hameaux voisins — simplement assises sur un coussin posé sur une simple caisse, chacune équipée d'une balance Roberval, et occupant toute la place jusqu'à la rue de l'Institution — proposent aux ménagères du bourg lapins, volailles, œufs, demies livres de beurre frais, et légumes. Alors, point de rencontre et d'échanges animés, enjoués et le plus souvent amicaux, l'endroit, joue alors pleinement son rôle social. C'est également sur cette place que Gaston Guillemain, après un fort mobilisateur roulement de tambour, lit de sa voix chaude et très agréable à l'oreille — dont les mauvaises langues disent que notre ami Gaston abuse parfois pour convaincre quelque *fumelle* appréciant beaucoup la vieille — les avis à la population.

L'après-midi des jeudis et samedis, y prend place l'honorable monsieur Lejos, blessé de grande guerre portant, suite au conflit, jambe de bois et importants troubles psychologiques. Pendant plus d'une demie heure, sous le regard amusé, simplement stupide et parfois peiné d'adultes et de gamins dont je suis, ce pauvre monsieur Lejos, parfois équipé d'une trompette, et arborant ses très nombreuses décorations, débite d'une voix martiale, les « éloquences » et les encouragements à aller au combat, prononcés par ses chefs. Cette bruyante démonstration, grotesque et pathétique, se termine toujours par une Marseillaise, dont l'écoute finit par figer en sourires niais, les imbéciles que nous sommes. Un jour, façon de mettre ma conscience en paix, j'ai serré la main du Jos et j'ai pensé bien fort : « *Respects à vous, monsieur Lejos qui avez sacrifié votre jeunesse et votre vie pour la Patrie.* »

En fin de tour de la place, nous touchons la rue des Piches, laquelle conduit, à la fois, à divers jardins et prés, puis au tumulus local, le Tertre, propriété de madame Massicar, et plus loin, au moulin du père Bergère, tandis que sur la droite, en longeant le Tertre on atteint rapidement le champ cultivé par le père Bonny, toujours en compagnie de son fidèle et paisible bourricot. Au début de cette rue habite la famille Fantinet — famille amie dont je reparlerai à l'occasion d'un de mes exploits — dont je tiens à évoquer, dès maintenant le fils Daniel, mon aîné de quatre ans, brillant élève du cours complémentaire, qui, après un passage par le lycée parisien Henri IV, enseignera ultérieurement la géologie en qualité de Professeur d'université.

Mais revenons à la Grande rue et à son déroulement côté ouest du bourg. Elle continue, avec sur la droite, l'excellente et onéreuse pâtisserie Bourdault, plus loin le Caïffat, magasin où les gamins que nous sommes, achètent, pour quelques francs, les insipides gâteaux vitaminés et les très gazeuses bouteilles de limonade qui, quelque part, et bien sûr en cachette, seront bues cérémonieusement. On trouve ensuite le cordonnier Froidefond, dont le fils Pierre, copain d'école timide et sage, mais excellent copain d'enfance, vit encore à l'instant où je frappe ce paragraphe. Excellent artisan, monsieur Froidefond, qui souffre, aux deux jambes, de très importantes séquelles d'une poliomyélite contractée lors d'un service militaire effectué en Syrie, est un ancien maçon courageusement reconverti en cordonnier, suite à ses problèmes de santé. C'est un père attentif et sévère. Voilà pourquoi, mon copain Pierre, non aussi libre que moi, est rarement associé aux exploits des galvaudeux du bourg. Accolée au logis des Froidefond, se tient la boulangerie Reignon.

En face, sur la gauche en descendant la rue, habite demoiselle Aline Joyeux, amie de ma tante Alida. Se trouve aussi, le salon de coiffure tenu par monsieur Gâtelet, homme sympathique et artisan appliqué, hélas, totalement dépourvu des talents clownesques de son fameux collègue, le Xandre Brinault. Puis vient ensuite la maison du plombier Cognet. Cet homme affable et sympathique observe des délais de trois à six mois concernant ses interventions vis-à-vis de sa clientèle, d'où la forte grogne ambiante dans les salles de bains et les cuisines bourgeoises. Il

faut préciser que monsieur Cognet, déjà gros fumeur, passe de longs moments dans les cafés, nombreux du village. Et chaque jour de semaine, il termine sa journée, chez Morin, café où il célèbre, clope aux lèvres, comme une médecine nouvelle, la fameuse Suze. Le père Cognet, avant de mourir d'une cirrhose du foie, aux environs de la soixantaine, formera son fils Yves — très agréable copain d'école primaire — à la plomberie.. Ce dernier, observera la tradition, paternelle, en accompagnant son père également en boissons et cigarettes. Ce petit traitement journalier, considéré comme anodin à l'époque, garantira, hélas, à un jeune homme, une fin de vie peu après la quarantaine. Pathétique destin d'une famille, que les *braves gens*, courroucés par les délais d'interventions qui avaient peu diminués, ont considéré comme inéluctable.

Sur la droite, ensuite, habite les Bonny, famille catholique de trois enfants, plus âgés que moi, avec Lucien — aîné à la voix grave et aux jambes poilues, impressionnant dans son rôle de scout, chef de patrouille — son aimable sœur Marguerite, et le cadet Jean, effacé, discret, futur missionnaire, qui décèdera, en Afrique, aux environs de la trentaine. La maison suivante, en retrait d'une dizaine de mètres de la route, ornée d'une large grille et d'un jardinet en façade, est celle du notaire, personnage important mais pour moi, totalement mystérieux, dont le prédécesseur Moïse Darnault — maire et conseiller général, décédé le 19 juillet 1936 — s'est, dit-on en privé, suicidé. Venant de la rue des Rouettes — qui de l'arrière partie de notre maison, conduit au lavoir municipal — la courte rue de l'Abreuvoir débouche sur la placette formée par le retrait. Sises de chaque côté de la Grande rue — importantes bâtisses formant respectivement angle droit avec la rue du lavoir, et la rue Étoile — se trouvent, à droite, la propriété du docteur Dérigoin — habitée un temps par le docteur Gaston Dubreuil — et, côté gauche, la belle maison, qui abrite la famille Monculier, avec débutant, côté gauche, les accès au sol et en étage, de l'importante activité du grainetier Perrot, cousin des Monculier.

Face à cette activité animée, habitent les Aubailly — père sabotier, mère tenant le débit de boissons accolé, destiné à étancher la soif des manutentionnaires des grains — dont le fils Lucien, nature décontractée fit, en même temps que moi, ses débuts en maternelle. Rue Étoile, la maison suivante abrite le couple Renaud, dont le père est l'un des deux facteurs du village et leur fils Maurice — copain d'école lent et réfléchi que notre petite cruauté de gamins avait baptisé « vitesse unique » — qui deviendra, par la suite, un excellent mécanicien automobile, et fera toute sa carrière au Châtelet, en développant, rue de l'Institution, sur un terrain sis en pied de la butte du château, son activité, face à son logis.

* * *

Reprenant la Grande rue et dépassant d'une trentaine de mètres, la bâtisse des Dérigoin, le chemin conduit en bordure du Portefeuille qui coule sous le pont Bayard. C'est là, et depuis le pont, dans une rivière vivante et pure, que j'ai réalisé, avec fierté, mes premières pêches de vairons et de goujons, toutes prolongées en goûteuses fritures. Le long de la rivière, tout en bas — initié à ce jeu stupide par mon apaisant copain Lucien Aubailly, ignorant à la fois le droit et le danger — j'avoue avoir lancer en rivière des petites bouteilles, très rapidement refermées sur le mélange effervescent, puis explosif de carbure et d'eau, destinées, à tuer les poissons.

Juste avant le Pont Bayard, à gauche, se trouve la charcuterie Aubrun, dont les bonnes odeurs du laboratoire, situé en contrebas, n'atteignent pas la rue. Madame Aubrun, personne assez forte et peu amène, ne porte qu'un modeste intérêt à son fils. Par temps agréable, dès le départ du ou des clients, elle rejoint la grille à mi-hauteur de la boutique. Alors, enserrant avec ses deux gros bras, une forte poitrine, difficilement soutenue par les avant-bras posés sur la grille, elle offre à la rue, un visage où ignorance, mesquinerie et aigreurs diverses se disputent les traits. Monsieur Aubrun est un homme très simple et courageux. Discret et souvent taciturne il se consacre à son travail. Ainsi sont les parents de mon plus original, gentil, farfelu et fidèle

copain d'enfance. Jeune gamin sensible et écorché vif, Jeannot — dont la totalité des excès dénonce un manque d'affection maternelle et veulent tenter de valoriser sa personne — bien que d'esprit vif, d'une distraction totale à l'école est, par contre, de tous les exploits enfantins du bourg. À chaque occasion, sa mère biologique lui inflige l'ensemble des avanies possibles. Quand on se donne rendez-vous chez lui, en fait ce n'est jamais dans son logis qu'on va voir Jeannot, mais sur le pont Bayard.

Dès après le pont, à droite, se succèdent le garage du mécanicien Robin et l'atelier du charron Patin qui entretient toutes les voitures à traction animale. Ce dernier cintre et cercle aussi bien une roue de charriot à foin qu'une roue de voiture hippomobile à deux places ou du corbillard municipal. Leurs filles respectives, Odile Robin et Cylette Patin, plus âgées de quatre années, sont déjà des grandes que j'aborde avec curiosité et prudence. Odile Robin reçoit déjà, avec gentillesse, les confidences de Jeannot Aubrun et le console fraternellement dans les moments difficiles. Madame Robin, grande et imposante personne, dont le regard puissant et imposant de deux grands yeux noirs toise chaque interlocuteur, traduit mes manèges, m'impressionne.

Le chemin tout proche à droite — auquel fait face de l'autre côté de la rue la maison du garde barrière — longe la voie ferrée. Le Châtelet, est alors desservi par le tacot, Chemin de Fer Économique qui, reliant Châteaumeillant à Bourges, dessert également les proches villages de Saint-Jeanvrin, des Archers, de Saint-Pierre-les-Bois et de Morlac. La Micheline affectée aux voyageurs fait un aller-retour journalier. Mais durant ces tristes années de guerre, cette ligne sert également à transporter par wagons de marchandises les bottes de foin compressées, les grains, et les chevaux, réquisitionnés par l'armée allemande.

Trente mètres après avoir franchi le passage à niveau, la départementale D 951 poursuit vers Estiveaux, Maisonnais et Vicq-Exempt, avant d'être relayée par la D 951bis conduisant à la Châtre. À droite, perpendiculairement, prend la D 3 qui relie Préveranges à Coudron via Châteaumeillant, Le Châtelet, Saint-Pierre-les-bois et Morlac, en direction de Bourges. En son début, une huitaine de petites maisons — avec, en angle, le café propriété de la famille Chassigny — constitue le lieu-dit Tivoli, dernier quartier du bourg, en partie Ouest. C'est à ce carrefour, à l'occasion de la Saint-Fiacre de mil neuf cent quarante-quatre que s'est installé le parquet, animé par le piano à bretelles d'un Courzadet, et destiné aux danseurs de la fête des jardiniers. Parmi les quelques modestes habitations qui suivent, se trouve celle de la grand-mère de notre copain Jean Vichard, parisien qui revient, avec plaisir au village lors de chaque congé scolaire.

* * *

Côté ouest de la mairie, c'est la famille Baronnet — dont nous apercevons de chez nous la face arrière de leur grande maison — qui est, notre voisine. Cette famille assez singulière, originale, courageuse, toujours généreuse — dont les membres règlent, le plus souvent, leurs différents par des échanges au verbe haut portés par un ton vif, et improvisent, d'ailleurs avec certain talent, la saillie inattendue, les déclarations selon le cas, très colorées et/ou fracassantes — se révèle très naturellement soudée et capable d'initiative devant l'épreuve, et se retrouve toujours unie, souriante et complice, à chaque temps prandial. À ces gens, qui ont sonorisé et enrichi mon enfance de leur tempérament et de leur naturel, qui ont toujours marqué une vraie affection au gamin « fourre son nez partout » que j'étais, et à qui je dois certainement, en partie, mon goût de la formule ou de la métaphore, je consacre une des chroniques de ce récit. À côté de la maison des Baronnet, la boutique, avec sa grande vitrine exposant équipements de chauffage divers et pièces détachées, est celle du quincailler, monsieur Merle.

Poursuivant à l'ouest, la Grande rue offre comme second personnage le père Juniat. Grand, la cinquantaine bien avancée, le maréchal-ferrant du village — dès sept heures du matin l'été, un

peu *pus* tard en hiver, et jusqu'à dix-huit heures, au moins, le soir — tient forge ouverte au bénéfice des animaux de trait et des outils du monde paysan. D'une imposante carrure, le plus souvent en manches courtes, portant son tablier de cuir usagé, activant d'une main le soufflet de la forge, son regard noir geai rivé sur le fer rougeoyant, tenu à la pince par l'autre main, il attend que ce dernier atteigne la couleur favorable au travail du métal. Il le positionne ensuite convenablement sur l'enclume, puis, d'un geste puissant et sûr, commence le martelage. Saisissant la jambe du cheval, du mulet, plus rarement du bœuf et la bloquant sur sa cuisse, il applique ensuite son fer aux sabots de l'animal. Ce spectacle « son et lumière » terminé, des courtes mais épaisses fumées portant les odeurs acres de la corne des sabots, capte l'attention des adultes et fascine les enfants. Artisan respecté mais autrefois craint, le maréchal-ferrant faisait frémir quelques esprits attardés qui lui prêtaient des pouvoirs magiques. Mais, comme observe, avec un fin sourire, le Phonse Baronnet, un métier comme ça, gars, ça donne chaud. Et qui dit chaleur dit soif, insiste le Phonse, poursuivant sa logique élémentaire. C'est, à n'en point douter, pour cette raison, d'importance incontestablement majeure, que la pièce voisine qui communique avec la forge, est un modeste mais officiel débit de boissons tenu par la mère Juniat, C'est là, dans une atmosphère le plus souvent paisible, qu'après l'exécution, selon les règles, d'un bon ferrage, notre maréchal-ferrant et son client expriment leur satisfaction et scellent leur confiance, en buvant, l'hiver un café suivi d'une goutte et l'été, un frais canon de rosé, servi, et le cas échéant resservi par la patronne qui, sitôt fait, disparaît dans sa cuisine.

Quelques pas plus loin, nous sommes devant la petite boutique, très élégamment décorée, de charcuterie et salaisons, des Peignant. Certains jours, les gourmandes odeurs de cuisson des jambons, pâtés et rillettes, échappées du laboratoire, parviennent jusqu'à la rue. Cette maison est pour moi une sorte de mystère qui m'ouvrira progressivement ses portes et les marques de sa précieuse affection. Cette honorable et si aimable famille, a bien mérité le chapitre « Chez les Peignant » que je leur consacre, plus avant.

Mitoyen avec la maison des Peignant, le café Morin, du nom de propriétaire, ancien parisien, demeuré gouailleur, surnommé *le p'tit*, s'anime avant l'heure des repas. Pour monsieur Morin le moment est venu d'entraîner ses clients vers le modernisme, en les incitant — évidemment par souci de la santé de leur foie — à prendre, *en apéro*, une *Suze cassis*.

Se tient ensuite l'atelier du garagiste Aurouet. L'homme, d'un bon gabarit et actif, technicien de qualité — ni gangster, ni gestapiste, mais amateur de belles mécaniques — est également célèbre en tant que possesseur de la célèbre traction avant 11 BL de Citroën.

Encore une trentaine de mètres et nous atteignons le carrefour que fait la Grande rue avec la très courte rue Saint-Honoré. L'endroit forme le domaine de mon copain Pierre Sarin dit le Nono. En angle de cette rue avec la grande rue, se tiennent, successivement, sur la droite, la boucherie de la famille Bergère — avec Marie et p'tit Louis, leurs deux enfants adultes — chez qui le Nono sera élevé, après le divorce de sa mère. Celle-ci est présentement vendeuse dans le commerce suivant de boulangerie. Charles Bergère, homme de petite taille, de courtes jambes, rond de corps et autant de visage, propriétaire du Moulin neuf situé à l'extrémité de la rue des Piches et des nombreux champs proches, éleveur de bovins réputé dur en affaires, n'est à la boucherie qu'aux extrémités de la journée. Madame Bergère, personne agréable et généreuse, tient la boutique en journée. Le vieil Azor, leur paisible chien croisé de Beauceron et de Berger allemand, chaque matin et chaque après-midi, effectue d'un pas lent, en semblant réfléchir, le trajet entre la boutique et la place du Marché. Au gré des rencontres, philosophe et amical, il tend sa patte et échange des regards silencieux et complices avec ses très nombreux amis à deux pattes. Ce brave chien castellois, connu et aimé de tous, aurait bien mérité une statue.

Puis, vient le carrefour de la Tête noire avec son vieil et bien connu café-hôtel-restaurant qui accueille noces et banquets. Certains dimanches, la grande salle parquetée est occupée par les danseurs. Sur l'estrade, inusable et souriant derrière ses lunettes, opère notre vieil Gaston Guillemain et l'un de ses élèves, qui après l'interruption du repas du soir, conduit parfois le bal jusqu'aux heures avancées de la nuit. C'est dans cette grande salle — où nombre de gamins ont réalisé leurs glissades durant les courts instants de repos des musiciens et des danseurs — que ma tante Alida, guidera mes premiers essais de danse. Dans une pièce voisine, quelques joueurs de belote et de manille coincée se mesurent en vidant quelques fillettes. Les autres dimanches, la plupart du temps, Gaston Guillemain, René Peignant, mon grand-père François et un quatrième joueur, *réputé capable, honnête* et accepté par accord des trois autres, disputent, jusqu'à dix-neuf heures, des parties de cartes. Au carrefour de la Tête noire, la route de Saint-Amand mène au quartier de la Croix-Blanche, la rue des Chaumes va rejoindre, au sud du village, la départementale D 3 appelée route de Chateaumeillant, tandis que la pentue petite rue Saint-Martial, longeant la propriété d'angle du docteur Gaston Dubreuil, conduit à l'église du bourg.

Empruntant la route de Saint-Amand, à quelques trente mètres environ, sur la gauche, habitent l'Agathe Bonchamp et ses deux fils. Ces derniers, réputés voleurs de poules, vivent de petites occupations et de braconnages divers dans les bois et rivières. On prétend qu'ils sont les seuls à connaître les derniers coins à écrevisses du Boischaut. Agathe et ma grand-mère, toutes deux vaillantes femmes s'estiment et, ignorant les préjugés attachés à cette famille, mon aïeule n'hésite pas à converser avec elle. L'Agathe ressemble, à tous égards, à ce qu'on appelait, anciennement, dans les campagnes berrichonnes, *les gens de l'étrange*. Peau basanée acceptant de belles rides, longs cheveux, d'un noir absolu, noués en un gros chignon arrière, grand foulard noir à pois bleus enveloppant une tête d'un bel ovale éclairée de deux grands yeux bruns et brillants de gitane surplombant un nez fort et des lèvres bien ourlées, madame Agathe — rencontrée, pour la première fois, en compagnie de ma grand-mère, au voisinage de mes cinq ans — avait suscitée en moi une grande curiosité envers les gens. Je trouvais cette personne, ayant passée la cinquantaine, d'une certaine façon encore belle, mais je fus désagréablement surpris par le très bas et un peu guttural registre de sa voix. Comme il convient lors d'échange entre adultes en présence d'un enfant, Agathe, me glissant un regard en coin, cru bon de demander à ma grand-mère si son gamin était sage. Et ma chère aïeule, qui évitait toujours, de répondre trop rapidement à mon grand appétit de compliments, avait, sur un ton laconique, laissé entendre que par moment, j'étais *bin un peu ch'tit*. L'Agathe tourna soudain vers moi, un masque contrarié, aux rides accentuées, au regard noir devenu furibond, et sonorisa le spectacle inquiétant d'une voix semblant provenir tout droit d'outre-tombe. Cette scène inattendue qui me fit frissonner fournit à ma grand-mère, qui avait obliquement observé ma réaction, un argument dont elle sut ultérieurement, pendant presque six mois, se servir, avec efficacité, à chaque occasion de reproches.

« Si tu continues à faire des bêtises et à me répondre quand je te fais une remarque, je vais te mettre en pension, plusieurs jours, chez l'Agathe ! ».

Je fus plusieurs mois sans rencontre « la gitane ». Puis un jour, alors que je marchai seul dans la grande rue je rencontrai soudain madame Agathe qui, m'embrassant en souriant, demanda de mes nouvelles et fit ainsi disparaître ma peur.

Une centaine de mètres, plus haut, on trouve sur la droite, les installations — logement du personnel, écuries des chevaux — affectées au séjour annuel des étalons du haras de Blois. Ces nobles reproducteurs, pleins de santé et d'esprit, viennent, chaque année, réjouir de leurs faveurs les jeunes juments, à l'esprit folâtre et la cuisse réputée légère, de notre Boischaut. Le détachement — composé d'un chef et de huit cavaliers portant, chacun, un bel uniforme et de

neuf équidés très joliment harnachés — participe également aux fêtes locales, et honore, de son prestige et de la qualité de sa parade, ces réjouissances populaires.

À la libération, ces locaux serviront à abriter plusieurs prisonniers allemands — placés sous la garde d'un employé, payé par la commune — chargés de l'aménagement des chemins communaux.

Plus haut, se situe la gendarmerie qui abrite les effectifs de gendarmes et leurs familles. Le détachement comprend alors un brigadier — père de ma jeune copine Janine Roux, de qui j'apprécie autant les résultats scolaires, que l'air de ne pas s'en laisser compter de sa petite frimousse — et cinq pandores dont les patrouilles journalières s'informent, en se désaltérant, chaque jour, dans un café certes différent, mais toujours opportunément choisi. Grand-père, appelé à travailler parfois avec eux, ne m'a menacé qu'une fois de leur autorité et de l'abri de leurs cellules. (cf prurits et provocations).

Tout de suite après, limite de mes déplacements habituels, se trouve la ferme de Roger Affret, homme bien bâti, personnage actif et jovial, à la mine à la fois rubiconde et réjouie, dont la gentille et jolie épouse remplit, avec des reproches dans les yeux, mon pot-à-lait tout cabossé.

En partie haute de la rue, c'est le quartier de la Croix-Blanche, où habite mon copain Pierre Magne. À gauche du carrefour avec la rue de la maillée et la rue de la Vélaterie, se tient le café de la Croix Blanche, débit de boissons le plus au nord du village.

* * *

Rue des Chaumes, à droite, dès après le mur de propriété des Dubreuil, se tient le bureau de Poste dont le receveur choisira, pendant la guerre, d'intercepter, quelques courriers destinés à la Kommandantur. Observons, par ailleurs, qu'à cette époque, le courrier et les paquets sont distribués, deux fois par jour, par les consciencieux facteurs Lassout et Renaud, toujours très serviables avec la population et qui ne sauraient refuser un p'tit verre de goutte.

Sur la gauche, l'arrière d'une cour avec portail en bois, abrite un atelier de menuiserie et d'ébénisterie, dont on perçoit depuis la rue, les sons des outils de découpe, et dont on sent, plus discrètes, les très agréables odeurs des essences de bois débités.

Sur la droite, vient ensuite le café des Chaumes. Ce lieu habituellement paisible, et bien tenu par madame Jaquet, vit pourtant, lors d'une fin d'après-midi, d'un jour d'automne de mil neuf cent quarante-trois, son habituelle quiétude, momentanément troublée par cinq énergumènes, éméchés, bruyants, mais non violents. Il s'agissait de messieurs Lejos, Brérat, qui venaient de toucher leurs pensions militaires, accompagnés du sieur Chicane et des frères Bonchamp. Après avoir commandé trois fillettes, ils demandèrent soudain, à la tenancière du lieu, de bien vouloir leur servir un petit mangement. N'ayant aucun reste de vrai fricot de disponible, la patronne leur proposa un morceau de fromage. Insatisfaits de cette offre, les cinq compères exprimèrent l'envie d'une omelette. Madame Jaquet qui s'approvisionnait chaque jeudi, au marché, exprima ses regrets de ne plus avoir d'œufs. C'est alors qu'un des frères Bonchamp se fit fort d'en trouver et partit en claquant la porte. Dix minutes plus tard, sans explications, il revint avec trois douzaines d'œufs. Après avoir montré sa stupéfaction, la patronne du café, en l'absence d'autre possibilité, dut obtempérer en faisant cuire son omelette dans sa bassine à linge.

Peu après le débit de boissons, se trouve une petite maison d'où, par la fenêtre entrebâillée, le samedi et le dimanche, s'échappent les sons mélodieux d'un violon : ici loge ce bon monsieur Dumont, secrétaire de mairie, par ailleurs professeur de musique et chef de la philharmonie castelloise.

La rue des Chaumes croise ensuite, à droite, la rue des Écoles, qui dessert, à gauche, l'école primaire des filles, et en angle, avec entrée route de Châteaumeillant, l'école maternelle, lieu de mes premiers exploits, que les anciens appelaient affectueusement l'école des petits.

* * *

À gauche, la rue de la scierie, abrite successivement la coopérative agricole, avec son grand pressoir de fruits, gérée par les Gauthier⁵, le dynamique volailler Bonnichon, bien aidé par ses trois courageux enfants⁶, et la scierie dont les importantes activités vont, hélas, progressivement diminuer, puis cesseront lors des années cinquante.

En continuant de progresser sur la départementale, on atteint, à droite, le grand champ de foire municipal avec au carrefour de la route de Châteaumeillant et de la rue Étoile, le monument aux morts. En angle, à gauche au pied de la rue Sainte-Laurette, se tient ce qu'on pourrait, par opposition, appeler l'institution du vivant, savoir l'actif café-restaurant tenu par madame veuve Yvonne Dagois, son fils Jean et sa mère, madame veuve Débourdier. Ces deux maîtresses femmes, apparaîtront dans d'autres parties du récit. Outre la clientèle des habitués et du passage, la grande salle de ce restaurant, équipée d'un important coin buvette jouxtant la cuisine, accueille régulièrement les repas de mariage et ceux, regroupant la famille, qui suivent nombre d'enterrements. L'endroit voit son activité multipliée à l'occasion des foires agricoles et de certaines fêtes locales se déroulant au champ de foires, et participe ainsi, dès l'entrée sud du bourg, à sa renommée.

Ainsi, voilà, pour l'essentiel, avec certainement quelques oublis ou erreurs bien involontaires, présentés le petit village du Châtelet et ses habitants, théâtre d'opérations du temps de mon enfance.

⁵ Invité, ainsi que Jean Aubrun, par le bon vivant et farceur jeune Robert Gauthier, à venir déguster, sans compter, un cidre nouveau particulièrement délicieux, j'ai compris, en pratique, le jour suivant, le sens précis du mot laxatif.

⁶ Huguette, Camille (discret copain d'école) et Hubert (volontaire, professionnel et pugnace entrepreneur) — dorénavant nonagénaire et toujours en activité d'élevage bovin de qualité de race charolaise, au moment où j'écris ces lignes —, à l'origine dès les années cinquante du développement local de l'élevage avicole — hélas, en utilisant, progressivement, pour nourrir des poulets privés de liberté, et assurer la productivité, les trop célèbres farines animales, dans une perspective devenue industrielle) et de sa commercialisation au plan national. Après la vente de l'affaire à Doux, entreprise bretonne, plus gourmande de subventions, que soucieuse de développer une volaille de qualité (ainsi, cinq années avant de fermer le site du Châtelet, Doux importait du Brésil, sous forme congelée, des poulets qui, rendus à Nantes par bateau, lui revenaient, transport compris, 1 euro pièce), l'aventure se terminera entr'autre, par la fermeture du site d'abattage et de préparation à la vente des volailles castellois.

Observons, que dans le même temps, tous les élevages de volailles de qualité supérieure de France — qualité que l'on trouvait en Berry pendant la guerre dans toutes les fermes et que l'on trouve encore actuellement chez quelques rares producteurs — 'quelle que soit la région d'origine, (et même si certaines de ces régions continuent à produire, simultanément du poulet bas de gamme) n'ont aucune difficulté à écouler leur production, tout en procurant un bon revenu à l'éleveur.

Chez les Baronnet.

Nos voisins les Baronnet habitent la grande maison, de deux niveaux plus combles, qui jouxte la mairie. En façade Sud (idem au Nord) cinq fenêtres éclairent les pièces. Dans un encadrement de pierre agrémenté d'une moulure supérieure, une belle porte en chêne, ancienne et quelque peu ouvragée, équipée d'un heurtoir, et surmontée d'un ventail à croisées en bois, ouvre sur la Grande rue. Alphonse et Lucienne Baronnet, les parents tiennent un réputé magasin proposant ventes et réparations de cycles. Avec Marcel, leur fils aîné, professionnel radioélectricien établi au village, leur fille Huguette qui, dès le mois d'août 1942 — en compagnie de son ami Jérôme, déjà réfugié belge — a dû quitter Paris et perdre son emploi, et la discrète cadette, Colette, plus âgée que moi de six ans, cette respectable famille de six membres, aux personnalités diverses et établies, forment une tribu vivante et souvent bruyante, libre en propos, et haute en couleurs. Plusieurs fois par semaine, naturellement accepté par tous, libre comme l'air et heureux comme un gamin allant voir les spectacles d'un cirque, je pénètre cet univers de bohème. Grand-mère, qui aime bien les Baronnet, mais qui me trouve un peu trop jeune, pour assister aux scènes théâtrales, qu'avec gourmandise, je raconte à mon retour, cherche, par tous les moyens, à décourager mes visites :

« Presque tous les jours, tu vas les voir, à la fin, ils ne vont plus pouvoir te supporter... »

Ou alors :

« A force d'être toujours fourré là d'dans, tu vas finir par attraper des puces ! »

Ma tante Alida éclate alors de rire, et ajoute :

« Ne reste pas longtemps et surtout veille à ce que l'oiseau ne vienne pas chicoter sur toi ! »

Mais rien n'y fait, même lorsque grand-père tente de me convaincre par l'ironie d'un propos sérieusement exprimé :

« Si tu t'y plais tant, tu devrais leur demander si tu pourrais y manger la soupe, et même coucher chez eux ! Doit bin y avoir de la place... »

* * *

Alphonse dit « le Phonse » — la cinquantaine tout juste entamée, taille moyenne échappant à l'embonpoint, visage maigre éclairé du regard de deux petits yeux gris plissés, abritant leur astigmatisme derrière une paire de lunettes sorties d'un crasseux boîtier métallique, surmontés d'épais sourcils, fine barbe grisonnante rasée de façon très aléatoire, front dégagé, crane nu, avec cependant de courts et épais cheveux gris sur les tempes et finissant bas sur la nuque — , vêtu d'un vieux et usagé costume marron, dont la partie supérieure arrière gauche de la veste est « peinte » régulièrement, sur une cinquantaine de centimètres carrés, par les fientes grises d'un sansonnet apprivoisé — qui, perché sur l'épaule gauche du Phonse, lui parle, en période diurne, dans le creux d'une oreille pleine de longs poils — , et portant sur sa tête une épaisse casquette chinée, grasse d'un suint ancien, lui donnant un air voyou, est, malgré toutes les apparences, un homme aimable, professionnel, courageux, toujours prêt à rendre service, et de surcroît philosophe. Invalide, depuis une quinzaine d'années, équipé d'une prothèse d'amputation transtibiale d'un modèle rudimentaire à simple pied cylindrique, cet homme jouit à mes yeux du prestige d'un ancien combattant. Que ce soit pour circuler en rez-de-chaussée de son logis, pour descendre les quatre marches allant au jardin, ou pour aller boire une fillette chez la mère Juniat, Phonse progresse avec sa paire de béquilles, et sa prothèse résonne sourdement sur le sol. Assis, selon la saison et le temps du moment, dans son fauteuil à l'intérieur de la boutique ou sur le vieux banc métallique, installé devant la fenêtre sur le trottoir de la Grande rue, le père Baronnet, six jours par semaine, répare les cycles et

accessoires. On peut le voir corrigeant le voile d'une roue, remplaçant des rayons, changeant un moyeu, réglant un pédalier, ou collant les rustines sur les chambres à air. Il n'interrompt son travail que pour rouler, avec autant d'application qu'il met à son ouvrage, une cigarette de tabac gris. Et, quand Le Phonse sort sa tabatière au cuir usagé et prélève sa feuille à rouler Job, l'étourneau, protestant par avance contre les volutes de fumée à venir, marque sa désapprobation en s'agitant et voletant çà et là. Imperturbable, son maître parfait sa « roulée main », humecte adroitement la feuille, figole l'extrémité que l'angle de sa bouche va saisir, attrape son vieux briquet à mèche qui sent très fort l'essence, et par une puissante aspiration, satisfait, enfin, son addiction tabagique. L'oiseau, dont la revendication n'a pas été entendue, revient alors au parking de l'épaulé. Le Phonse lui donne gentiment quelques grains de millet. Mais, ingrat, et plein de mauvais esprit, le volatile ponctue alors son désaccord sur la veste du nourrisseur. Portée par les bouffées espacées, l'âcre odeur de tabac se mêle ensuite à celles de la seccotine et de la rougeâtre graisse à roulements, et confirme ainsi la définitive imprégnation du local.

Ainsi vit le Phonse qui aime son métier, conserve son autonomie et ménage sa tranquillité, en échappant aux nombreuses chamailleries d'origine domestique, des trois *fumelles* de la tribu. Si tous se sont accordés pour que la jeune et vigoureuse Colette — formée par ma grand-mère à la lessive, aux battage et rinçage au lavoir, et au repassage — s'occupe, au long de l'année, du linge de chacun et de celui, commun, de toute la maisonnée, et si chacun sait que la mère, en plus du commerce, cultive le potager sis près de l'église, aucune disposition intéressant les charges de ménage et celles de cuisine n'a été véritablement arrêtée. Dès lors, qu'il s'agisse de refaire les lits, de donner un coup de balai, d'aller acheter les provisions, de préparer les légumes, ou de surveiller le rôti, des disputes, à caractère soudain d'orage d'été, surviennent régulièrement mettant en exergue — sous le regard sévère de Colette et hors la présence du Phonse — le talent naturel de comédien de chacun. Comme dans toutes les familles à fortes personnalités, l'unité et l'esprit de corps sont rétablies lors des repas, *les comédiens* acceptant même de faire ensemble la vaisselle.

Madame Baronnet, moins âgée, de cinq ans, que son époux, femme organisée, courageuse, et très déterminée est, du fait de l'invalidité du Phonse, devenue la matriarche de la petite troupe familiale. De taille moyenne, d'une corpulence généreuse mais bien répartie, jouissant d'une bonne santé, d'un mental à toute épreuve, disposant d'une énergie associant intelligence, ruse et bon sens assorti d'un naturel aplomb et d'un esprit vif, *la mère* Baronnet est bien décidé à aider son époux. À cette époque, la bicyclette est le moyen de transport le plus utilisé, et pas seulement pour les courtes ou moyennes distances. Les pneumatiques et les chambres à air ne sont pas de la meilleure qualité. Un moyeu, et plus encore un pédalier neuf coûtent cher. Alors, on récupère, en permanence, à partir des vieux vélos Les rustines, la colle sont devenues rares, donc très précieuses. On « réchappe » un pneu, on installe même, en dépannage, une jante en bois. Mais l'imagination et l'ardeur du Phonse ne suffisent pas, et c'est là qu'intervient son épouse.

Les pneus, les chambres à air, les rustines neuves, ce sont les fabrications de Michelin et de Dunlop, donc Clermont-Ferrand, occupée par les allemands depuis novembre 1942, et, plus près, à une quarantaine de kilomètres du village, Montluçon. Mais, toute la production de ces usines est alors réquisitionnée par l'occupant. Cependant, les unités de production françaises disposent aussi de leurs réseaux de résistance. Alors, durant les années 1943 et 1944, par d'hebdomadaires allers et retours nocturnes, dont elle conservera jusqu'à la fin de ses jours, le secret du déroulement, cette sacrée bonne femme, va installer et réaliser le troc « beurre ou argent du beurre » contre pneus et chambres à air. Le souvenir le plus spectaculaire que je conserve de cette époque, est celui du retour de mission de *l'aventurière*. C'était un samedi matin d'octobre 1943, un peu avant huit heures. Après s'être débarrassée de son long manteau

marron et de ses *emplettes*, fatiguée de son pénible déplacement effectué par temps humide et ayant eu froid, la mère Baronnet s'était assis dans la cuisine, devant le feu vif et lumineux qui crépitait dans l'âtre. Puis, sa fille Huguette lui avait servi un grand bol de soupe chaude, suivi d'un poulet rôti, froid, cuit la veille, accompagné d'un grand bocal de cornichons. Sous mon regard admiratif et conquis, elle avait ensuite « dévorée » la moitié du rôti, tout en accompagnant son *petit déjeuner* de deux p'tits verres de goutte, pour se remettre. Puis, calmement, après s'être reposée quatre ou cinq heures, cette bonne vivante, douée d'un solide coup de fourchette, cette très vigoureuse bonne femme, empruntant d'un pas décidé le grand escalier de la rue des Juifs, avait rejoint le jardin situé près du château, derrière l'église Saint-Martial. On disait qu'elle faisait toujours ainsi, après chacun de ses *déplacements*, voulant effacer le souvenir pénible d'une nuit harassante, en désherbant et binant tous les légumes du potager. Ne sachant rien de plus, et ne voulant rien inventer, je n'apporterais aucun autre témoignage et ne ferais qu'un seul commentaire concernant les activités de madame Baronnet. Grâce à l'activité non sans risques — dont celui d'être dénoncée — de sa vaillante épouse, le Phonse pu satisfaire, sans exigence en retour, durant la guerre, tous les besoins d'entretien de la totalité des cycles du village et des alentours. Courant l'année 1945, quelques esprits jaloux évoquèrent, à voix basse et d'un air évidemment entendu, un éventuel marché noir. N'ayant, par la suite, observé aucun enrichissement de la famille Baronnet, je m'inscris totalement en faux face à cette allusion. Et, comme je l'ai souvent précisé à la gentille et craintive Colette, je conserve mon estime et mon affection à cette turbulente équipe qui, avec sa verve et sa truculence, m'a offert le Far West de mon enfance.

Au premier janvier de chaque année, grand-mère Hélène, aux environs d'onze heures trente, m'envoie porter à la famille Baronnet, tous les légumes nécessaires pour faire un volumineux pot-au-feu. Debout, à l'exception de Colette, à peine réveillés car ils ont réveillé le trente et un décembre, mais pas pris de court pour autant, et généreux comme des princes, Huguette, Jérôme, le Phonse et son épouse, partagent avec moi quelques restes de pâtisserie et glissent, dans ma main, en plus du billet donné par Huguette, moult pièces trouvées au hasard de leurs poches. C'est, égoïstement, pour moi, moment de grande joie, en pensant à tous les illustrés que je vais pouvoir acheter.

* * *

Au début de ma onzième année, j'appris, un jour, que le Phonse ne devait pas son invalidité à un fait de guerre. Les choses s'étaient, en effet, déroulées bien autrement. Lors d'un banquet copieusement arrosé — qui eut lieu chez *la mère Desbois*, qui tenait le café-restaurant *du pont Bayard* — le Phonse avait pris, sans trop le vouloir, une cuite mémorable. Après trois heures passées à table, voulant aller faire un peu d'eau, Alphonse, au lieu d'emprunter la porte habituelle de sortie, était passé par la fenêtre arrière qui donnait sur une cour, située quelques trois mètres plus bas. Après une belle chute, blessé et ayant reçu les premiers soins pour une fracture, le Phonse avait gardé le lit, sans juger utile de faire revenir le médecin. La douleur s'avérant persistante, le Phonse demeura couché jusqu'au jour où l'affaire s'étant compliquée, il fallut de nouveau avoir recours au médecin. Mais, il était hélas bien trop tard. Transporté, en urgence, à l'hôpital de Saint-Amand, Alphonse Baronnet avait dû être amputé. Surpris et décontenancé par le récit, je fus, sur le coup déçu puis attristé. Mais au souvenir du beau vélo rouge, tout neuf, que mon père m'avait offert pour mon septième anniversaire, et ce grâce au prix très raisonnable consenti par le Phonse et les Baronnet, je choisis de sourire avec compréhension et de conserver entières mon estime et mon amitié, au « vieux » Phonse, et à toute la famille Baronnet.

Le Xandre Brinault, coiffeur et barbier.

Séparées par un cloisonnement partiel, le salon de coiffure comporte deux parties, chacune équipée de deux postes de travail. Alexandre Brinault dit le Xandre opère dans la première zone qui ouvre sur le trottoir de la grande rue, lequel trottoir est équipé d'un anneau permettant d'attacher le licol de l'animal de trait, le plus souvent attelé, et qui — à un crottin près — attend patiemment son maître. La seconde surface du local sert — pour le visage et les mains — de second cabinet de toilettes de la famille. C'est dans ce local qu'opère, même le dimanche matin, notre curieux coiffeur et barbier.

Petit homme rondouillard — dont le corps porte une forte tête ronde animée de deux yeux globuleux, au regard tantôt rieur et tantôt étonné de comique troupier, longue blouse blanche toujours ouverte en été — notre coiffeur, tout à la fois *ratiratiboiseur de collines* et barbier accompagne de façon théâtrale une partie de sa clientèle strictement masculine, et, par avance, largement complice du moment à passer et de son dénouement. Les gars de la campagne, qui — soit le jeudi jour de marché, soit à l'occasion d'une visite plus ou moins aléatoire chez le maréchal-ferrant ou le charron du village, soit plus simplement le matin de leur repos dominical — viennent chez le Xandre, apprécient beaucoup ce moment de détente. Tous prennent plaisir à un rasage de qualité, suivi d'une généreuse vaporisation « comprise dans le prix » d'un mélange à vingt volumes d'eau de l'alors très célèbre Eau de Cologne de Jean-Marie Farina. Durant toute la durée de l'opération, les déclarations du client sont toujours accompagnées des consensuelles onomatopées du figaro castellois, qui — au fil d'une conversation qui embrasse nombre de situations, orchestrant, avec le talent d'un acteur digne de la Commedia dell'arte, le ton et la musique qui conviennent — feint sa sincère surprise, offre spontanément sa conjointe désapprobation, confirme son parfait accord, manifeste son total encouragement, épanouissant ainsi, une clientèle ravie d'un tel accompagnement. Puis, vient alors le moment solennel de l'immuable rituel, qui sera le point d'orgue de cette cérémonie. Après avoir lentement dénoué la serviette de son client, notre brave barbier, prend soudain un air las, éponge lentement son front, et fixe son client avec l'intensité d'un pauvre attendant son obole. Plus efficace qu'un signe maçonnique, cette façon de coup d'estoc déclenche alors chez l'interlocuteur le message tant attendu :

« *On aurait ben l'temps d'aller en bouère une ... ?* »

Une ? Vous l'aurez compris, il s'agit d'une *fillette* — petite bouteille de trente-sept centilitres, d'un vin rouge, de dix degrés au plus, dont la consommation éventuellement bissée, (ce bien entendu par seule politesse) — prolonge agréablement, l'échange de bon aloi, commencé au salon de coiffure. Cette seconde étape se déroule, le plus souvent, au café-tabac de la place du marché, gouverné d'un sourire berrichon, mais d'une poigne auvergnate, par le père Leproux. Ainsi, par son manège, à la fois élémentaire, efficace, et définitivement au point, le Xandre, amateur, parmi d'autres, de l'aimable trinquette, entretient une tradition qui journallement le tient de bonne humeur et en capacité facétieuse. À raison, hors repas, de trois-quarts de litre par jour, au grand désespoir des hépatologues, après vingt-cinq ans de service, notre barbier à sébile, aura inconsciemment et la conscience en paix, recyclé, plus de cinq mille litres de vin.

Cependant, que ce soit au salon ou sur la route de retour d'une barbe effectuée à domicile, notre célèbre Xandre, vit parfois des moments moins paisibles. Ainsi du jour où, son fils, mon copain Roger, et moi, eurent l'idée soudaine et déterminée, d'un combat hydraulique à coups de vaporisateurs, lequel démarra dans le local réputé privé du salon. Puis, suite à une vive inflation de notre excitation et de nos cris guerriers pour motif d'ennemi réputé commun, il déboucha en zone de clientèle et, sous l'effet de la surprise et, je le confesse, hors toute déontologie, fit, à mi-opération barbière, et à grand bruit, déguerpirent du salon un père

Brinault dépassé par la soudaineté de l'évènement et un client tout en vaines protestations, essuyant maladroitement un visage mi-rasé. Heureusement, ce jour là encore, le père Leproux, sut accueillir avec son talent commercial habituel, ses ouailles républicaines assoiffées de dépit. Au client qui avait oublié d'essuyer un restant de crème à raser demeurée sur sa moustache, il fit, avec une ironie déplacée, remarquer qu'ainsi décoré, il ressemblait à un rat qui aurait mis son museau dans la farine. Au même instant, la Fernande, gentille et timide maman de Roger, accourue lors des cris précédents, le visage progressivement devenu cramoisi — fixant, derrière ses lunettes, son fils d'un réprobateur regard dont je discernais cependant un courroux teinté d'admiration — tentait, en bonne et due forme, une méritée admonestation. Je vins alors au secours de mon bon copain et efficace allié. J'expliquai à madame Brinault que, pour une fois, j'avais surpris mon copain riant aux éclats lors de notre efficace débarquement dans le salon, armés des vaporisateurs soigneusement remplis d'eau. La timide Fernande me sut gré de cette discrète allusion, puis s'accorda à mon sourire quand, poursuivant avec toupet, je lui dis que les adultes, au lieu de se défendre, avaient semble-t-il, saisis l'occasion pour aller boire un coup.

Ainsi, également, d'une aventure rapportée par les jeunes hommes du bourg, prévenus d'un déplacement du brave père Brinault, parti, un après-midi de novembre, couper les cheveux à domicile, d'un cultivateur à double goutteuse célébrité : une première goutte qui, d'une douloureuse crise, l'immobilisait présentement et motivait le déplacement du coiffeur, et une seconde, réputée eau-de-vie de prunes, qui justifiait, plus encore, la mission du Xandre. Nos jeunes gens, ayant fait en sorte, avec le concours du client que le coiffeur quitte, au retour, Maisonnais dans le quart d'heure suivant les 18 heures, s'étaient postés, sur la D 951, au niveau de la brande d'Estivaux., avec leur précieux équipement. Car nos deux coquins avaient, chacun, emporté sur le porte-bagage de leur cycle respectif, une énorme citrouille. Après avoir décalotté au sommet, creusé convenablement les deux cucurbitacées, les deux compères taillèrent deux orbites et une bouche à chacune et en trouèrent le fond afin de pouvoir y dresser une courte mais imposante bougie, qui allumée, donnerait à ce masque allure de revenant. Tandis que, le soir tombait sur la brande et qu'apparaissait au loin, plus ou moins distinctement, le faible éclairage, fourni par la dynamo entraînée par la roue avant du vélo du Xandre, les deux chenapans finirent d'installer, en coupure de route, les deux énormes cucurbitacées, et allumèrent les bougies dont l'éclairage se voulait annonciateur d'un soudain danger. Quelques deux cents mètres devant ce piètre mais interrogateur barrage, revêtu d'une pélerine avec capuche entourant sa tête, le Xandre — dont le souffle, devenu court sur cette départementale pourtant sans dénivelé à cet endroit, exhalait une odeur de prune mûre — progressait, innocemment, en écrasant le pédalier de sa bécane. L'épisode suivant fût conté, maintes fois, par un certain René M. un des deux larrons présents, qui, l'œil pétillant de joie, ne boudait pas son plaisir, en faisant revivre ces instants, un canon de vin à la main, mais au Café Français, café-restaurant voisin de chez Leproux :

« ... cachés dans le fossé, portant chacun avec un passe-montagne, et levant la tête de temps en temps, on sentait ben qu'i s'approchait le Xandre. Arrivé à vingt mètres de nos citrouilles, il a freiné, il est descendu d'son vélo, puis, avançant avec précaution, soupçonnant queuque chose de pas ben catholique, i s'est mis à maugréer pour tenter de maîtriser sa trouille. Mais la curiosité l'emportant, malgré ses guibolles qui d'vaient commencer à flageoler, noute père Brinault, qu'avait r'lever sa capuche pour essayer de mieux vouère c'qui se passait, tout en s'interrogeant à haute voué, a continué de se rapprocher jusqu'à environ sept ou huit mètres de nous autres. À ce moment, ah ! j'te dis pas, anc l'Émile, v'là qu'on s'arlevent du fossé, le passe-montagne ar'tourné pour pas qu'i nous r'counnaisse, qu'on se dresse, bras en croix, au milieu de la route, et pis qu'on s'mette à hurler, comme des bêtes, face à un Xandre interdit et

décomposé, tout ça, avant que le Mile, prenant une voix volontairement sinistre, annonce au Xandre, qu'on allait le saigner sur place... »

La suite, confirmée par le Xandre lui-même, était connue de tous. Après quelques secondes de véritable panique, pensant à l'intervention de malandrins ou de « chauffeurs » dont parlaient encore les anciens, le père Brinault, balbutiant d'une voix blanche, avait demandé grâce à ces terribles brigands. Puis, soudain, puisant inconsciemment au plus profond de son instinct de survie, avait en un éclair retourné et enfourché son vélo, et tout en poussant de pathétiques « au secours », avait, le diable aux fesses, rejoint le Champ berger, pris par le Bois de Vigne, laissé Maison Rouge, à sa gauche, et enfin, tourné à droite de façon à revenir au village par la route de Lignères. Arrivé au Tivoli, notre involontaire champion cycliste, qui pour sauver sa peau, avait consenti un long détour de plus de deux kilomètres, rejoignit, encore tremblant d'émotion, mais déjà mentalement vêtu d'un certain héroïsme, son logis. Par cette inoubliable aventure le Xandre venait, définitivement, de prendre place dans la liste des personnages du bourg et la bibliothèque des savoureuses anecdotes villageoises.

* * *

Prurits, provocations et malices.

Les faits et épisodes les plus flagrants s'étalèrent sur une période d'environ dix-huit mois, allant du printemps 1944 à l'été 1945, tandis que s'accéléraient et prenaient fin, tant au plan national qu'au niveau du Cher, les événements de la seconde guerre mondiale.

Au fil du premier trimestre mil neuf cent quarante-quatre, je devins progressivement de plus en plus énervé et, qui plus est, parfois irritable. Dépasant ma réputation de bon petit diable, que ma chère tante Alida avait accréditée en m'offrant le récit de la Comtesse de Ségur, par un comportement rapidement devenu très préoccupant, je donnai, beaucoup de souci à mes grands-parents. Ils durent faire face à plusieurs situations, à l'occasion desquelles, ils allaient faire preuve, à la fois de bons sens, de pragmatisme ou de rigueur et de patience.

Mon comportement dériva de façon soudaine dès le début du mois de mars. Chaque petite contrariété, attente ou contretemps puis finalement n'importe quel motif, fut l'occasion de jurer comme un charretier. À ce jeu stupide et volontairement provocateur j'excellai dans le ton, entraînant successivement l'interrogation puis le désarroi de ma grand-mère. Certes, j'avais depuis toujours entendu, dans la bouche de mon grand-père et des hommes du village, ce que j'appellerais les jurons conversationnels qui parsemaient, sans intention autre qu'un degré supposé de liberté, les conversations, mais là... Les mots ne sortaient pas de ma bouche en simple imitation des adultes. Feignant, le plus souvent, d'être saisi d'une violente colère, je les éructais avec une rage composée, en nourrissant chaque sortie de grossièretés. Modérément soucieux de mon comportement et volontairement ironique, Grand-père tenta un matin, de m'interpeller à sa façon :

« Si tu dois continuer dans cette voie, ce qui à mes yeux n'est pas obligatoire pour devenir un bon citoyen, tu vas devoir quitter ta profession d'enfant de chœur ... avant que le curé songe à te renvoyer. »

La botte finement portée par mon aïeul, saisissant à la fois ma raison et ma pointe d'orgueil, eut un effet momentané. Mais le dérèglement de mon esprit et ma révolte non motivée étaient trop importants. Les explosions blasphématoires reprirent de plus belle, inquiétant de plus en plus ma grand-mère. Il devint patent qu'une situation si préoccupante ne pouvait relever que d'un pouvoir supérieur, celui d'un médecin, d'un prêtre ou d'un guérisseur. C'est ainsi que, dans une première étape, notre bon curé Duplaix, de surcroît proche voisin d'habitation, fut saisi par mon aïeule.

Prêtre déjà âgé, bedonnant et paisible, que j'accompagnais régulièrement de mon service lors des messes dominicales, de quelques baptêmes et enterrements, cet homme, qu'au village, on disait un peu mystique — à qui, à titre de sympathie et de bon voisinage, mes grands-parents offraient, de temps à autre un panier de légumes de culture potagère *républicaine* — était en fait un sage, au jugement réfléchi toujours bienveillant. Il possédait également des connaissances concernant les *simples* et leur pouvoir médicinal. Le contact eu lieu un lundi en fin de matinée. Grand-mère, revenue de l'entrevue, à laquelle je n'avais pu être convié car étant à l'école, observa une discrétion totale, et une attitude que, pour la circonstance, je considérai assez décontractée. Le jeudi après-midi de cette même semaine, grand-mère me demanda de la suivre à la pharmacie pour prendre conseil de madame Léger et de monsieur Amiot, tous deux considérés comme de compétents potards. Grand-mère exposa la situation rencontrée insistant, avec pertinence, sur mon énervement et la qualité de mon sommeil. Après avoir rapidement évoqué quelques fortifiants, aussi inutiles les uns que les autres mais dont la vogue commençait, monsieur Amiot, soupçonnant soudain une possible parasitose intestinale conseilla, une cure de, bien connu à l'époque, vermifuge *Lune*. De sa voix posée, Madame Léger donna son accord et ajouta :

« Vérifier ses selles, et si vous découvrez quelque chose, faites-lui également manger des graines de citrouille séchées, si vous en avez conservé après les soupes de cet hiver... »

Dès le lendemain, suite aux très nombreux ascaris trouvés dans mes selles, le vermifuge et les graines de pépins de courge précieusement conservés, associèrent leurs efforts, supplémentant les conseils demeurés secrets, donnés par le prêtre.

Le dimanche suivant, le curé Duplaix, contrairement à mes craintes, ne me délivra aucune admonestation. Après la messe, comptant les invendus de *l'Aube* et de *Témoignage chrétien*, journaux que les enfants de chœur proposaient, innocemment, aux paroissiens, à la sortie de la messe, il me félicita de la vente des deux journaux et me ristourna, en souriant, les dix pour cent habituels de la vente. J'étais intrigué.

Les jours suivants, il m'arriva de jurer encore plusieurs fois, mais en perdant beaucoup de ma conviction. Grand-mère, patiente et très occupée, ne s'intéressait plus du tout à mon manège, Grand-père, semblait avoir pactisé avec la calotte, qui devant moi au moins, ne mêlait plus le Bon Dieu à ses humeurs. Je devins de plus en plus perplexe. Quelque peu troublé et inquiet, je me demandais ce qui se tramait, et quelle sainte punition allait ne pas manquer de m'arriver. Devenue soudain pesante, cette interrogation, semblait progressivement ralentir ma vindicte auto-entretendue. La nuit, je retrouvai un sommeil non agité.

La semaine qui suivit se déroula sans aucune *mauvaiseté* de ma part. Mon esprit avait enfin retrouvé le calme. Apaisé, je m'interrogeai sur ce qui m'était arrivé, et, petit à petit, mesurait le ridicule de la situation dans laquelle je m'étais mis en jurant comme un palefrenier. Les quinze jours qui suivirent confirmèrent le retour à une situation tout à fait normale

En début de repas dominical, grand-mère, contente du retour des choses à la normale pour son petit-fils et satisfaite de la qualité gustative de son *lapin chasseur*, éclata soudain en riant :

« *Nom d'une pipe de bon sang de bois, je crois que l'on va se régaler et ce sera bien mérité car saperlipopette, j'en ai eu du mal à l'dépiauter c't' animal... mais sapristi, j'y suis arrivé* »

Ignorant que j'étais alors, des appellations sacrées altérées qui, diluées en inoffensifs jurons, sortaient en simples interjections de la bouche de mon aïeule, je me contentai de répondre :

« *Bin moi, j'suis bien content d'en avoir terminé avec le vermifuge... ! Mais je voudrais bien que tu m'expliques ce qu'il t'avait recommandé, me concernant, le curé Duplaix ?* »

« *Il m'avait seulement dit d'être patiente et d'attendre que la ch'tit'tée sorte de toi... comme elle était venue !* »

« *Les ascaris sont partis, donc je ne suis plus ch'tit, grand-mère !* »

« *Non, mais à partir de demain tu prendras tout de même une cuillerée d'huile de foie de morue, chaque matin, pendant un mois !* »

* * *

Le deuxième épisode d'un comportement inacceptable prit naissance et curieuse tournure un jeudi après-midi. Nono Sarin, Jean Aubrun, Roger Brinault et moi, regroupés ce jour-là, le long du trottoir, juste devant la mairie, tentions d'occuper notre temps. Une longue partie de billes, débutée peu après quatorze heures, et gagnée par le Nono, nous avait intéressé un bon moment. Puis l'excitant jeu aux sous, lui avait succédé. Pour chaque participant l'épreuve consistait à lancer, depuis une distance convenue (le plus souvent, quatre ou cinq mètres), en direction d'un mur qu'il fallait toucher, une pièce de deux ou dix sous, le gagnant étant celui qui, après avoir touché ce mur, s'en positionnait le plus près. Aprement et bruyamment disputé, ce jeu d'argent, auquel Roger ne participait pas — et durant lequel, bien entraîné, j'avais raflé les quelques pièces disponibles dans les poches de mes deux autres copains —

avait permis d'atteindre seize heures. Enfin, depuis près d'une demie heure, nos échanges, sporadiques et sans intérêt, témoignaient d'une mise en repos de nos esprits habituellement fertiles en trouvailles diverses. Soudain, un bruit de sabots de plusieurs équidés attira notre attention. De retour de Lignières, le détachement d'étalons des haras de Blois — qui, comme chaque année, stationnait au Châtelet, le temps d'un semestre estival — traversait, au pas, la place du marché, sous les regards attentifs de quelques habitants du bourg. Aussitôt, nos regards et nos esprits se tournèrent vers cette pimpante petite troupe constituée de sept superbes chevaux, missionnaires employés annuellement aux saillies des pouliches du canton, correctement et fièrement montés par des hommes en uniforme. Le digne chef du détachement et son élégante monture passaient à notre hauteur lorsque la scène qui allait captiver notre entière attention, commençât, à se dérouler.

Les oreilles dressées, un regard, supposé coquin dissimulé sous ses larges œillères, et l'esprit certainement folâtre, le bel étalon qui fermait le peloton, oubliant, pour la circonstance, son obligation de réserve, offrit gracieusement, à la gourmandise du quarteron de garnements, le spectacle aussi naturel qu'inattendu d'une progressive et vigoureuse érection à l'exceptionnel développement, dont les dimensions du cylindre, mirent le groupe en émoi.

Nono, qui, accompagnant souvent, dans les fermes, le père Bergère, et fréquentait avec lui, les étables et les écuries, se voulant avant tout connaisseur, réagit le premier :

« Ce n'est pas bin courant, mais c'est vrai que j'en ai déjà vu qu'avait une trique pareille... »

Roger Brinault, perplexe, inquiet, voire dépourvu, tenta de dénoncer ce qu'il considérait comme une anomalie :

« Quand même, une comme ça, je pense que ça pourrait percer le ventre d'une jument... »

Le visage empourpré, et voulant se singulariser par sa déclaration, Jeannot, en riant, traduisit ainsi son émotion ;

« C'est vrai qu'on aurait dit qu'une troisième patte lui poussait à l'arrière ! »

À court d'idée sur le sujet, chacun se tut momentanément. Quelques instants plus tard, Nono, après une concentration intense, sûr de lui et certainement désireux de reprendre un avantage que l'enseignement scolaire lui refusait avec obstination, relançât le débat en ses termes :

« D'toutes façons, ce qu'on a vu, c'est pareil chez les hommes...eh, oui les gars, c'est comme ça que ça passe ! »

Cette imprécise mais sentencieuse allusion, qui prétendait affirmer les connaissances de notre copain, entraîna à la fois interrogation, curiosité et confusion dans nos esprits. À cet instant précis, nul doute que chacun de nous s'interrogeât quant à l'avenir dimensionnel de l'innocent zizi qui, abrité de nos seules culottes courtes, attendait des jours meilleurs.

Roger, incertain et préoccupé, tenta de préciser :

« Tu veux dire que la longueur et la grosseur de la guerliche des hommes ne sont pas les mêmes pour chacun ... »

Timide sur le sujet et ayant entendu dire que les hommes, avec leur *outil*, réalisaient plus de bêtises qu'autre chose, je n'osais m'aventurer dans un échange que je considérais comme vulgaire. Imperturbable, Nono, répondant à Roger, tenta de pousser son avantage en précédant Pierre Perret :

« Bin oui, y a les grands et les petits, les maigres et les gros... »

Curieux, Jean Aubrun, le questionna, en retour :

« Qu'est-ce qui est le mieux d'après toi ? »

Pensif, mais ayant sans doute épuisé ses connaissances, Nono ne répondit pas. Et le groupe devint soudain silencieux. Soucieux de montrer, à mon tour, ce que je savais, je décidai de livrer, mon peu d'expérience.

« Il y a un mois, dans son étable de rue des Rouettes, le père Quesniau, a mis une vache au taureau. Et bin, au moment de l'accouplement, il a dit aux deux autres gars qu'étaient là que l'affaire serait une réussite. Quand je lui ai demandé pourquoi, il m'a répondu que la bite du taureau était bien raide. Et, il a ajouté que pour les bêtes, c'était comme pour les humains, c'est ça le plus important ! »

Mon information, livrée naïvement, chauffa les esprits. Elle entraîna, chez Jean Aubrun, une immédiate réaction, sorte de conclusion qui allait faire rapidement l'unanimité du groupe :

« Il a raison le père Quesniau, d'ailleurs la mère Ravaudin, qui dit s'y connaître le répète tout le temps : il n'y a que deux catégories d'homme les bites molles et les bites raides ! »

Exprimée avec naturel et concision, et involontairement, dans le langage coloré d'un Rabelais que nous ignorions à cette date, cette notion ainsi résumée du statut sexuel masculin, alimenta immédiatement nos esprits gourmands de transgression. Sans tarder, je proposai de traduire en un jeu notre éloquente conclusion :

« Et si, pour rigoler, chaque fois qu'un bonhomme passe devant nous, on lui disait notre avis sur sa quéquette, ce serait rigolo de voir sa réaction sur sa figure ? »

L'affaire fût rapidement entendue. Assis sur le rebord d'une fenêtre, Nono et moi donnerions notre avis. Jeannot Aubrun, désigné « aboyeur », tournant le dos à la rue, clamerait aussitôt la sentence. Roger Brinaud, dépassé par la rapidité et l'efficacité de notre organisation choisit de demeurer observateur. Bien lui en prit d'ailleurs, car le premier candidat à notre évaluation fût son père.

En effet, à vingt mètres de nos regards déjà gourmands, face au salon de coiffure, le Xandre, la cinquantaine ventripotente, venait de poser son puissant fessier sur le vélo de son épouse, et se préparait à monter à la Croix-Blanche. Déployant avec application, ses premiers efforts, il apparut rapidement dans notre fenêtre de tir. Sans attendre notre délibéré, soudain mobilisé et au comble de l'exaltation, Jeannot hurla :

« Bite molle ! »

Éberlué, le Xandre, tendit vers nous le regard à la fois étonné, impuissant et pathétique d'une personne publiquement dégradée et qui ne trouve pas d'interlocuteur. Roger, qui pensait déjà à l'ambiance familiale du repas du soir, devint rouge de confusion. De l'autre côté de la rue, les volets habituellement mi-clos du logement des Guillemain s'ouvrirent pour permettre à madame Gaston de balayer la rue d'un œil policier. À cet instant, nos regards dirigés vers le sol, semblaient chercher quelque trésor. Bref, pour trois ch'tits garnements que nous étions, ce premier coup fût considéré comme une réussite et n'entraîna qu'un seul commentaire de Nono Sarin :

« Jeannot, ne gueule pas si fort, sinon, on va s'faire gauler rapidement ! »

Nous continuâmes ce jeu un peu plus d'une heure. Idem, deux jours suivants, après la fin de l'école. Au cours de ces séances, nous n'hésitions pas à montrer sinon notre objectivité, au moins notre discernement. Ainsi, un jeune homme bien bâti, au visage jovial, qui habitait près de la scierie, et dont on murmurait, au bourg qu'il carambolait régulièrement une jeune fille derrière la bouchure d'un champ situé près de Milchavent, reçut évidemment le plus flatteur qualificatif. Voulant alors soit jouer les modestes, soit échapper à la suspicion dont il était

l'objet, tout en souriant, il nous traitât de petits cons. Un nommé J, huissier de justice de son état, qui, avec bienveillance et talent, avait engrossé sa bonne, après négociation officieuse, mais à prix convenable d'un statut de mère porteuse, vit son exploit favorablement salué. Recevant à l'oreille notre vigoureux compliment, et soudain juridiquement désarmé, notre officier de justice choisit de hausser dignement les épaules, et poussant le landau avec conviction, passa son chemin, au bras de son épouse. Nono, voulant lâchement se venger d'un instituteur qui, sans succès, l'invitait régulièrement à progresser en français, fut heureusement trahi par Jeannot qui, prévenu du risque ultérieur, choisit, avec notre sournois accord, d'amollir sa voix et de lâcher le verdict en le miaulant. Portés par notre intuition, autant que par notre enfantine férocité, nous fustigions cruellement tous ceux qui portaient une triste figure. Les plus courageux d'entre eux allaient alors jusqu'à envisager de venir nous botter le cul. Mais même lorsqu'ils recevaient notre compliment, les récipiendaires nous traitaient le plus souvent de sales morveux, établissant de fait une barrière définitive entre leur état réel ou supposé et notre grossière provocation.

Madame Gaston, curieuse ou intéressée, continuait d'épier sans cesse notre manège. Quant à la discrète, timide et parfois méchante avec Roger, Fernande Brinaud, que le verdict rendu au cas de son mari avait dû faire sourire, avait cependant interdit à Roger de continuer à s'associer à notre peu convenable mais si amusant petit jeu.

L'affaire se terminât, le samedi vers dix-neuf heures. Alors que le tribunal des enfants avait, en goûtant son plaisir, édicté plusieurs sentences lors de l'après-midi, apparurent, provenant de chez Morin — cafetier à l'accent parisien, voisin de la charcuterie Peignant — et marchant ensemble, mon grand-père accompagné de Gaston Guillemain. Les deux hommes pénétrèrent ensemble dans l'urinoir municipal — alors en place, à l'angle inférieur droit de la rue Brune — afin d'y opérer, de concert, le nécessaire et très agréable soulagement de leur respective et pleine vessie. Les deux personnes appartenant au Panthéon communal des enfants avaient notre sympathie. Nous attendions leur sortie de l'édicule sans autre intention que de les saluer. Hélas, sans nous prévenir, Jeannot, voulant sans doute les complimenter, en décida autrement.

Aussi, alors qu'en sortant, les deux citoyens, manifestement soulagés, terminaient de reboutonner leurs braguettes, un tonitruant « bite raide », fusant de la gorge de notre copain arriva brutalement aux oreilles des deux agnostiques. Gaston, sans doute flatté, se retourna en souriant, tandis que grand-père fit mine de ne pas avoir entendu. Après avoir quitté le joueur de vielle, et avant de rentrer dans la mairie, grand-père, passant à deux mètres de l'équipe de petits cons, répondit à notre piteux salut d'un bien sobre mouvement de tête. Puis, il revint sur ses pas, prétextant avoir quelque chose à me dire, et m'invita à l'accompagner dans la salle du conseil municipal, déserte à cette heure. Là, sans plus attendre, prenant l'attitude assurée et pesante d'un pandore s'apprêtant à dresser contravention, sans élever la voix, il résuma sa pensée :

« On m'avait déjà tenu au courant de vos petits exploits. Là, je viens de vérifier la réalité de votre talent. Alors, écoute-moi bien, car je ne vais pas me répéter. Toi et tes petits copains, vous allez immédiatement cesser vos stupides occupations sinon, tu vois celle-là... »

Grand-père, qui ne m'avait jamais menacé, pour la première fois, m'affichait sa main comme un vigoureux battoir. Je compris, sur l'instant, qu'il n'était pas question d'avancer la moindre explication et de tenter une quelconque défense. Mesurant bien son effet, mais aussi désireux d'éviter toute récidive, mon aïeul ajouta :

« Bon, je vois que tu sembles avoir bien compris. Alors, voilà ce que tu vas faire : tu vas aller expliquer à tes copains Aubrun et Sarin, que s'ils veulent que je m'occupe d'eux, ils n'ont qu'à continuer comme ça ! Allez décampe les prévenir, et si je vous vois encore quand je vais

redescendre, je vous conduis, moi-même, tous les trois, et dès ce soir, à la gendarmerie de la Croix-Blanche »

J'obtempérai et descendit illico informer Nono et Jeannot. Le premier, feignant d'être dubitatif, ronchonna, mais à l'idée de passer une nuit au cachot, se ravisa et adopta le profil bas, tout en tentant de justifier son départ :

« Oh, là, c'est vrai qu'il est temps que je rentre, c'est bientôt l'heure de la soupe, et le père Bergère, i' dit qu'une soupe ne doit pas attendre... »

Jeannot, égal à lui-même, jusqu'au-boutiste dans le genre affectif, regretta vivement la fin d'un numéro qui lui avait vraiment plu et conclut :

« Bin moi j'passerais bin une nuit au cachot, pour qu'on rigole une semaine de plus »

Pour moi, à partir du moment où mon grand-père était intervenu, compte-tenu de l'affection et de considération que je lui portais, il n'était pas question de continuer, même sous d'autres formes, un petit jeu qui m'avait pourtant bien amusé. D'autant que la menace grand-paternelle de nous conduire devant les gendarmes, se doublait pour moi d'une autre crainte, celle d'y rencontrer en piteuse posture, Janine Roux, la fille du brigadier, dont j'étais amoureux.

Ainsi se terminait une plaisanterie qui — démarrée au spectacle de l'inopinée bandaison d'un étalon à l'humeur vagabonde, et par la suite, inconsciemment imprégnée des réminiscences du culte phallique — nous avait conduit, par caractérisation primaire de la tonicité de l'appendice caudal de chaque mâle du village, à une ségrégation sexuelle ironique et cruelle. Cet exercice, singulièrement désopilant pour nous, curieusement déplaisant à la plupart des adultes, avait au moins alerté des gamins immatures, quant à l'importance, à venir, du sujet.

* * *

Le troisième et dernier épisode de mon très répréhensible comportement eut lieu, fin mai mil neuf cent quarante-cinq, en milieu scolaire, dans la classe d'Émile Faucheron. Personne de grande probité et instituteur très appliqué qui veillait de façon sourcilleuse à la réussite de ses élèves, *Mimile* — à la ville époux d'Angèle, rigoureuse directrice de l'école primaire des filles, dont le regard sévère lui valait réputation de femelle dominante — régnait avec autorité, et pourtant bienveillance, sur les deux classes du cours primaire supérieur qui conduisaient au certificat d'études. Je m'y trouvais en compagnie de tous mes copains : Jean Aubrun, Roger Brinault, Pierre Froidefond, Pierre Sarin, plus âgés que moi d'un an et avec ceux qui comme Gérard Renaud et un certain Pommier de Rezay avaient deux ans ou trois ans de plus. L'hétérogénéité de notre population était source de difficulté pour notre maître.

De taille proche du mètre quatre-vingts, épaules larges hautement portées, la cinquantaine modestement bedonnante, Émile Faucheron — blouse grise ouverte sur chemise d'un discret gris bleuté et pantalon d'un fin coton beige clair, tenu par des bretelles légèrement bistrées — offrait à ses élèves une imposante corpulence, curieusement adoucie à ses extrémités. En haut, une tête quelque peu dégarnie, portait de fins cheveux grisonnants, soigneusement coiffés, et un visage noble éclairé de deux yeux gris légèrement bleutés, surmontés de paisibles sourcils, animant un regard expressif, d'où perçaient l'intelligence et l'amour de son métier. En bas, une paire de chaussures de ville, d'un cuir de qualité, de teinte marronne, de pointure normale, parfaitement entretenue, conférait ce qu'il fallait de bourgeoisie et d'urbanité au personnage.

Gérard Renaud, un des plus âgés du groupe — qui adulte, réussira une carrière d'entrepreneur de travaux publics — entretenait à l'époque, des relations pas franchement amicales avec le français et les mathématiques, et manifestait, par contre, des talents d'animateur et d'artiste qui auraient dû le conduire tout droit au music-hall. Très grand et maigre, son long corps de Don Quichotte, offrait tout le contraire d'une triste figure et son profond instinct l'inclinait à

penser que son talent était plus celui d'un pitre que celui, jugé trop ennuyeux, d'un savant. Les différentes déformations de son visage, s'accompagnaient de la trouvaille de surprenantes onomatopées qui ajoutaient au comique de ses multiples grimaces, évidemment effectuées lorsque *Mimile* avait le dos tourné. Mais le plus audacieux, le plus cocasse et certainement le plus réussi de ses numéros faisait à la fois appel à son imagination, son goût de la transgression et son désir de gagner la palme de ce que la classe appelait de ses vœux, savoir la plus originale, la plus audacieuse et bien sûr la plus marrante bêtise susceptible d'être commise pendant le cours. Gérard avait démarré cet officieux concours un lundi. Il portait ce jour-là, une longue blouse grise, toute neuve, que sa mère lui avait achetée au marché. Pour lui, le culot consista à enlever sa culotte et à aller, dans cette tenue, présenter son cahier à monsieur Faucheron. Assis derrière son bureau réhaussé par une estrade, et consterné par avance par le nombre d'interventions et de traits à l'encre rouge qu'il aurait à faire, le maître tout à la correction de la dictée, ne voyait rien du jeu de l'élève. Collé au bureau et attentif pour mieux donner le change, Gérard remontait le bas d'un tablier, normalement aux genoux, vers le milieu de son dos, offrant alors à la classe l'affligeant mais risible spectacle d'une maigriotte et blanche paire de fesses. Appréciant les rires, que la classe de faux-culs tentait de faire coïncider avec les reproches moqueurs du maître, notre copain, qui semblait posséder l'art du strip-tease, de sa main gauche, réalisait avec le tablier toutes les figures possibles, ne cessant son manège qu'au moment où *Mimile*, épuisé, sonnait le glas du texte corrigé. Très peu atteint par le verdict, tablier désormais rebaisé, le coupable de tant de *fautes* regagnait sa place, convaincu de sa prouesse.

Guy Pommier, qui allait sur ses quatorze ans, était lui, d'un tout autre genre. Sa taille, son visage et son corps étaient déjà ceux d'un adulte. Son attitude, empreinte de malice, consistait plus à suggérer aux autres de commettre des bêtises, qu'à les faire lui-même. Rusé, et toujours très patient, il ne s'engageait personnellement que rarement au grand jour, préférant conduire très discrètement voire surnoisement son action. Mais devant l'énorme succès remporté par le spectacle offert par Gérard Renaud, en tant que garçon le plus âgé de la classe, il ne pouvait pas renoncer, sans se déconsidérer, à participer au challenge. Le choix qu'il fit reflétait bien son personnage et sa mentalité. Dans un préservatif volé à son père, il avait engagé vivant un lézard vert d'une trentaine de centimètres. Par deux incisions, faites, à mi-longueur dans le cylindre plastique, il en avait libéré les deux pattes. Ainsi logée, l'innocente bestiole était à la fois aveugle et capable de se mouvoir. D'où la panique de l'animal qui, une fois lâché, se mit à courir dans tous les sens dans la salle de cours, déclenchant les rires des uns et l'expression d'une forte interrogation, voire d'une réprobation, des autres. Certes l'audace du promoteur fut immédiatement reconnue par nous tous, mais la révélation soudaine d'un secret de l'alcôve parentale d'une part et d'autre part, l'utilisation, dans ces conditions d'un animal pour nous familier, dépassaient les bornes de nos habituelles sottises. Émile Faucheron, qui avait failli marcher sur le lézard fou, à la fois décontenancé et fortement irrité par le spectacle avait contenu sa réaction. Il s'abstint de tout commentaire et demanda seulement à ce que quelqu'un veuille bien libérer l'animal. Dans un premier temps personne n'avait réagi, mais Gérard Renaud, voulant sans doute reprendre un point à Pommier, et après avoir précisé ne pas être l'auteur de l'exploit, saisit l'ensemble *lacertamobile*, puis alla dans la cour rendre la liberté au lézard. En vue d'une éventuelle autre trouvaille, il récupéra, sans rien dire le préservatif...

Lors de la suivante récréation, je tentai de faire comprendre à Pommier qu'il avait exagéré, et d'une certaine façon mit la barre un peu trop haute. Un peu contrarié par son succès mitigé, mon interlocuteur, usant d'un ton aigre-doux, me lâcha à la figure :

« C'est sûr que toi tu préfères fayoter avec le maître d'école plutôt que de récolter quelques pages d'écriture, en prenant des risques comme nous ! »

Pommier avait trouvé le levier susceptible de m'actionner. Autant je faisais de mon mieux pour obtenir le meilleur classement, autant je ne souhaitais pas avoir une réputation de premier de la classe et ne plus avoir l'estime des copains les plus aventuriers. Découvrir les matières enseignées, faire tous les efforts pour comprendre, apprendre soit, mais également, autant que possible ne pas louper un moment de s'amuser, ni une occasion de rire... J'encaissai donc sa remarque, mais refusai de passer pour un dégonflé. Par ailleurs, malgré mes efforts, je n'arrivais pas, sur l'instant, à imaginer un coup, de niveau comparable à celui des exploits de mes deux camarades. C'était sans compter sur les ressources de Pommier :

« Y a bin un truc que tu pourrais faire, avec une poire... c'est d'arroser l'Milou.. »

Sur l'instant je pensai à une poire à lavement et secouai la tête en guise de dénégation. Mon interlocuteur insista

« Oui, une petite poire, cachée au creux de ta main, équipée d'un anneau percé que tu glisses autour de ton doigt... Tu appelles le maître et quand celui-ci s'approche de toi, au moment opportun, tu lui vides le contenu de la poire en direction du visage... Si tu veux, j't'en apportes une demain ... »

Le ver était dans le fruit. Dès le lendemain équipé du système, je m'entraînai dans la cour de récréation.

Vint le jour de passer à l'acte. Ce début d'après-midi, le temps était au beau. Semblant posé au-dessus de Chateaumeillant, le soleil, par les fenêtres au sud, éclairait la classe de monsieur Faucheron. Ce dernier martelait à l'oreille d'élèves rêveurs une règle de grammaire, domaine où il excellait. Pommier qui me surveillait depuis le début du cours, me fit signe que le moment était venu. Je levai un doigt de ma main gauche.

« M'ssieu, m'ssieu, s'il vous plaît.. »

Confiant, Mimile s'approcha de moi. Mon cœur battait très fort. Ma main droite commençait à trembler. J'appuyai de toutes mes forces sur la poire. Monsieur Faucheron reçu le contenu d'eau en plein visage. Mais avant que je puisse vérifier si ma cible était atteinte, lâchée avec violence, la main du maître s'abattit avec force sur mon visage. J'ai bien cru ma tête emportée vers la cour. Sur l'instant, incapable de bouger, au milieu d'une salle soudainement devenue muette, je ressentais une très vive douleur à la joue et au cou. Je dirigeai lentement ma main gauche vers mon visage et ouvris lentement les yeux. Émile Faucheron se tenait devant moi. Son courroux faisait encore trembler sa main, mais son regard très inquiet et déjà coupable semblait regretter un geste qu'il n'avait pu retenir.

« Désolé, mais je n'aurais jamais pensé devoir en arriver là »

Il grommela encore quelques mots, rejoignit lentement son bureau et imposa une dictée à la classe. La journée scolaire se termina en ordre et en silence. Je rentrai à la maison sans m'attarder. Les autres en firent autant, certains très désireux de raconter le comportement du petit-fils du garde-champêtre, à leurs parents.

Dès mon retour à la maison, je racontai tout à grand-mère qui s'empressa de me frictionner le cou avec un liniment et la conscience avec un compliment de son cru :

« Ah chameau, tu n'arrêteras donc jamais ? »

« Grand-mère, je sais que j'ai eu tort de faire ça, je te promets de ne jamais recommencer. »

Au souper, alors que grand-père s'interrogeait concernant mon manque d'appétit, ma tante Alida, par un récit atténuant les faits et voulant comprendre ma faute, vint à mon secours.

Mais le vieux républicain ne tergiversait pas avec les situations de ce genre. Il est vrai que l'époque ne se prêtait pas à considérer les enfants comme des petits génies intouchables et à

systématiquement désavouer les instituteurs. Aussi, après avoir bien écouté, il communiqua, à sa façon, c'est-à-dire sans détour, un avis clair et net :

« Tu as la chance d'aller à l'école et de recevoir un enseignement de tes maîtres. On leur a donné ce nom parce qu'ils possèdent un savoir qu'ils sont chargés de t'inculquer. Sauf cas d'espèce, tu leur dois le respect, car leur métier est important et difficile. Si j'ai bien compris, aujourd'hui tu t'es très mal comporté et tu as reçu en retour la réponse qui convenait. Alors, en ce qui me concerne, je ne vais pas te plaindre, même si la gifle a été un peu forte. Dorénavant tu réfléchiras à deux fois avant de manquer de respect à un enseignant. »

Pour le citoyen François Manigault, il était, avant tout, question du respect dû par les élèves aux hussards de la République. Et, son *génie de petit-fils* ne devait en aucun cas l'oublier.

* * *

Le plus souvent avec sobriété, mon grand-père est celui qui intervient le plus concernant mon éducation et ce que j'appellerais le rappel à la règle. Moins à l'aise, grand-mère, petite femme simple et réservée — comme on sait l'être lorsqu'on est d'origine paysanne et pauvre, et qui pour toute scolarité on n'a fréquenté que le cours élémentaire et le cours moyen — dispose, cependant, d'un réel bon sens, d'un très bon jugement et une finesse certaine. En effet, passé l'effet de surprise lié à une situation qui au début la dépasse, d'une réponse évasive suivie le cas échéant, d'un développement pratique, elle sait, le moment venu, comme on dit, remettre les choses en place et le cas échéant, donner une leçon à son petit-fils. Ainsi de tel jour de juillet mil neuf cent quarante-quatre, où elle fut d'abord surprise et très décontenancée par mon audacieux manège. La veille, à table, elle avait annoncé son intention de préparer, pour le repas du lendemain, des tomates farcies, avec les très goûteuses *cœur de bœuf* de son potager. Le lendemain, sans rien dire, dès neuf heures, je cueille les belles tomates et les aligne sur ce qui voulait ressembler à un étal de marchand. Après avoir affiché le prix de vente des solanacées, assis sur une proche brouette, avec près de moi, la balance romaine, je me mets psychologiquement dans la peau d'un vendeur. Peu après, grand-mère se dirigeant vers le potager, passe devant mon installation et s'aperçoit que je l'ai précédée pour le ramassage des solanacées.

« Ah ! c'est bien, j'espère que tu as pris les plus mures... »

« Au prix où je les vends ce sont les plus belles Grand-mère ... »

« Parce que, tu comptes me vendre les tomates que j'ai cultivées, espèce de filou ? »

« Ben, grand-mère, j'en ai fait le ramassage, vérifié la qualité et j'en propose la vente, c'est bien, comme me l'a expliqué tata Lily le rôle intermédiaire, entre le producteur et le client. Mais tu as raison, je ne peux établir mon prix de vente que lorsque tu m'auras dit, ton prix de production ... »

Grand-mère m'observe, hausse légèrement ses épaules, prend conscience de mon manège un peu tordu, réfléchit, fait la moue puis semble devenir complice :

« Bon, ça marche comme cela, et pour fêter la naissance de ton petit commerce, je vais les préparer et les servir façon restaurant. »

Naïf, j'acquiesce. Grand-mère m'a vendu les tomates 0,50 franc le kilo, et le modeste marchand de primeur que je suis, travaillant sans être (encore) déclaré, et ne prenant donc qu'une marge de 20% pense avoir gagné 20 sous. Un bon début !

Nappe, vaisselle et verres : pour ce déjeuner, la table mise est celle des jours de fêtes. Morceau de veau et lard de porc hachés, ail, thym, ciboulette, laurier et persil, Grand-mère n'a pas lésiné sur la qualité de la farce. Dès la sortie du four, l'agréable odeur des tomates cuites

se répand en cuisine. Tante Alida ne dit rien. Grand-père, amusé, nous demande s'il doit aller, à la cave, chercher une bouteille de « bouché ». Grand-mère répond négativement et précise qu'il n'y aura que ce plat suivi d'une tarte. Grand-père, innocent, interroge :

« Les tomates, elles viennent d'où ? »

« C'est Pierrot qui me les a vendues ce matin ! »

« Il a trouvé à s'embaucher chez Brérat ... ? »

Grand-père fait allusion au commerçant de fruits et légumes de la place du marché, mais grand-mère semble suivre son idée.

« D'ailleurs, je lui dois de l'argent, on fera nos comptes après la fin du repas »

Le très goûteux plat de tomates est suivi d'une délicieuse tarte qui, elle aussi, vaut des compliments à mon aïeule. Grand-père a ajouté qu'on n'aurait pas mieux manger au restaurant. Alors grand-mère s'est adressée à moi directement :

« Alors mon garçon, tu m'as dit que, compte tenu du fait que tu avais récolté et mis en vente les tomates, je te devais vingt sous. Bon, eh bien, je suis d'accord, mais toi, sais-tu combien tu me dois, pour le repas que je viens de cuisiner et de te servir ? »

Pris au dépourvu, je ne sais quoi répondre. Grand-mère, prenant à témoin son mari et sa fille garde la parole et continue sur un ton neutre :

« Si je compte simplement les ingrédients et le temps que j'ai passé pour la cuisine et le service, il y en a pour au moins cent sous par personne... »

Je commence à comprendre que mon projet commercial prend l'eau. Imperturbable, grand-mère poursuit :

« Et je ne compte pas le coût de nettoyage de la nappe, ni le temps à devoir passer pour faire la vaisselle... ! Car il faut tout compter quand on est en affaire avec un garçon avisé comme toi ! Mais, je ne m'inquiète pas car je sais que tu as de quoi régler avec tes revenus d'enfant de chœur... »

Grand-père, qui a entendu le développement de son épouse, m'observe à la dérobée, et se lève prétextant avoir d'importantes choses à faire. Tata Lily vient à mon secours, avançant que pour cette fois, j'abandonnerais le bénéfice de ma vente et rembourserait ma dette en faisant la vaisselle. Grand-mère vient à haute voix de faire preuve d'un rigoureux esprit d'analyse. Silencieuse, elle apprécie que je tienne mon caquet fermé, preuve que j'ai bien enregistré la leçon, leçon qu'au moment même de ma proposition de vente, elle avait décidé de me donner.

Dorénavant, je pense que j'y regarderai à deux fois avant de me lancer dans une opération du genre « des fois que ça marche... »

* * *

Évoquée, de façon sommaire, à l'occasion d'une dictée où le terme est apparu, la dilatation de certains corps, sous l'effet de la chaleur, avait éveillé en moi un esprit scientifique particulier, qui voulut étendre expérimentalement, et de surcroît avec plaisir, ses connaissances pratiques. Le sujet, d'empreinte domestique, me fût offert, un jeudi matin de septembre, de façon à la fois neutre et très alléchante, sur le marbre de dessus de cheminée de la chambre. Remplis, à mesure convenable, par mon aïeule, d'une très savoureuse confiture de prunes reine-claude, sept pots de verre — grand-mère disait toujours que le chiffre portait bonheur — spectacle à la fois paisible et provocateur, attendaient, là, leur refroidissement. À partir de cette nature morte, somme toute anodine, « l'esprit scientifique » — à l'évidence un peu guidé par le Malin — décida de pratiquer, sur le coup de onze heures — alors que sa grand-mère

s'absenterait vingt minutes pour faire ses courses à l'épicerie des Quéniau — une expérience, ayant pour objectif une dégustation de confiture, qui égale à partir de chaque pot, apparaîtrait comme l'inévitable effet de rétraction due au refroidissement. La bonne conduite de l'affaire nécessitant une unité de compte, « l'esprit » établit que ce serait le « doigt trempé » et désigna le majeur comme opérateur.

Sitôt grand-mère partie faire ses courses, la délicate opération commença. Après dégagement des élastiques et enlèvement des chapeaux respectifs, je soulevai chaque feuillet en cellophane couvrant le contenu de chaque pot, afin de permettre l'action du doigt déterminé. Durant les deux premières passes, le majeur, précautionneux voire timide, récolta un modeste dû, qui n'entraîna pas de diminution du niveau de confiture dans les pots. La bonne conduite de l'expérience et la gourmandise commandant désormais la hardiesse, je décidai de tremper mon majeur plus profondément lors d'une troisième passe. C'est alors que, dès le deuxième pot, très involontairement, mon doigt prit en charge la moitié d'une prune, qui dégagée, me soumit à une énorme tentation. Alors, le fruit onctueux plus que défendu, glissa en ma bouche et flatta mes papilles, tandis que s'établissait, dans mon cerveau quelque peu enfiévré, l'idée à la fois très gourmande et peu coupable, d'avoir — par souci de stricte égalité de niveau — à prélever un morceau de prune dans les six autres pots. La suite de la manœuvre consista en une succession d'ajustements — utilisant tant le majeur que l'auriculaire — aboutissant, en finale, au creusement, d'environ un centimètre, du déficit de la totalité des pots ! Vingt minutes s'étant écoulées, c'est le cœur battant et les aisselles commençant à perler, que je réinstallai chaque rond de cellophane, ceinturai chaque chapeau de son élastique, et sorti de la pièce, soulagé. Trois minutes plus tard, grand-mère était de retour.

C'est après le goûter, aux environs de quatorze heures trente, que mon aïeule, songea à ranger ses pots, dans la partie basse du buffet, qu'elle fermait à clé. Le coup d'œil exercé qui était le sien, et l'expérience qu'elle avait de son petit-fils, suffirent à la convaincre de la très sensible contraction du volume de confiture et de la quasi certaine participation de son cher petit-fils à la réalisation de ce phénomène. Pas vraiment surprise du prélèvement à la source opéré, mais intriguée par le volume, au total excessif, de cette ponction, elle décida de m'interroger sur un ton badin. Prenant les devants d'un éventuel assaut verbal, et pour me donner bonne conscience, je m'étais installé face à la cuisine, et fendais des bûches de bois de chauffage, destinées au foyer de la cuisinière. Elle vint vers moi, doucement et me questionna d'une voix calme :

« Des fois que tu saurais, tu pourrais me dire qui a pris soin de mes confitures »

Ce ton neutre, m'invita à éluder mais sans trop de conviction

« Ben non, grand-mère, je suis resté seul, personne n'est venu... »

« Alors, viens constater, avec moi, de quelle hauteur, le niveau de mes pots est descendu. »

Avec cette allusion précise à la hauteur, face aux sept pots silencieusement réprobateurs, j'ai immédiatement senti la situation se préciser à mon désavantage. Alors, pour ne pas entrer trop rapidement en déconfiture, j'ai alors répondu en observant, à la fois, le mode pompeux et une tonalité berrichonne :

« C'est ma foi vrai, c'que tu dis, grand-mère. Je ne vois comme véritable explication qu'une importante diminution de volume liée au refroidissement, car, tu le sais bien, certains corps se dilatent avec la chaleur... et, à l'inverse, se contractent avec le refroidissement. »

Grand-mère, quoique décontenancée sur l'instant, entra alors dans mon jeu ;

« Y a pus de quarante ans que j'fais des confitures, j'ai jamais remarqué une aussi forte diminution de niveau, ...à moins que ça vienne du fruit ? »

J'acquiesçai aussitôt :

« Le fruit c'est le corps et sûr que le phénomène dépend du corps.... »

Grand-mère fit mine de se ranger à mon avis et plaça les pots dans le buffet. Soulagé et pensant avoir gagné la partie, je me fis tout miel et retournai fendre une dizaine de bûches. Noël, passa sans que les confitures de reine-claude, auxquelles je songeais parfois, ne soient réapparues.

Le premier de l'an 1946, grand-mère, comme elle en avait l'habitude, prépara le présent que j'irais offrir à nos voisins, le paisible curé Duplaix et la savoureuse famille des Baronnet. J'observai la table sur laquelle, elle avait rassemblé, à leur intention, les ingrédients d'un bon pot-au-feu — choux-raves, choux vert, navets, carottes, pommes de terre, poireaux, branches de céleri, oignons, feuilles de laurier — et rêvais, aux petites pièces qui ne manqueraient pas de m'être données. C'est alors que remplissant le panier destiné au prêtre de la paroisse, grand-mère s'exclama :

« Ah, faut pas que j'oublie de leur mettre un petit plus cette année... ! »

J'ai alors vu, oui de mes yeux vu, les pots de confitures de reine-claude réapparaître, mais à raison de deux pour le curé et de quatre pour la famille nombreuse — soit un total de six.

Le visage quelque peu décomposé, je tentai de retrouver partiellement ma superbe :

« Donc, il n'en restera qu'un pour nous ... »

Grand-mère poursuivit simplement, mais en souriant :

« Même pas, car je l'ai utilisé, pour remettre à niveau les six pots qui sont sous tes yeux ... ! »

Où est-elle ma maman ?

Les berrichons sont gens pudiques qui ne s'étendent pas sur leurs épreuves. L'adversité du climat, une mauvaise récolte, la perte de quelques têtes du cheptel, ou encore les dégâts de la foudre, feront, certes, l'objet d'un commentaire plaintif, mais ne sauraient décourager les victimes, habituées au rude labeur et, au fil des jours, au mélange des joies et des peines. S'agissant d'un malheur familial, en l'espèce le départ de ma mère, depuis que je vivais chez mes grands-parents, je n'avais entendu aucun mot, surpris aucune allusion sur le sujet. Pour être tout à fait sincère, entouré de l'affection et de la protection de mes aïeux et de leur fille, je ne ressentais pas vraiment cette absence maternelle. Et devant mes grands-parents pauvres, qui acceptaient leur sort, courageusement et sans aucune plainte, j'en étais arrivé à imaginer qu'il eut été impoli de ma part de poser une question concernant le décès de ma maman.

Un dimanche ensoleillé d'août, alors que nous nous apprêtions à terminer le repas de midi par une tarte de délicieuses Reine-Claude cueillies au prunier du jardin du champ de foire, ma tante Alida fit soudain allusion à mon copain Pierre Sarin alias Nono. Elle nous apprit que son père venait d'abandonner le logis familial et le village, sans intention de retour, laissant ainsi une épouse et un fils sans ressources.

« Comment va-t-elle faire la Mélie, va falloir qu'elle se loue... ça ne va pas être facile pour elle de trouver un emploi... et le Nono dans tout cela, le voilà, d'un seul coup, sans père ! »

Les derniers mots de ma grand-mère Hélène déclenchèrent en moi un déclic. Et avant que quiconque ne fasse écho au questionnement et au constat de mon aïeule, une interrogation, à la fois innocente et inattendue, surgit spontanément de ma bouche :

« Et moi, ma maman, où est-elle ? »

L'effet de surprise fut total. Grand-mère posa le couteau avec lequel elle se préparait à couper de belles parts et, interdite, croisa ses petits bras sur sa poitrine. Grand-père me jeta un regard inquiet, vida son fond de verre et feignant de n'avoir pas entendu ma question, se leva de table et partit au jardin. Seule ma chère tante, dont le visage avait cependant légèrement blêmi, fit sur l'instant, face à la situation, en usant de sa tendresse coutumière.

« Mon poulet, ta maman nous a quitté, elle est au ciel maintenant...d'où elle te protège... »

Grand-mère poursuivit à sa façon :

« Tu sais, ce sont des choses qui arrivent dans la vie... Il ne faut pas oublier, mais il faut être courageux et ne pas y penser trop souvent... Et puis, nous finirons tous par disparaître aussi pour retrouver ceux que nous avons aimé. »

Ces réponses, ne me satisfaisaient pas. Certes, elles entouraient mon émoi de leur douceur, mais ne correspondaient pas, à la silencieuse question connexe, l'importante interrogation du pourquoi concernant tout événement entraînant une perte définitive et un chagrin irréversible. Revenu parmi nous les yeux un peu rougis, grand-père continua de se moucher plusieurs fois. Bien des années plus tard, j'apprendrai qu'il aimait beaucoup sa défunte bru, personne d'une rare intelligence, disait-il, après avoir contenu son émotion en raclant sa gorge.

Ce moment difficile ne se renouvela pas. Devenu enfant de chœur, sans protestation ou quelconque remarque de mon agnostique et tolérant aïeul, j'étais bien décidé de présenter ma demande d'explication à mon bon curé et d'en saisir, le moment venu, le Bon Dieu lui-même.

Le bon curé Duplaix, qui était notre voisin, conversait de temps à autre avec ma grand-mère. Il connaissait à la fois ma sensibilité, ma curiosité et mes aptitudes scolaires. En réponse à mon pressant questionnement, qu'il reçut sans surprise, il m'invita à comprendre qu'il n'était

pas dans le pouvoir des êtres humains, fussent-ils prêtres, de donner une explication véritable à un évènement de ce genre. Il ajouta que les desseins de Dieu étaient impénétrables. Puis il m'informa que, durant notre vie terrestre, nous étions tous soumis à un nombre d'épreuves. Certaines, parfois très douloureuses et insupportables, sans que nous le sachions, élevaient par la suite notre pensée et renforçaient notre esprit. Enfin, il acquiesça à mon idée d'en parler à Dieu et me conseilla de m'adresser à Lui par la prière.

Agenouillé devant la statue de la Sainte Vierge, je commençai alors un chemin de prières que j'effectuai, au gré des cérémonies, entre l'église proche de Saint Martial et l'abbaye plus éloignée, de Puyferrand. Par ailleurs, ma présence et mon service d'enfant de chœur, à plusieurs enterrements, élargissaient ma réflexion sur la mort.

Pierre Sarin et moi, servions régulièrement la messe, mais nos familles n'avaient pas de quoi acheter les habits, foulard et chaussures nécessaires pour figurer dans le groupe paroissial de scouts. L'équipe réunissait les fils des petits bourgeois du village et de l'alentour. Plusieurs d'entre eux étaient déjà camarades d'école. Sur recommandation de notre brave curé, non fûmes cependant invités un dimanche après-midi, à participer aux jeux et chants de la troupe. Le chef de patrouille était un nommé Jean- Paul Monculier. Adolescent sérieux, et affable, de sept ans mon aîné, il offrait aux jeunes recrues un regard marron, appuyé et bienveillant, et un ton de général screugneugneu.

La petite troupe, d'une douzaine de membres, réunie devant la maison du docteur Dérigouin, fut, après rigoureux alignement sur deux files, rapidement mis en route en direction du Tertre. Rue des Piches, alors que les échanges, à mi-voix, allaient cependant bon train. Nono Sarin, marchant deux rangs derrière moi, tentait de répondre aux questions de Pierre Léger, lequel l'interrogeait sur ce qu'était devenu son père, après abandon du foyer. Surpris par d'anodines questions devenues embarrassantes, le Nono esquivait plus ou moins maladroitement. Sans mauvaise intention aucune, mais agacé par ses dérobades, son interlocuteur finit par lui dire, que c'était quand même gênant de ne pas avoir de père. Piqué au vif, et s'apercevant que je suivais l'échange, Nono Sarin, m'indiquant du coup de menton lâcha tout haut, sa répartie :

« Et lui, c'est bin pire, il n'a pas de maman ... ! »

Un silence soudain fit suite à cette déclaration. Il dura jusqu'à l'arrivée au Tertre. Les jeux immédiatement organisés, en ce bel endroit que je considérais comme mystérieux, nous occupèrent agréablement jusqu'à dix-huit heures. La fatigue se manifestant, ce fut un retour à discipline relâchée. Au moment de la séparation, Jean-Paul me retint quelques instants pour me dire, d'une voix bourrue, que Nono était un crétin. Sur l'instant, j'acquiesçais à cet avis, mais en rentrant à la maison, le chemin de prières, m'accompagna. Certes, Nono n'était pas le plus intelligent, mais je retins qu'avant tout, il souffrait de sa situation familiale. Cela devait le rendre à la fois malheureux susceptible et vulnérable. Je décidai qu'il était et resterait mon copain.

En 1942, en zone non occupée très rurale, tel le Boischaut, le gouvernement de Vichy est encore bien apprécié. Il ne sera totalement discrédité qu'en milieu de l'année 1943, avec l'invasion de la zone sud, après avoir collaboré à outrance en instituant le Service du Travail Obligatoire en Allemagne, en organisant la Milice et en participant à l'organisation de la rafle du « vel'd'hiv » du 16 juillet.

A Bourges, Vierzon et dans plusieurs villages du département, depuis déjà plusieurs mois, les groupes de résistance sont organisés. Au nord du département, outre les opérations sporadiques de lutte contre l'occupant et les sabotages, sont organisés les passages de ligne. Plus au sud, ce sont principalement des sabotages, et réceptions de parachutage qui ont lieu.

En début d'année, par messages, discours l'État français — dont la devise « Travail, Famille, Patrie » a remplacé la devise de la République — a donné une impulsion à la célébration de la fête des mères, en célébrant par affiches « la mère féconde et l'enfant roi ». Simultanément, pour une fois à l'unisson, catholiques et membres de l'Éducation nationale, associés avec la mairie, s'accordent à organiser ensemble, la Fête des mères. Une importante cérémonie, en présence des autorités, est prévue, sur le champ de foires du village, le 31 mai 1942.

Repéré par monsieur Roumy, maître d'école en charge du cours moyen, pour mon aptitude en récitation, un jeudi après-midi, je suis invité chez lui. Après que son épouse m'eut offert un morceau de galette, il me demanda si je me sentais en mesure de réciter, devant les officiels, un poème dédié aux mamans. M'ayant fait lire les trois quatrains de douze syllabes par vers, mon maître ajouta :

« Ça ne devrait pas être trop dur pour toi..., et, sous réserve que tes grands-parents soient d'accord, tu apprendras le texte, et tu reviendras à la maison, une fois ou deux, pour que je contrôle la récitation que tu en feras... »

Je me suis entendu répondre que je ferais tout pour réussir. Lui, semblait comblé avec mon accord. Je saluai monsieur Roumy et son épouse. Ayant hâte de rapporter cette importante nouvelle à ma famille, je rentrai à mon domicile en dévalant la rue des Juifs.

Grand-mère écouta mon récit avec une grande attention mêlée d'une certaine appréhension. J'ajoutai que si j'obtenais son autorisation et celle de mon grand-père, elle devrait assister à la cérémonie ainsi que ma tante Alida. Elle se dégagea par cette réponse :

« On reparlera de tout ça, ... »

Avec l'accord de mes grands-parents, je me mis au travail chaque soir. Peu avant mi-mai, je fus prêt. Monsieur Roumy satisfait, termina ma préparation en m'expliquant comment se déroulerait la matinée organisée au Champ de foire : ouverture de la cérémonie exécution d'un morceau par l'harmonie municipale, discours d'accueil du Maire Antoine Chagnon, intervention du Sous-Préfet, et enfin un mot de présentation du maire, précéderaient mon intervention.

En ce dimanche matin du 31 mai, par un temps ensoleillé et chaud, bien avant le début de la cérémonie prévu à dix heures, une grande partie de la population du village et des hameaux proches, s'est rassemblée, formant un imposant arc de cercle devant l'estrade récemment dressée pour recevoir les personnages officiels. Grand-mère et ma tante Alida ont été placées à une vingtaine de mètres de l'estrade, mais par le fait des mouvements se trouvent séparées d'une dizaine de pas

La Société Philharmonique du Châtelet-en-Berry, bénévolement dirigée par le secrétaire de Mairie Armand Dumont, ouvre les festivités, en jouant « Maréchal, nous voilà ... » Puis les allocutions successives — bon enfant pour le Maire, grandiloquente pour le Sous-Préfet — ont lieu, suivies des applaudissements de la foule. Je suis ensuite invité à rejoindre monsieur le Maire sur la petite scène, lequel me présente et introduit l'instant de la récitation prévue. Au dernier moment, alors que je me prépare à réciter le poème, une très jolie dame me met en main un petit bouquet de jolies fleurs, en ajoutant ;

« Pour offrir à ta maman quand tu auras terminé ... »

Le bouquet bien serré entre mes mains, je récite avec beaucoup d'application mon poème qui se termine par un vibrant « Bonne fête Maman ... » Et là, subitement, je mesure l'incongru de ma situation. Un violent trouble s'empare de moi, et l'espace d'un court instant je ne sais à qui donner mes fleurs ... Les applaudissements me laissent le temps de retrouver mon esprit, lequel, comme celui de tous les enfants du monde, désire une jeune et jolie maman...

Je pars en courant embrasser ma tante Alida et lui offrir mes fleurs. La foule s'est soudain tue. Plusieurs secondes s'écoulent. Je mesure alors toute ma vanité, et mon erreur. Je reprends le bouquet, cours vers mon aïeule et, en pleurs embrasse longuement son beau visage. Ému à en trembler, pour la première fois, et tandis que les applaudissements éclatent, la tête contre son corps, je lui dis combien je l'aime. Très digne malgré son intense émotion, Hélène Légier met alors sa main autour de mon cou, et à voix basse, m'invite à *bien me tenir*.

Grand-père n'avait pas assisté à la cérémonie. Je préfère mon jardin au Maréchal disait-il d'un ton mesuré. Il revint à la maison environ une demie heure après nous. Dans son panier il y avait des pommes de terre nouvelles et des *Argenteuil hâtives* dont il était très fier. Feignant d'ignorer ce qu'il tenait déjà de son ami, le vieillex Gaston Guillemain, il m'interroge :

« *Alors Lapin, ça s'est bien passé tes débuts sur scène... ?* »

Sous le regard complice de ma tante Lily, sans m'étendre, je lui répondis que oui.

* * *

Dès l'été, en provenance de la zone occupée, principalement de la région parisienne, mais également d'Alsace et d'ailleurs, de nombreux juifs, des opposants politiques, en fuite, vont réussir à atteindre le Cher, pour quelques mois encore en zone libre. Plusieurs familles seront accueillies à Chateaumeillant et au Châtelet.

La Milice, organisation paramilitaire créée par le gouvernement de Vichy, a dorénavant de nombreux partisans. À Bourges et surtout à Saint-Amand, ils ont désormais un groupe. Supplétifs des Allemands, violents et arrogants, les miliciens sont détestés par la majorité des habitants. Dans notre village, un commerçant, fortement soupçonné par son discours partisan, déclenche à son endroit, une vive méfiance. Dans le village voisin de Saint-Pierre-les-bois, un milicien avoué, réputé avoir dénoncé des résistants, sera « descendu » à son domicile.

S'agissant de la résistance, le Maquis FFI du Cher Nord et le Maquis du Cher Sud placés sous commandement différents s'ignorent. Les Francs-Tireurs et partisans créés sous l'impulsion du Parti communiste clandestin, conservent un commandement particulier, Ils ont leur journal *En Avant*, bimensuel qui porte en sous-titre la citation du général De Gaulle : « *L'insurrection nationale est inséparable de la libération nationale.* »

Accotements et bouchures.

Surplombant, au plus haut, Châteaumeillant, le soleil au zénith de cette fin d'été, darde de ses chauds rayons un Boischaut, à cette heure, quelque peu assoupi. Le souffle léger de l'air, qui, aux premières heures de la matinée procurait encore quelque rafraîchissement, semble avoir disparu. Sur la départementale qui, au Sud, quitte le Châtelet, à hauteur de Notre-Dame de Puyferrand et du Moulin de la Rue, les grincements d'une poussette d'enfant, troublent, seuls, le silence de ce début d'après-midi, et signalent une présence humaine.

J'accompagne grand-mère pour rejoindre, peu avant le Pérou, le champ partiellement cultivé, qui depuis deux ans, appartient à la mère Débourdier. Dans ce champ qui jouxte un p'tit bois de châtaigniers, grand-père a planté un rang de pommes de terre, qu'aujourd'hui, nous allons récolter. Mon aïeul, parti plus tôt en vélo, nous a devancés, pour effectuer l'arrachage des tubercules.

Ayant, en matinée, avec sa voiture à l'âne, quitté le Châtelet, pour aller faire ses affaires, à Châteaumeillant, dame Débourdier, mère d'Yvonne Dagois, nous a donné rendez-vous *entour* de seize heures, pour nous présenter sa modeste châtaigneraie située, en bout du champ, et nous raccompagner, ensuite, jusqu'au pied de la rue Sainte-Lorette.

À l'embranchement de la route allant vers Châteaumeillant, grand-mère, qui depuis le champ de foire castellois, conduit la poussette dans laquelle, malgré mes huit ans récemment révolus, je me suis égoïstement installé, s'arrête sur l'accotement de la route. Je regarde alors alentour puis, faussement m'inquiète :

« Que se passe-t-il grand-mère ? »

Le visage légèrement empourpré, sous son petit chapeau plat à ruban noir, piqué dans son chignon, mon aïeule termine de s'éponger le front et le cou, prends le temps de calmer son léger essoufflement, puis, vivement, me répond :

« Il se passe, mon garçon, que je te promène depuis plus de quinze minutes et que je commence à fatiguer. Par ailleurs, tu es, maintenant, assez grand pour marcher. ! »

Puis, sans attendre ma réponse, d'instinct, elle examine l'aire peu herbue de l'accotement où nous nous sommes arrêtés. Soudain, elle découvre la présence de deux arcs de mousserons, de pousse récente, qui semblent avoir attendu, notre venue. Cette agréable découverte réjouit et mobilise immédiatement mon aïeule :

« Regarde mon garçon, voilà de quoi accompagner une bonne omelette cet hiver ! »

Un pochon, certainement prévu à cet effet, est aussitôt dégagé du grand cabas de couleur grise accroché à la poussette. Presque aussitôt grand-mère se ravise :

« Nous les cueillerons lors de notre retour, si personne ne passe entre temps. Ainsi, ils resteront plus longtemps sur pieds et demeureront moins longtemps dans le sac ».

« Oh, non grand-mère, je ne voudrais pas que quelqu'un d'autre nous les prenne ! »

Alertée, grand-mère se ravise et nous cueillons soigneusement les champignons. Mon aïeule m'indique alors, qu'on se doit de bien traiter les précieux comestibles, destinés à notre futur petit régal, sous forme d'omelette.

« Dès ce soir, après les avoir bien nettoyés, sans les mouiller, je les enfilerai en collier, et on les fera sécher, un p'tit temps, au grenier, pour les conserver. Voilà, mon garçon, comment on va s'organiser, pour la suite ! »

Satisfaite de notre utile récolte, grand'mère m'observe alors, comme elle le fait souvent, de ce regard profond et protecteur qui m'assure discrètement et pudiquement de son affection. Unis par cette complicité, nous demeurons quelques instants ainsi, observant et écoutant la nature.

Dans les pâturages encore verts, fleuris de boutons d'or et des dernières pâquerettes, tous les bovins et ovins, se sont retirés sous les rares zones d'ombre, offertes par quelques vigoureux chênes, plus rarement par un orme de haute taille, un large frêne, ou un châtaignier. D'autres se sont mis le long d'une haie de ronces, élargie et vivace, où demeurent, difformes des pommiers sauvages, ou un *mêlier*, fruitier naturel aux tortueux rameaux et au port étalé.

Couchées au sol, au cœur de ce paysage silencieux, les belles limousines qui n'ont plus pour mouvement que leur lent et régulier ruminement, accompagnent le paisible de l'instant.

Foisonnant d'insectes qui vrombissent d'un vol sans cesse interrompu et repris, les toujours vertes bouchures, ornementées, çà et là, des ailes colorées des papillons, maintiennent, seules, leur volume d'activité. En bas des haies, et au creux des fossés, des fourmillements continus et des déplacements furtifs laissent penser à la fuite d'un rongeur, ou au lent repli d'une couleuvre venue se réchauffer. Progressant par légers sautilllements, un jeune merle, en quête de vers ou autre bestiole, gratte le sol avec vigueur. Le bourdonnement continu de la haie, ponctué de ses bruissements divers ou, en contrepoint, de l'envol d'un oiseau, demeure, curieusement en très profonde harmonie avec le pesant silence qui règne sur le vert bocage faussement endormi. Je ressens profondément ce moment agréable qu'une nature généreuse comble de beauté et de sons divers. J'observe mon aïeule devenue soudain songeuse et l'interroge :

« Que penses-tu des bouchures grand-mère ? Elles sont pleines de piquants et j'ai toujours peur d'y rencontrer une vipère... »

« C'est quelque chose de principal dans la vie paysanne et de très important pour moi. Dès l'âge de dix ans elles ont accompagné mon enfance. De passer, sur les accotements et auprès des bouchures, de longues heures, quasiment chaque jour, j'ai beaucoup appris, y compris à les aimer, comme toi tu sembles aimer l'école, car elles m'ont appris beaucoup de choses ! Elles sont un peu comme les personnes que l'on rencontre dans sa vie. Il faut les observer un certain temps, pour les comprendre et découvrir tout ce qu'elles offrent, et, dans le cas précis des bouchures, tout ce qu'elles peuvent enseigner. Il ne faut pas s'arrêter aux piquants et aux rares serpents et donner, hâtivement son jugement. Initialement, ces haies vives ont été plantées pour « boucher » un pré, pour limiter une parcelle et interdire la sortie du bétail. Alors, on a planté des épineux et des érondes, Par la suite, on a complété la haie par des nombreuses autres espèces végétales allant du chêne au cornouiller, en passant par l'orme, le frêne, le merisier et les arbres fruitiers que tu connais. Ces bouchures, constituent à la fois un spectacle, et en cas de vent, ou de grosse pluie, un abri suffisant pour les paysans et enfin, avec au pied, tous les débris végétaux, un vrai refuge pour certains petits animaux Elles sont, aussi, sources de nombreux approvisionnements »

« Qui t'as appris tout cela grand-mère ? »

« Oh, je l'ai bin appris toute seule ; des fois, quand c'était nécessaire, je f'sais appel aux connaissances des anciens ! surtout quand il s'agissait de cueillette pour faire des sirops ou des tisanes ou de récolter l'ail des ours »

« ... »

« Le spectacle dont j'te parles, ça commence au printemps, avec les floraisons de l'épine noire, prunellier sauvage, dès mars, suivie de celle de l'épinât blanc, qu'on appelle l'abaupin, et de l'agoyer, ... tu sais, ce rosier sauvage dont no'te cousine Églantine porte eul nom. Faut

savoir qu'avec les fruits rouges de c't'arbuste, que les anciens appelaient gargaillons ou gratte-cul, on f'sait des confitures. Y a aussi les aujoncs ou genêts épineux, qui fleurissent du printemps à l'automne, et qui bien pilés servent ensuite de litière aux bêtes. En mai, c'est au tour du chèvrefeuille de fleurir et d'embaumer la haie. »

« Et la nourriture grand-mère ? »

« Bin, l'approvisionnement, c'était d'abord le bois mort que je rapportais souvent, en p'tits fagots, pour allumer le feu, à la maison. Et tous les boués qu'j'ai utilisés pour conduire les troupeaux à la pâture, j'les ai taillés dans les noisetiers des bouchures... La nourriture ? eh bin, parfois, au lieu des mousserons que tu as vu tout à l'heure, le long d'une haie, j'trouvais des boutériaux, ces si bons champignons qu'on appelle aussi coulemelles. On ramassait tout ce qu'on trouvait de bon à manger, car les temps étaient durs : l'été, on cueillait les pommes, en automne, on gaulait les noix, on ramassait les châtaignes et puis juste avant l'hiver, c'était la récolte des mêles et les prunelles. Et après un jour de pluie, en connaissant les endroits, on trouvait des lumas, tu sais les p'tits gris que tu as déjà mangés, cuits dans leurs coquilles avec du beurre, du persil et de l'échalote. »

Après ce moment célébrant la nature, et sur cette dernière note gourmande, nous reprenons la route, avec la poussette, sans oublier le *pochon* de mousserons. Mais, tout en marchant, grand-mère tient à terminer son récit en me faisant une précieuse confidence :

« Tu sais mon garçon, comment te dire, les bouchures pour moi, c'est un peu le secret de mon enfance. Dans mes moments de solitude, j'écoutais et recevais, comme des messages, tous les murmures du vent, c'était comme une conversation silencieuse qui m'apportait la paix et qui comme une prière, me donnait confiance en la vie. Parfois, lorsque la tristesse venait un peu à m'prendre, entendre le chant mélodieux de la fauvette à tête noire, où celui du rossignol suffisait pour que je ressente au fond de moi, la puissance et la richesse de toute cette nature et un certain bonheur. Et j'aimerais que mon petit-fils, qui un jour quittera le pays des bouchures, se souvienne de tout ce que je lui ai raconté aujourd'hui... »

« Promis, ma p'tite grand-mère, mais, tu sais, je souhaite demeurer toujours avec toi et avec les bouchures. Et je continuerai à veiller à toujours avoir un sou en poche, quand le coucou poussera son kuk-kuk-kuk-ou, pour ne pas manquer d'argent dans l'année ! »

Mon aïeule ne relève pas ma phrase autrement que par une discrète et dubitative petite moue. Afin d'échapper à mon indirecte interrogation, elle ajoute malicieusement :

« Dans les bouchures on trouve aussi des lianes que toi et tes copains connaissent bien... »

« À quoi tu penses grand-mère, »

« À la vigouène, comédien ! à la vigouène, l'herbe aux gueux, que vous allez fumer, en cachette, dans les rouettes du château...derrière l'église Saint-Martial. »

Un peu moins d'un kilomètre plus loin, nous atteignons le *barriau* du champ où nous sommes attendus. Grand-père, parti en vélo, avant nous du champ de foire du village, est là depuis une heure. Il nous aperçoit, pose sa pioche et revient lentement vers nous. Il porte sa tenue habituelle de jardinier : chemise de coton aux manches retroussées, bande de flanelle enroulée autour de la taille, un pantalon de velours gris cendré et une paire de sabots avec dessus arrière en cuir. Son visage est rouge et, quelques gouttes de sueur perlent à son front. C'est avec plaisir qu'il étanche sa soif, en buvant directement au goulot de la bouteille d'eau rougie, protégée d'un chiffon humide, que ma grand-mère n'a pas oubliée, avant notre départ, de glisser dans le cabas accroché à la poussette. Nous nous rafraîchissons également.

Encore six pieds de l'espèce Yona et grand-père termine l'arrachage. Deux petits sacs de jute

sont, chacun, à remplir, d'une vingtaine de kilos de pommes de terre. Mes grands-parents et moi procédons au ramassage. Au moment où grand-père vient de fermer le premier sac plein et s'apprête à le fixer sur le cadre de son vélo, la mère Débourdier, rênes en mains, assise sur le côté de sa charrette tirée par sa bourrique, pénètre dans le champ.

« Salut la compagnie. J'voyions que le travail est déjà bin avancé, vous d'vez bin êt'e un peu acni... et si je comprends bin, l'Francoué y s'en va à decyclette... »

Chacun salue celle qui arrive de Châteaumeillant. Tandis que je fais de mon mieux pour éviter les moustaches de l'ancienne qui tient à m'embrasser, grand-père la taquine un peu :

« Ben d'où vous venez, comme ça, mère Débourdier ? ».

« D'là vou que j'vins ? Bin c'matin, à onze heures, j'étions anvec eul notaire. Pis après, avoir fait un p'tit mangement, j'on été voir le père Jaillet, su la route de Culan et goûté son vin gris. pour y'en commander une barrique destinée à la buvette.. v'là tout ! »

« J'vais m'en r'tourner avec un sac plein. Faut qu'j'sois à la mairie, à cinq heures pour voir monsieur Dumont. Vous ramènerez bin Hélène, le gamin et le deuxième sac à remplir jusqu'en bas de Sainte Lorette ? »

Tout en guidant son attelage à l'ombre d'un arbre peu commun, madame Débourdier rétorque que *« c'est bin prévu comme ça »*. Le premier sac fixé au cadre de son grand vélo, grand-père nous quitte. Vingt minutes plus tard, le second sac, à son tour rempli de pommes de terre, est déposé avec la poussette dans la charrette de madame Débourdier.

« Mangerez bin un bout de galette de pommes de terre avant d'arepartir, j'l'ai achetée pour mon midi, j'l'ai mangé qu'à moitié. »

Pendant qu'on déguste une petite part de galette, madame Débourdier, au savoureux parler berrichon, nous indique les sept châtaigniers qui se trouvent à l'angle opposé du champ :

« Voyez don là-vou qui sont mes arbes. En vélo, anvec sa tante Alida, eul gamin i'pourra bin veindre en ramasser un bon panier. Encore tois semaines et ce s'ra le moment ! »

J'acquiesce d'autant plus rapidement que, bouillies ou grillées à la poêle, j'aime beaucoup les châtaignes. Et l'hiver, en apporter quelques-unes, à l'école, et les manger avec gourmandise, durant la récréation, fait partie des simples et vrais plaisirs des gamins de cette période. Grande, forte, portant de grandes oreilles, la robe d'un noir pangaré, le ventre gris, Adèle, la vieille ânesse, à la fois vive et docile, appartient à la race Grand noir du Berry. D'un pas très régulier, encouragée par la voix paisible de sa propriétaire, elle tire, sans heurt, la charrette qui nous ramène au village. Assise sur le côté de la voiture, jambes ballantes, la mère Débourdier tient mollement les rênes. Grand-mère est assise juste derrière elle. Les deux femmes, de vraie souche paysanne causent à voix basse des bouchures. Par moments, elles rient de bon cœur. Soudain une phrase de l'ancienne vient à me parvenir :

« C'est vrai que si elles racontaient tout c'qué z'ont vu, ce serait putôt rigolo ... c'est bin vrai qu'i y en a qui n'ont pas fait qu'se faire biger... »

* * *

Le soir, en fin de repas, grand-père me demande si cette journée m'a plu. À haute voix je tente de rassembler tout ce que mon aïeule m'as appris sur les bouchures. M'efforçant de conserver un ton neutre, je fais allusion à la phrase de la mère Débourdier et, l'air innocent, interroge :

« Qu'est-ce qui se passe de rigolo ou de mystérieux derrière les bouchures ? »

Grand-père demeure impassible. Grand-mère, qui termine de ranger les assiettes s'arrête soudain. Ma tante Alida sait que son père aura l'esprit de s'en sortir.

« Ainsi, tu voudrais bin connaître tous les secrets des bouchures... eh bien sache qu'ils sont divers, qu'ils appartiennent à chacun d'entre nous et comme dirait ton bon curé, qu'elles se déroulent sous le regard de Celui qui voit tout ! Le plus souvent, elles abritent les rendez-vous des jeunes gens qui viennent s'y bîger à l'abri des regards. Des fois, il s'agit d'une rencontre fortuite entre deux personnes qui veulent négocier une affaire en échappant aux curieux. Elles sont parfois utilisées pour tenter de cacher certains comportements pourtant très humains.

Mais curieux comme tu es, et en vous faufilant comme vous le faites, toi et tes copains, par exemple à Milchavent, vous allez bin, un jour ou l'autre en apprendre un peu plus ! »

Décidément, un garde-champêtre sait tout ce qui se passe dans le village. Mais nous les ch'tis gamins ont sait bien qu'il s'y passe aussi des choses, des choses entre les grands gâs et les droyères, derrière les bouchures. Je choisis donc de mentir, pour arranger tout le monde.

« Bin oui, on a découvert un nid d'ageasse ... »

La pendule vient d'égrener neuf heures du soir. Tata Lily me tapote l'épaule ;

« Allez, au lit, après une journée pareille, il est l'heure d'aller te reposer ! »

* * *

An'c ma famille paysanne : Ma tante Affret des Landinats.

Enfant, je ne suis allé qu'une seule fois dans ce hameau de la commune de Maisonnais appelé *Les Landinats*. C'est dans ce coin éloigné de campagne, distant de deux kilomètres du village lui-même, dans une fermette avec étable accolée, puits dans la cour, et jardin latéral, entouré de quelques lopins de terre qu'habitent mes grands oncle et tante Affret. Leur jeune fille Jeanne, qui déjà a trouvé un emploi chez des propriétaires d'Ids-Saint-Roch, ne revient à la ferme que le dimanche, jour où elle vient déjeuner avec ses parents. C'était par un très bel après-midi de juin mil neuf-cent-quarante-trois. J'avais accompagné ma tante Alida, avec le beau vélo rouge offert par mon père. Je vois encore ce cerisier, aux fruits déjà murs, à l'ombre duquel la conversation avait eu lieu, tandis que ma grande gourmandise appréciait la généreuse part de tarte que tante Hélène m'avait servie avec empressement. Exceptionnellement, l'oncle Affret habitué à de longues journées au dehors, se trouvait là.

De cet oncle — que je ne verrai que cette fois dans ma vie — je retiens l'image d'un visage rectangulaire portant, sous cheveux bruns, regard volontaire et fine moustache. De taille et de corpulence moyennes, l'homme, porte une chemise de toile grise et un pantalon noir. Sa taille est entourée d'une épaisse flanelle destinée à protéger ses reins. À sa ceinture, pend un étui en cuir qui contient la pierre à aiguiser la faux. Il est équipé d'une paire de bottes. Debout dans son tombereau, rênes déjà en mains, il stoppe son départ et descend nous adresser un aimable mais bref bonjour. Rapidement, il nous explique :

« Je descends juste vous biger, car je pars couper le foin dans notre petit champ situé vers les Abonnes. Je n'ai pas de temps à perdre car le beau temps est là pour quelques jours, ce qui va faciliter le fanage. Et sitôt séché, on rentrera l'foin dans la grange. Alors, faites sans moi pour c'coup-là, et à la prochaine fois ! C'est un p'tit champ, d'une vingtaine d'ares, légèrement pentu, c'est pour ça que je l'fauche pas à la machine . »

Après ce court message, sans faire plus attendre son ouvrage, l'oncle Affret est remonté dans le tombereau où l'attendait sa faux. Puis, deux brefs chuintements de la bouche, ont demandé à Archibald, bel âne de race Grand noir du Berry, de se mettre en route en vue de récolter son premier foin de l'année. Cette voiture qui s'éloigne lentement, est le seul souvenir qui me reste de ce parent trop tôt décédé. Dès après cette scène, concernant le foin, tante Hélène tient à compléter la courte déclaration de son mari :

« Sûr que c'est le soleil et le vent qui vont sécher la luzerne fauchée, mais il faudra bin faire l'fanage, c'est-à-dire l'aérer, en la retournant plusieurs fois à la fourche, et de la râtelier avant de la mettre en meules. Et c'est moi qui vais devoir, à partir de demain, faire tout ça, tandis que votre oncle sera occupé à faucher ailleurs. Et j'peux vous dire que c'est une activité pénible aux bras et au dos. Pour la récolte concernant ce p'tit champ, mon homme pourra charger la charrette tout seul, mais quand faut charger de grandes charretées, les femmes participent aussi... »

Ayant déjà vu fonctionner une faucheuse mécanique — dans un grand champ situé au bout de la rue des Piches, appartenant au père Quéniau — et désirant savoir si mon oncle et ma tante en possèdent également une, j'interroge :

« Tante Hélène, avec quelle machine allez-vous faucher dans les grands champs ?

« Eh bin, on va demander aux Boursault, d'nous louer, encore une foi, la Deering qui z'ont déjà acheté chez Grenon à Saint-Amand. Nous autres, on n'a pas pu encore en acheter une »

De ma tante Hélène, sœur de mon grand-père François, je conserve, depuis cette courte visite aux Landinats, le délicieux souvenir d'une personne exceptionnelle. Cette mince femme, de bonne taille, modestement vêtue des habits de son temps, se résume en un visage. Fortement marqué par le soleil, les intempéries, le front déjà sillonné par les soucis, orné de fins cheveux noués en chignon, ce visage rayonne de deux très jolis yeux marron, qui dispensent en une synthèse humaine naturelle et intense, bonté, intelligence, volonté et courage. L'observateur avisé retient que ce regard, plein de vertu, intègre et revendique également, avec semble-t-il une certaine fierté, l'injustice du sort, le plus souvent réservé aux gens de peu. Hélène Manigault, fille de potiers, eut comme son frère une enfance pauvre immédiatement suivie d'une adolescence au travail, au fur et à mesure de successives *louées* annuelles, auprès d'importants fermiers ou chez tel notable local. Cette voie le plus souvent exigeante, englobe les tâches les plus variées, les travaux les plus ingrats, les moins gratifiants, la reconnaissance inégale de l'employeur et les nombreuses heures de travail hebdomadaires. Elle laisse peu de temps à l'épanouissement de la jeunesse, mais forme très souvent des gens au caractère solide et bien trempé, faisant preuve d'un vrai sens des responsabilités et d'une très forte ténacité, face aux aléas de la vie.

Ma chère tante Hélène, déjà plusieurs fois rencontrée lors de ses passages au Châtelet lors de ses courtes visites à ma grand-mère, était de cette veine-là. Alors, tout enfant que j'étais, ma considération pour elle, s'établissait progressivement et, ses venues au Châtelet me faisaient d'autant plus plaisir qu'elle s'entendait très bien avec ma grand-mère, laquelle retrouvait, avec elle, son temps précédent de paysanne.

Chacun de ses passages dans le village — le plus souvent le jeudi, qui était alors jour de foire, ou le samedi — obéissait au même rituel d'approvisionnement. Invariablement, elle prenait sa charcuterie dans la boutique de madame Peignant où elle achetait quelques tranches de lard maigre, un peu de pâté de campagne et, un rôti de porc susceptible, l'été, d'être mangé, en tranches froides, aux champs. Madame Peignant, personne assez sobre mais très attentionnée, elle-même native d'un autre hameau de Maisonnais, avait étendue à ma tante Affret la sympathie qu'elle portait à mes grands-parents. Ainsi les deux femmes agrémentaient chaque fois leur commerce d'un bien cordial échange. Et les jours, où pressée, elle ne pouvait pas s'attarder et nous rendre visite à domicile, l'Hélène de Maisonnais, ne manquait jamais de prendre des nouvelles de la famille Manigault et — très agréable attention, partagée avec madame Peignant — d'évoquer mes résultats scolaires.

Avant de nous rendre visite, ma tante des Landinats, marquait un arrêt chez les Quesniau, qui tenaient l'épicerie, toute en profondeur, située face à la mairie. Là, elle s'approvisionnait en farines, épices, sardines, et en hiver, de quelques légumes secs. Panier au bras, allant d'un pas pressé, elle se dirigeait ensuite, vers la place du village, chez le boulanger Pennetier, acheter son « gros pain » — un goûteux pain de quatre livres, fait de farine non raffinée — qu'elle enveloppait immédiatement d'un linge propre. Quelques minutes après, emplettes terminées, aux environs de midi, elle était chez nous pour un petit quart d'heure. Après avoir bu, ensemble, un coup *d'iau*, bien fraîche, pour se désaltérer, les deux Hélène vivaient alors avec simplicité, un rare et court moment de conversation complice. Les observant à la dérobée, j'éprouvais, à mon tour de la joie.

Avec le recul des nombreuses années écoulées, dès lors que je compare le souvenir de ma grand-mère et celui de ma grand-tante Affret — personnes auxquelles je porte grandes estime et affection, je mesure au plan psychologique, ce qui peut différencier deux êtres de grande qualité et d'égale valeur. Des deux côtés, l'absolu au plan du dévouement familial, l'abnégation au bénéfice des siens, une grande pudeur affective et du courage à revendre, mais avec au niveau du regard et du ton de mon aïeule l'acceptation paisible, et presque

sereine, de la *longue et lourde tâche*, tandis que s'agissant de de ma tante, on observait une sensibilité extrême qui faisait étinceler l'œil, tandis que le langage, plus sonore, vibrait d'une vive émotion, reflet d'une révolte contenue.

Au fur et à mesure de leurs échanges, elles retrouvaient, avec plaisir, les souvenirs de leur jeunesse et riaient. Puis soudain, après avoir fixé la pendule de la cuisine, ma tante Hélène mettait volontairement fin à ce petit moment de bonheur :

« Bon, ben j'm'ennuie pas Hélène, mais faut qu'j'y aille, car j'ai un bon bout de chemin à faire avec mon chargement ... Allez, au r'vouère... »

Puis, son panier bien rempli au bras, elle s'écartait vivement, sachant devoir faire à nouveau, à pied, les cinq kilomètres, déjà effectués au matin. Avec un peu de chance, lors de la montée de Milchavent, ou plus avant sur la route de La Châtre, elle serait croisée par la charrette ou bien le tombereau d'un paysan qui, après un salut bruyant et rieur, lui offrirait de s'asseoir à cul du véhicule et de se tenir à la ridelle, pour soulager son parcours d'un ou deux kilomètres.

Je l'accompagnais jusqu'à la grande rue. Pensif et admiratif, fixant alors sa fière silhouette, je la regardais s'éloigner d'un bon pas. Sa tête — visage bien bronzé, légèrement rougi par la chaleur, regard toujours vif et déterminé — était protégé l'été d'un chapeau de paille léger, portant un ruban de couleur taupe. Une courte natte de cheveux aérait sa nuque. Vêtue d'une blouse aux motifs marron, demi-bas gris clair fixés, par un élastique, au-dessus du genou, transportée par deux sabots plats au-dessus de cuir noir, ma chère tante Hélène des Landinats, m'offrait pour toujours, sans concours d'un appareil photo Kodak à soufflets, l'inaltérable image d'une admirable paysanne berrichonne de ce milieu de XXème siècle.

* * *

An'c ma famille paysanne : Oncle, tante et cousin Légier à Saint-Jeanvrin.

« Depuis le Châtelet, ça fait à peu près quatre kilomètres, et autant au retour. On va d'abord, au village des Archers. À la fourche, là où se trouve la croix abritée par deux arbres, on prend à droite, et on se dirige vers les Preugne de Saint-Jeanvrin. Si tu veux m'accompagner, samedi après-midi, voir les Légier, assure-toi que ton vélo est en bon état. On partira vers quinze heures. »

« Les Preugne... ? Preugne, qu'est-ce que ça veut dire grand-père ? »

« Les Preugne, la grande Preugne et la petite Preugne, sont deux hameaux de la commune de Saint-Jeanvrin. D'après ce que les anciens m'ont dit, preugne serait une déclinaison de prune, ce qui pourrait vouloir dire que c'est un endroit où l'on récoltait des prunes. Mais je n'ai jamais rien trouvé dans le dictionnaire... Alors, tu demanderas à ton instituteur... »

C'était en juin 1945. Avant de repartir à l'école, j'ai amené le vélo de ma tante Alida — mon superbe vélo rouge, cadeau que mon père m'avait offert pour mes sept ans, est désormais trop petit — à notre voisin, Alphonse Baronnet, empereur du cycle, afin qu'il règle mes freins et répare la sonnette. Le Phonse, son sansonnet toujours en place sur l'épaule gauche de sa veste, avait réagi en se moquant gentiment :

« La v où qu'tu veux aller avec ta bécane ? »

« A la Preugne, avec mon grand-père... »

« T'accompagne eul 'champête maintenant ? ben t'as intérêt à gonfler tes mollets autant que les pneus d'ton vélo... Bon, laisse-moi ça là, tu le reprendras c'souère. »

* * *

Six cents mètres avant la Grande Preugne, invité par un petit écriteau au script scolaire, on a tourné à gauche. Un bout de route, puis vingt mètres en sous-bois et soudain, à droite la ferme, où habite la famille Légier. Eugène est le frère de ma grand-mère ; son épouse, c'est la Camille, et leur fils, qu'a dépassé vingt-cinq ans s'appelle Maxime.

Un petit muret, au crépi en état, avec pentes supérieures recouvertes de tuiles rouges, ceint l'est de la propriété. Puis une grille, avec, à sa droite, un portillon, peints d'un bleu ciel un peu délavé, le tout fixé à deux poteaux d'un ciment patiné par le temps, lui succèdent. Ouverte vers l'extérieur, du fait d'une légère déclivité du terrain, cette entrée, avec son air du temps jadis qui s'accorde à la sérénité du lieu nous invite à pénétrer dans la cour de ferme. J'ai déjà rencontré les trois personnes au Châtelet, mais c'est la première fois que je leur rends visite, dans la ferme qui leur appartient.

Leur habitation, vieille longère berrichonne aux murs épais, avec façade bien éclairée au sud, comporte d'est en ouest, un abri à bois abritant rondins, chèvre, billaud et cognée, ensuite une importante pièce à vivre, suivie de deux chambres desservies par un couloir nord, et enfin, un local — porte d'accès à l'extrême ouest, faiblement éclairé au nord par une *bouinotte* — qui sert de cave au vin et aux conserves ménagères. À l'ouest, en fond de cour, faisant équerre avec la façade avant de l'habitation, un peu en retrait de l'habitation, se situe un très important bâtiment qui ouvre également sur sa face Nord.. En face est de celui-ci, l'étable à vaches et l'écurie du cheval ouvrent sur la cour. En façade nord une grange de grande dimension, comportant deux niveaux, abrite, au sol, tout le matériel agricole, tandis qu'en partie haute sont stockés le foin et les gerbes récemment moissonnées.

Alors que nous terminons de ranger nos bicyclettes contre l'échelle qui, traditionnellement, permet d'accéder au grenier des longères berrichonnes, la maîtresse des lieux ouvre la porte.

« Ah ! c'est toi, François... avec ton p'tit gars... »

« Bien l'bonjour Camille, on t'amène le beau temps... »

« Ma foué, ça vaut mieux qu'une aga d'iau » répond Camille, qui m'embrasse, et nous invite à entrer dans la grande pièce commune.

Je découvre alors l'intérieur le plus agréable de tous ceux que j'ai vu jusqu'à maintenant. Propreté tout d'abord, caractéristique de la quasi-totalité des intérieurs berrichons, mais ici, tout est impeccable. Le sol, fait de tomettes hexagonales émaillées, d'un brun couleur brun foncé, est très joli. Côté est de la grande pièce, installée à égale distance, d'environ un mètre cinquante, d'une large cheminée — possédant sa crémaillère, ses deux *landiers* à tête de chien, et le soufflet accroché sur le côté — et d'une grande et épaisse table rectangulaire — en chêne, surmontée d'une suspension à contrepoids qui voisine avec l'indispensable tue-mouches — l'imposante Chappée trône en poste de travail. Et, d'après grand-père, la Camille est fine cuisinière. Au nord, une grande maie en merisier, initialement destinée à stocker la farine — longue de près d'un mètre quatre-vingt, et large de soixante-quinze centimètres — accompagnée, un mètre plus loin, à gauche, d'une grande bassinoire de lit en cuivre jaune, accrochée au mur, brille d'un ciré entretenu. À droite, dans l'angle de la pièce, une horloge comtoise en chêne sculpté — cadre émaillé blanc sur lequel est marqué « première qualité garantie, Pinchault Lasnier à Lignières » — sonne chaque demie heure. Occupant le mur ouest, un buffet bas — quatre portes, décalées deux à deux en plan, quatre tiroirs, imitation Louis XV, en chêne ciré — de longueur deux mètres, confirme le caractère et la chaleur de cette pièce à vivre, aux meubles bien entretenus. Face sud, une sobre *bassie* en ciment bien lissé, s'intercale entre la porte d'entrée et la fenêtre. Un porte-manteau mural, à trois têtes, est installé à droite de cette fenêtre.

Tête d'un ovale presque rond, surmontée d'une belle chevelure, d'un noir geai, nouée en un important chignon, visage à fine peau mate, animé par deux yeux noirs offrant un regard à la fois attentif et inquiet, avec une, finalement, agréable coquetterie à l'œil gauche, ma tante Camille — corsage gris boutonné haut, blouse noire à discrets motifs rouges, et bas de coton noirs — de petite taille, potelée mais sans excès, au lent et très doux parler, me fait penser à une caille dans son nid. On la dit légèrement dépressive, mais je la trouvai jolie, paisible et très attentionnée.

« Eugène n'est pas bin loin. Il est parti avec eul ch'val, passer un coup de herse, et dégager un tas d'épines, dans un champ, près du bois du Pérou... »

« Je vais aller l'chercher d'un coup de pédale... »

« Oh, j'veux bin, ça l'fera revenir un peu pus vite »

Je retrouve l'oncle Eugène, avec Bijou, son cheval de trait, à huit cents mètres de la ferme. Sur le retour, il s'est arrêté pour examiner le blé qu'il a semé au printemps. À côté du beau comtois gris, qui en profite pour brouter l'herbe, son *fourchat* contre lui, regard comme posé sur l'horizon, il semble méditer.

Me reconnaissant, il m'embrasse et s'enquiert :

« T'es venu avec ton grand-père ? »

« Oui, mon oncle. »

« Eh bin, en ce cas, tu sais pas, on va rentrer boire un canon avec lui... »

L'homme, petit, mince porte gilet gris foncé, ouvert sur chemise de coton, à fines rayures de couleur marron, pantalon de velours beige et une paire de sabots. Une petite tête, bien portée — front haut déjà fortement buriné, chevelure clairsemée avec les tempes devenues grises, visage peu halé malgré les heures passées au dehors, un peu maigre en joues et portant quelques taches de rousseur, agrémenté d'une belle moustache en guidon de bicyclette et d'une gracieuse fossette au menton — éclairée par le franc et bienveillant regard de deux yeux gris, confère à un gabarit d'adolescent, la maturité d'un homme déjà vieilli par les efforts journallement consentis à la tâche. Il m'accueille gentiment et m'invite à contempler avec lui les blés qui ondulent sous une légère brise. Mon oncle est soudain songeur. Je tente alors une phrase :

« C'est un très beau spectacle, oncle Eugène... »

« Ah, oui...c'est vrai que j'suis pas bin crédule, mais quand je voué ça, c'est vrai que j'suis un peu r'mué, et que j'ai l'impression d'appartenir à un tout important qui m'dépasse... »

« Un Tout-Puissant.. ? »

Mon oncle Légier, sachant que je suis enfant de chœur, me fixe en souriant, et reprend la bride du cheval. Ensemble nous revenons à la ferme. Arrivés dans la cour, je demeure avec lui, le temps qu'il détèle le cheval, et qu'il le mette à l'écurie. J'observe alors l'effort que mon oncle doit faire pour dégager par le haut le harnachement et le collier de l'animal. Je l'accompagne ensuite à sa cave, afin de tirer une bouteille de vin. Au pas gymnastique, nous rejoignons la maison. François et Eugène échangent une longue poignée de mains avant s'asseoir et de trinquer. Camille qui a observé la bouteille, s'adresse à mon grand-père, tout en m'interrogeant du regard :

« Il est quatre heures, vous allez bien faire un petit mangement pour aller avec eul bouère ? j'n'ai pas grand-chose, mais je vais vous faire une p'tite omelette. Six œufs, ça ira bin... »

Je découvre le gamay provenant de la vigne des Légier. Je le trouve très agréable. Vin de soif, dit-on. Certes, mais fruité, gouleyant, sans acidité. Il accompagne bien, l'omelette baveuse de la Camille. Le moment est agréable. La discussion va bon train. Les beaux-frères s'estiment. Ils plaisantent un peu, puis échangent sur les derniers événements de portée nationale. À leur conversation succède ensuite un court moment de silence durant lequel, nous parviennent les caquètements des poules qui picorent dans la cour. Soudain, Camille me demande, ce qui me ferait plaisir. Elle pense peut-être à une *lichounerie*. À sa grande surprise, je lui réponds que j'aimerais bien revenir en août pour la batteuse.

« T'as entendu François, Pierrot veut venir nous aider à la batteuse... »

Grand-père m'a regardé, un peu surpris de mon débordement. L'oncle Eugène, en souriant a caressé chaque côté de sa moustache, avant de déclarer :

« Eh bin, figure-toi que si ton grand-père est d'accord, moi j'accepte de t'embaucher, mais faudra que tu te lèves de bonne heure, et qu'on puisse compter sur toi... Car, j'ai déjà une 'tite idée de ce que tu pourras bin faire. »

Je laisse éclater ma joie. Grand-père me fait promettre de bien me tenir avant d'acquiescer à mon souhait. Quelques instants après, s'adressant à moi, il reprend l'initiative :

« Bon, bin maintenant qu't'as bien mangé, qu't'as fini ton verre, et qu't'as fait affaire, on doit pouvoir retourner au Châtelet ? »

Le pendule carillonne les cinq heures. Grand-père se lève. J'en fais autant ainsi que nos hôtes. Juste au moment où l'oncle Eugène ouvre la porte pour aller dans la cour, le cousin Maxime, revenant de Châteaumeillant, dépose son vélo. Je cours vers lui pour l'embrasser.

« Ah, bin la surprise que v'là ! À une minute près j'vous aurais manqué ! »

Maxime salue son oncle François et prends des nouvelles de sa tante Hélène.

« Et toi, mon gars, t'as été faire un tour en ville ? C't'année va y avoir le comice agricole à Châteaumeillant ? »

« Ma foué, ils en parlent bin un peu... »

« Sinon, pas de mariage en vue... ? »

« Oh, pas d't'à l'heure »

J'observe mon cousin. Pas plus grand que son père, un peu plus trapu, visage et chevelure brune hérités de sa mère. Maxime, sans être timide, possède une nature réservée. Ce qui n'est qu'une coquetterie oculaire s'agissant de l'œil gauche de sa maman, s'est malheureusement transformée, chez lui, en un léger strabisme vertical. Cette situation, qui n'enlève rien à sa grande valeur faite de courage, de gentillesse et de générosité, est cependant ressentie comme pénalisante par l'intéressé. À bientôt vingt-sept ans, je devine qu'il en souffre. Je libère alors une phrase que je veux sympathique :

« Bof, t'as bin l'temps de te marier... »

Grand-père, redresse son vélo et rebondit aussitôt :

« Eh bin avec tout ça, il est temps qu'on aille retrouver la grand-mère... Alors, merci pour votre accueil et on vous dit au revouère à tous »

L'oncle Eugène ajoute gentiment :

« Bin, revenez nous vouère quand ça vous dit..., ça nous f'ra plaisir »

* * *

Sur le chemin du retour, on s'est arrêté deux minutes aux Archers. J'ai interrogé grand-père :

« Ça va l'empêcher de trouver une bonne amie, son œil, à Maxime ? »

« Son œil, p't être pas, mais sa timidité, ça s'pourrait, car les jeunes filles préfèrent souvent les jeunes hommes hardis, à ceux, plus réservés comme Maxime... »

« Ah, bon, c'est comme ça que ça se passe grand-père, avec les filles ? Bin, faudra que je m'en souviennne quand je serais grand... »

« Tu as encore du temps, avant de penser à tout ça ! Pense plutôt à ta future batteuse. »

* * *

An'c ma famille paysanne : Mes cousins Gauthier à Saint-Maur.

C'est la première fois — et qui plus est, seul — que je vais rendre visite aux cousins Gauthier. Monté sur le vélo de ma tante Alida, prêté pour l'occasion, j'appuie de toutes mes forces sur les pédales. Progressant sur la route de Culan, venant, tout juste, de dépasser la Chapelle de Notre-Dame de Pitié, je suis en route pour le petit village de Saint-Maur, situé à environ six kilomètres au sud-est du Châtelet. C'est grand-père qui a arrangé un court séjour chez eux, et ce, à partir de trois motifs : je veux que tu connaisses mieux la vie paysanne, le temps est venu de te débrouiller un peu seul, et pendant ce temps-là, tu ne fatigueras pas ta grand-mère !

Voilà pourquoi ce lundi sept août mil neuf cent-quarante-quatre, après-midi, je vais rejoindre, la locature de mes cousins. Concernant la route à suivre, mon aïeul a été précis : « *quand tu auras dépassé Les Bontemps, c'est la première route à droite, tu verras il y a un écriteau, ensuite, c'est la première ferme, tout de suite à ta gauche* ».

Grille, couleur crème avec quelques points de rouille, ouverte sur passage conduisant à un pré. À gauche, vieux mur de propriété en pierres, haut d'un mètre trente. À droite, face arrière au nord, alignée sur le mur, et comportant une seule petite fenêtre, se situe l'habitation, avec sa belle toiture en ardoises et une assez grande cour devant toute sa face sud. À gauche, et sur toute la longueur, mais décalée d'une dizaine de mètres par rapport au mur, on trouve une très importante grange, couverte de tuiles, avec au nord, son entrée, par une grande porte en bois, à double battant, et accessible à l'ouest, au niveau du passage. Au sud de ce bâtiment, mais de hauteur moindre, étendu sur la même longueur, toiture d'ardoises vieilles par le temps, sont implantées les étables destinées aux vaches et aux chevaux de trait.

Au moment où, à pied, tirant mon vélo chargé d'un sac de toile attaché sur le porte-bagages, je me dirige vers la porte du logis, Églantine, sort d'une des deux petites constructions, en équerre, qui ferment l'angle sud-ouest de la cour. Elle m'accueille en souriant, et m'invite à la suivre à l'intérieur de la pièce à vivre. Là, elle dépose rapidement, les œufs qu'elle vient de ramasser, et m'embrasse chaleureusement.

« *Ah, mon p'tit Pierrot, j'suis bien contente qu'tu sois venu nous voir... !* »

Avant ce jour, je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, au Châtelet. C'était, il y a environ deux ans. Elle et son mari Ernest, étaient présents au repas de famille, organisé comme de coutume, chez madame Dagois, après la cérémonie funèbre concernant un parent commun très âgé. À cette occasion, j'avais appris que mon grand-père François, pour lequel elle semblait avoir une grande affection, était son parrain républicain. Grande et fine silhouette vêtue d'une blouse bleu clair, front bien dégagé, cheveux châtain noués en chignon, fin visage et regard plein de tendresse de deux beaux yeux bleus, Églantine parlait d'une voix douce et posée. Tout en elle dégageait gentillesse et calme. J'aimais aussi beaucoup son prénom ancien qui évoquait ce discret *rosier des bouchures* à la belle floraison estivale. Je l'avais immédiatement adoptée.

Aujourd'hui, elle semble tout à fait contente que je sois là.

D'emblée, je lui fais part de ma joie de la revoir.

« *Bon, donne-moi tes affaires, il est un peu plus de quatre heures, on ne soupe pas avant huit heures, tu mangeras bien une tranche de pain avec du fromage blanc sucré ou accompagné d'un bout de chocolat ...* »

Alors que, détendu, je commence à prendre mon « quatre heures », tout en découvrant la grande pièce à vivre, aux volets mi-clos mon aimable parente continue de me mettre à l'aise. J'observe qu'elle s'exprime délicatement et use peu de ce que les anciens appellent *le parlage berrichon*.

« Tu sais, les familles sont toutes tenues par les occupations et bien que nos habitations soient peu éloignées, on ne se voit pas bien souvent... Alors, faut que j'te dise que ta venue nous fait bien plaisir. A c't'heure les hommes sont encore aux champs, ils ne seront pas là avant sept heures. Tu as déjà rencontré ton cousin Ernest, et bien, ce soir, tu vas faire connaissance avec nos deux fils, Marcel et Jean... ce ne sont plus des enfants, mais ils seront bien contents d'te voir... »

J'acquiesce d'un mouvement de tête tout en poursuivant lentement mon examen des lieux. Positionnée verticalement par rapport à la cheminée construite à l'est, dont environ trois mètres la séparent, la grande table rectangulaire en chêne, couverte d'une toile cirée à motifs bleu clair, permet de mettre huit couverts. Une cuisinière en fonte, noire, équipée de quatre feux et d'un bain-marie, très récemment installée, est située à gauche de l'âtre. Face à moi, qui, pour l'instant, tourne le dos à la cour, se trouvent un grand buffet et une longue maie, tous deux en merisier. Derrière moi, un bel évier en ciment bien lissé — comportant deux bacs, et un plan sur lequel sont posés deux seaux contenant l'eau tirée du puits — est surmonté d'une grande glace, encadrée par des montants dorés. À l'angle sud-ouest, deux porte-manteaux — un sur pied et un mural — reçoivent quelques vêtements. La pièce comporte des tomettes usagées mais très propres. De belles poutres, déjà bien noircies, supportent un plafond en bois de châtaigner. Églantine, qui observe mon examen, m'entraîne visiter les trois chambres, desservies par le couloir au nord, qui complètent la longère.

« Regarde, ce soir, tu dormiras dans la première chambre avec ton cousin Jean. »

Très bien rangée, la pièce, dégage une agréable odeur de cire. Content, je souris à Églantine qui continue d'organiser la suite.

« Bon, maintenant mon p'tit Pierrot, il sera bientôt six heures, je vais t'emmener visiter les bâtiments... Les hommes vont rentrer un peu avant sept heures. L'un d'eux va ramener nos quatre vaches, Ensuite, Ernest et moi, on va les traire ... On les remettra au champ demain matin... »

Revenu dans la cour, je remarque que la longère comporte un petit appentis à chacune de ses extrémités. Celui à l'est, équipé d'une large porte, est un abri à bois où sont rangés chèvre, scie, billaud et hache. Celui sis côté ouest, aux murs plus épais, possédant une étroite petite fenêtre, une porte standard fermant à clé, trois marches à descendre et un sol de terre battue, sert de cave. Dans cette tanière, équipée d'une table et de deux garde-manger — un grand meuble vertical, reposant au sol et, un cube suspendu au plafond, chacun fait de hêtre et de fin grillage — Églantine abrite à la fois, sa crème, son beurre, et ses fromages, quelques légumes et fruits, voire une volaille qui vient d'être vidée. Deux petites constructions, sises en angle de cour me sont, ensuite présentées. Celle parallèle à la maison, rectangle d'une douzaine de mètres carrés, fenêtre au nord, que mon guide appelle laiterie, est équipée d'une table sur laquelle trône un objet qui me semble bizarre. Comportant en partie supérieure un ensemble mécanique avec une manivelle à main et deux engrenages, vissé sur un récipient en verre de section carrée, et entraînant, à l'intérieur du récipient, un axe équipé d'un volet en forme de carré creux, cet engin m'intrigue.

« Ce que tu vois, peut-être pour la première fois, et qu'on fera marcher, ensemble, vendredi, c'est la baratte à beurre... »

Tandis qu'Églantine évoque la destination du second bâtiment — actuellement vide, dont la porte ouvre sur le champ environnant — une soue pour abriter une coche et ses petits, un tombereau, tiré par un beau percheron de couleur grise, avec deux hommes à bord, pénètre bruyamment dans la cour.

Alors que j'embrasse, le cousin Ernest et son fils Marcel, quatre vaches, avec derrière elles, Jean le fils aîné, franchissent la barrière. Un grand bâton de coudrier à la main, la chienne Mirette jappant à ses côtés, il vient vers moi, et avant de m'embrasser, me lance en riant :

« C'est toi le bricolin qui vient nous aider pour rentrer la moisson ? »

« Non, moi j'suis venu en vacances ... »

« Ah, bon, alors viens quand même avec moi, on va trancher des betteraves pour donner un p'tit supplément à manger aux vaches... ».

Ernest dételle le cheval, range au mur le harnachement, donne à boire à Pompon et le conduit à l'écurie. Simultanément, Églantine, un foulard passé sur sa tête, et Marcel qui, entre temps, est allé se laver les mains, se dirigent vers l'étable pour traire les bêtes. Jean m'invite gentiment à tourner la manivelle du coupe-racines., afin de découper les raves.

À vingt heures — après lavage des mains et rinçage du visage avec l'eau tirée du puits — chacun s'installe à table. Je suis invité à m'asseoir entre Jean et sa maman. Le cousin Ernest prend des nouvelles de mes grands-parents. Cette attention déclenche chez moi une soudaine émotion, rapidement apaisée par la gentillesse immédiate dont fait preuve mon cousin Jean. Puis la conversation roule sur les occupations du lendemain. Il m'apparaît rapidement que les Gauthier, tous de petite taille, sont des gens très organisés. Marcel et Jean sont des jeunes gens dégourdis. Bons élèves de l'école du village, bien éduqués par leurs parents, déjà rôdés aux travaux des champs et de la ferme, les deux frères parlent en complicité avec leur père. La naturelle bienveillance d'Églantine règne sur l'atmosphère de cette famille. Marcel me semble cependant le moins enjoué du groupe.

En fin de repas, Jean m'informe qu'il va me charger de conduire les vaches au champ et aussi d'aller les rechercher le soir :

« Alors demain, avant le petit déjeuner on ira couper une branche de coudrier pour que tu aies en main un bois à ta taille ... avec ça, et ta tête qui fonctionne pas mal à ce qu'on m'a dit, la chienne et les vaches vont reconnaître leur nouveau jeune maître ... mais, on ne frappe pas les bêtes, on les dirige, y compris en levant le bâton... »

J'ai suivi les indications et consignes de mon cousin. Le matin, il m'a suivi pendant presque un kilomètre, sans intervenir, une quinzaine de mètres en arrière. Le soir, il m'a laissé aller seul chercher les vaches au pré et les ramener à l'étable. Par ailleurs, sur invitation d'Églantine, j'ai distribué le grain aux poules en imitant les termes d'appel de ma cousine. Au dîner, Jean a dit à tous que j'avais bien gagné ma soupe. J'étais fier de mon admission dans le groupe familial, mais demeurai muet et, devins même rose de confusion. Jean m'adressa un clin d'œil généreux et complice.

Les deux jours suivants, en plus de mes deux conduites vachères journalières et de la mission de nourrir les poules, j'ai accompagné chaque matin, mon dynamique cousin, pour aller chercher des betteraves au silo, ramasser du foin à côté de Reigny, et rentrer du bois en provenance de Chavroche, petit massif forestier voisin, pour la chauffe hivernale. L'après-midi, Jean partait avec son père et son frère, pour charger les bottes de blé séchées au champ et les engranger en vue de la batteuse tournante prévue, cette année, dernière semaine d'août. Après le repas de midi, je demeurais avec Églantine. Selon le cas, je lisais le journal, ou

l'accompagnais lors de telle de ses occupations. Elle m'avait montré comment elle opérait pour faire le fromage de vache.

Avec Jean, j'avais appris à seller, atteler et diriger un cheval au pas, à engager l'animal au trot, à le caresser, à lui parler. J'avais en sa compagnie réalisé un *flutiau* à partir d'une tige de sureau vidée de sa moelle. Il m'avait fait la surprise de me tailler une petite fourche pour en faire un lance-pierres. Plus généralement, il me parlait avec intelligence de la nature et des travaux des paysans. Son visage aux traits fins, ses yeux bleus au regard à la fois bon et taquin, et toutes ses manières délicates, le faisaient ressembler à sa mère. Je n'avais pas encore les mots pour le dire, mais éprouvai beaucoup de reconnaissance et d'amitié pour lui. Rapidement, je m'étais imprégné des odeurs des bêtes, des locaux et de cette campagne. Désormais, même la chienne Mirette me faisait fête. Je prenais de l'assurance, et en étais heureux.

Cependant je conservais en tête l'idée de retrouver les copains dès le samedi matin, et donc je souhaitais repartir la veille, vers seize heures, pour le Châtelet. J'avais aussi à l'esprit la messe que je devais servir dimanche. Et surtout, je dois bien l'avouer, ma chère petite grand-mère que je n'avais jamais quittée, me manquait beaucoup par moments. Le jeudi après-midi, je fais part de mon souhait et de mes arguments à ma cousine qui montre sa compréhension en souriant. Elle m'indique aussitôt, que dans ce cas, on doit faire le beurre le matin de mon dernier jour de présence. Le vendredi, dès huit heures trente, d'un ton décidé, Églantine, m'invite à prendre deux seaux déjà préparés, emporte un saladier en bois et une spatule, récupère ensuite le grand pot en grès contenant la crème maintenue au frais dans sa « cave », et m'entraîne, d'un pas ferme, vers la laiterie.

« Tu vas m'aider à baratter la crème, pour faire du beurre. J'ai à peu près deux litres de crème à baratter avant qu'il ne fasse trop chaud... Avec cette quantité, on va obtenir au moins six cents grammes de beurre, et tu en rapporteras une demie livre à la cousine Hélène ».

Églantine, avec le talent d'une institutrice, précise les quantités et les étapes :

« Il aura fallu environ 12 litres de lait pour faire mes 2 litres de crème. On va baratter nos 2 litres en 4 fois. Chaque fois on obtiendra autour de 150 grammes de beurre. Regarde, je vais te montrer. Je verse un demi-litre de crème, je revisse le mécanisme sur le récipient et j'active doucement la manivelle. Cinq minutes après, par le mouvement mécanique et l'entraînement de l'axe et des volets, les petits globules de matière grasse contenus dans la crème vont petit à petit s'agglomérer et on va obtenir, à la fois du beurre et du babeurre. Le babeurre, tu sais, c'est ce qu'on appelle le petit-lait qu'on donne, mélangée avec du son, aux cochons... Comme actuellement il n'y a pas de cochon, je vais vider le récipient au-dessus du seau en récupérant mon beurre, avec cette passoire. Quand j'en aurais terminé avec les quatre barattages, on va jeter le petit-lait, et on ira au puits nettoyer le seau et ramener deux seaux d'eau fraîche pour laver le beurre récolté... »

J'essaie de faire l'intéressant :

« Parce qu'il n'était pas propre notre beurre... »

« Pour obtenir un beurre de qualité et de bonne conservation, il faut d'abord le délayer, en mettant la passoire dans l'eau fraîche du puits jusqu'à ce que l'eau devienne claire... après, je vais le malaxer, pour évacuer les dernières gouttes de petit-lait, puis le saler légèrement pour mieux le conserver. Enfin, on utilisera un petit moule en bois pour bien le présenter... »

Après avoir humidifié l'intérieur du saladier, Églantine y dépose le beurre lavé, et le malaxe adroitement, avec la spatule en bois. Ensuite, ayant bien égoutté son beurre homogénéisé, elle

ajoute quelques petites pincées de sel. Enfin, dégageant d'un tiroir un moule à beurre, qu'elle humidifie d'eau fraîche, elle met en forme deux demi-livres du précieux produit.

« Le temps que j'aie prendre un plat et des linges fins, à la maison, vas me chercher, à la cave, les feuilles de châtaigner que ton cousin Ernest m'a rapporté hier soir... »

Paré des belles feuilles vertes, et enfin soigneusement emmaillotté d'un fin linge protecteur, ce beurre délicieux, petite merveille gustative, que grand-mère — d'un geste vif et adroit, avec le bout de son couteau, dispenserait, le soir, à quantité seulement nécessaire, sur les bons légumes du jardin cuits à l'eau — demeure le magnifique présent et le précieux souvenir de la délicieuse personne, que fut Églantine durant les jours passés à la ferme de Saint-Maur.

Le repas de midi du vendredi, jour de mon départ, fut un moment agréable associant la grande satisfaction de mon séjour, la qualité du repas et la tarte préparée en secret par ma cousine, et la joie de retrouver bientôt mon village, et mes chers grands-parents et tante Alida. Chacun était joyeux. Sur un ton nourri de tendresse bourrue, le cousin Ernest me dit que je pouvais revenir quand je voudrais. Églantine avait opiné de la tête en souriant. Et Jean, facétieux avait ajouté :

« Dame, y aura bin du travail aussi pour toi... d'ailleurs, c'est dommage que tu ne sois pas venu pour la batteuse, t'aurais servi à boire aux ouvriers ! »

Sur le coup de quinze heures, après m'avoir embrassé, les trois hommes me quittèrent pour retourner à leurs occupations champêtres. Je demurai seul avec ma cousine. Elle cacha son émotion en regroupant mes affaires auxquelles elle ajouta, supplémentairement protégé par des journaux, le beurre et un fromage de vache. Elle me recommanda de dire bien des choses à son parrain François et à sa cousine Hélène. Puis, après m'avoir recommandé de faire bien attention, sur la route, elle m'embrassa affectueusement. Le regard un peu mouillé, elle ajouta qu'elle regrettait mon départ.

Sur le vélo de tata Lily, le coup de pédale du retour se libère tandis que les idées tentent de se mettre en ordre dans ma tête. Elles tiennent finalement en quelques phrases. Une intelligente, et très valeureuse famille de paysans m'a accueilli à bras ouverts ; Ces modestes métayers et leurs deux enfants font de longues journées pour gagner leur vie et faire des économies, pour, sur le tard, posséder leur propre ferme et leurs terres. Ces braves gens, de grand mérite, m'ont donné leur affection, sans me révéler leurs peines. Observant la simple tradition, ils m'ont très spontanément, offert leur gentillesse, puis, avec une certaine fierté, le beurre et le fromage qu'ils produisent, précieux cadeaux qui, j'en suis certain, feront plaisir à mes grands-parents. Je ne connais rien de mon destin, ni du leur, mais je sais déjà que ces personnes demeureront dans ma mémoire et dans mon cœur.

Outre le beurre, le fromage et les odeurs domestiques de la ferme, je rapporte avec moi le bâton de coudrier et le *flutiau* taillés par mon cousin Jean. Je ne trouve personne à la maison quand j'arrive. En courant, je fais le tour du pâté de maisons situé devant la mairie et trouve grand-mère chez Bardon, le boucher.

« Ah, te voilà... » dit-elle en m'examinant des pieds à la tête

Avec émotion, je me serre contre elle. Selon son habitude, elle m'enveloppe de son bras, puis pose sa main sur ma tête. Je retrouve mon aïeule et mon cœur bat très fort. À voix basse, je lui indique que j'ai rapporté une demi-livre de beurre... Désirant, sans attendre, me faire valoir, je fixe son regard, et d'un ton assuré, que je veux convaincant, lui précise que c'est du beurre *« que j'ai fait ... »*

* * *

Durant le repas du soir, je raconte, avec une certaine emphase, les épisodes de ce court séjour. Ma jeune tante Alida, ironise gentiment sur mon rôle de vacher. Grand-mère, qui dans son enfance a fabriqué des flutiaux se moque de moi quand j'essaie de jouer de mon mirliton. Grand-père, le plus attentif à mon récit, m'interroge sur mon comportement, en clair, tente de savoir si je n'ai pas fait de bêtises. Je le rassure rapidement puis j'insiste sur la gentillesse des cousins. Grand-père, qui semble trouver à son goût le fromage de vache, s'interrompt, racle sa gorge et ajoute sobrement : « *Oui, ce sont de très braves gens les Gauthier de Saint-Maur.* »

* * *

Croyances, Superstitions et Sortilèges en Berry.

En ce milieu de XX^{ème} siècle, dans les campagnes traditionnelles du Boischaut, la vie est encore largement marquée par les travaux des champs. La majorité des habitants du bourg, où habitent encore une dizaine de petits éleveurs de bovins ou d'ovins, est elle-même d'origine paysanne. Vouée à un rude labeur journalier — toujours rythmée par les saisons, souvent contrainte par les aléas de la météorologie — la vie des paysans est très astreignante. Elle s'égrène, en un mélange étroit de difficultés et craintes — pour les cultures, en pensant aux animaux et aux plantes nuisibles, pour le bétail avec les épizooties — d'agréables plaisirs saisonniers — fierté et satisfaction à l'occasion des récoltes, soirées de fête terminant les moissons, batteuses et vendanges, moments de chaleur et de frissons, nourris par les histoires extraordinaires des conteurs, lors des veillées hivernales — et, comme tout un chacun, des profondes joies des grands moments de la vie.

Au dehors, la maîtresse nature, qui entoure le bourg, offre aux fermes, la plupart isolées, et aux villageois encore, çà et là, propriétaires de champs ou vergers, un agréable environnement de bocage, de bois et de forêts. Cette atmosphère, faite de solitude et de silence — agréables ou pesantes circonstances, selon l'instant — à la fois paisible et mystérieuse, cette simple et rustique vie paysanne et pour partie villageoise — vécue avec volonté et détermination, avec pour principale communication celle du seul domaine intérieur — s'enrichit, inéluctablement, de croyances, de peurs, ... et de superstitions. Alors, dans ce monde rural, où la religion catholique est très largement présente et les églises bien remplies chaque dimanche, les survivances du paganisme, celles de certaines traditions et croyances coutumières, et les superstitions liées, se mêlent parfois à la « religion paysanne »

Croyances, prescriptions, recommandations, interdits se succèdent tout au long d'une vie. Ainsi, dès avant la naissance, une femme enceinte qui ressent une forte envie d'un fruit rouge ne doit, en aucun cas se gratter la joue ou toute autre partie de son corps en regardant ce fruit qu'elle désire, sous peine de voir son futur enfant marqué, à l'endroit gratté, d'une « envie » indélébile de la couleur et de la taille du fruit convoité. À la naissance, un petit bout de ruban dérobé à la parure de la Sainte Vierge, porté par l'accouchée, est le gage d'obtention d'un lait de qualité. Après la naissance, la femme qui vient de donner le jour à un bébé doit lui donner un bon verre de vin sucré si c'est un garçon, mais une simple soupe au lait si c'est une fille. Par la suite, il faut éviter de se marier en mai, car les enfants conçus durant le « mois des ânes » risquent de naître déséquilibrés. Parmi les coutumes, existe, toujours à l'époque, celle de porter aux jeunes mariés, dès leur réveil, « la rôtie » (chocolat noir moulé, arrosé de vin blanc) dans un pot de chambre... ! Les fêtes carillonnées sont, elles aussi, concernées : d'abord la cérémonie des Rameaux à l'occasion de laquelle, il est recommandé, pour la protection de la maison et des terres, de faire bénir un bouquet de buis ; le jour du Vendredi saint, où il est interdit de laver son linge et de travailler la vigne ; le jour de l'Ascension, où il est interdit de couper du foin, afin de ne pas voir les serpents pulluler ; la Saint-Jean d'été, jour qui est recommandé pour la cueillette des bénéfiques herbes médicinales. À Noël, de la grosse bûche d'ormeau ayant flambée dans l'âtre, il faut précieusement conserver, le plus souvent en les cachant, les gros tisons cendreaux, afin de protéger la maison de la foudre appelée « feu du temps ».

Et bien des superstitions règnent encore : on ne doit pas poser le pain à l'envers sur la table, on n'étreint pas un habit le vendredi, et si d'aventure une belette traverse la route quand on est en vélo ou en voiture à l'âne, il faut rapidement cracher par terre pour conjurer le sort.

Dans la plupart des circonstances difficiles de leur vie, comme dans nombre d'autres lieux, les habitants du village, adressent une prière au ciel, mais pour les maux et tracasseries mineurs, par

pudeur ou timidité, ils préfèrent demander l'intercession des différents Saints et Bienheureux. Si le pèlerinage de Sainte Solange, patronne du Cher, est abandonné, l'invocation coutumière des saints patrons— de Sainte Agathe (pour les plaies cutanées), Saint Blaise (protecteur des cultivateurs et des moissons), Saint Vincent, protecteur des vignerons et des vendanges) à Saint Fiacre (protecteur des jardiniers, à invoquer contre les hémorroïdes) à Sainte Radegonde (protectrice des accouchées et des enfants naissants) — demeure, discrètement, très courante.

* * *

En Berry, les présages de la mort sont nombreux : la *chavoche* (chevêche ou chouette) qui crie sur le toit d'une maison annonce un prochain décès dans la famille ; la poule qui imite le chant du coq (qui chante *le jau*), porte malheur à la maisonnée, et il convient de lui tordre le coup sans attendre. Après la mort, la crédulité des uns ou des autres, doublée pour certains des effets d'une forte fréquentation des cabarets, ne manque pas d'évoquer *les revenants* ou *les retournants*, âmes en peine, qui reviennent tourmenter les vivants. Ces manifestations, qui se confondent souvent avec les apparitions fantastiques, abondent dans la tradition berrichonne. Ainsi de ce célèbre personnage, nommée *la birette*, à l'apparence de fantôme, et qui parcourt les champs durant la nuit, couvert d'un suaire blanc : les coups de fusil n'ont aucun effet sur elle, à moins d'avoir pris soin de faire bénir les balles par le curé de la paroisse.

* * *

Au milieu du siècle dernier, pour se soigner, la majorité des populations rurales n'a recours au médecin que pour les cas complexes ou graves. Pour les maux les plus courants, on s'aide des plantes, des légumes, de la diète et du repos. Si le besoin se fait sentir, on fait aussi appel au pharmacien local — personne le plus souvent cultivée, utile connaisseur des champignons et, pour les enfants, zélé dispensateur de l'huile de foie de morue et du vermifuge Lune — qui assiste de ses précieux conseils les habitants du village. Ainsi fait ma grand-mère qui, quand nécessaire, n'hésite pas à prendre conseil auprès de madame Léger, bienveillante *potarde* au regard franc et appuyé, et à l'élocution lente et la voix toujours paisible. Mais, pour se soigner, paysans et nombre d'habitants du bourg, disposent, pour eux, et pour le bétail, d'un éventail de possibilités allant des oraisons et prières des brochures de colportage, au rebouteur, et aux panseurs de secrets. Parmi ces brochures, la plus commune, *Le médecin des pauvres*, condamnée par la Médecine et l'Église — mais aux feuillets très discrètement conservés et encore utilisés par quelques anciens — mentionne des recettes qui, d'après un instituteur, ont encore cours dans un village voisin.

Quant au *rebouteux*, il s'agit d'une personne connue et estimée, dont la réputation est établie bien au-delà du village. Dans le cas présent, au Châtelet, il s'agit du *père Courtaud*, honnête épiciier du village, installé à moins de cent mètres de la mairie et de notre logement municipal. Petit, brun, l'œil vif, à l'approche de la cinquantaine, on l'aperçoit, dehors, lorsqu'il aide le livreur des *Économats du Centre* à décharger sa livraison, et dans la boutique, rechargeant les rayons, tandis que son épouse prend soin de la clientèle. Dans toute la contrée, on a recours à lui pour la plupart des accidentés, pour les foulures, les lumbagos, douleurs des épaules et des bras. On lui fait grande confiance. Il connaît d'ailleurs bien les limites de ses possibilités et, sait ne pas prendre de risques. De ce fait, le docteur du village est en bons termes avec lui. On lui attribue un grand nombre de bienfaits dont il ne tire, d'ailleurs, aucune vanité. Autodidacte d'une exceptionnelle intuition, il demeure simple, discret et gratuit... mais accepte un petit verre d'une bonne goutte ! Grand-père, a affaire à lui, après s'être accidenté lors de l'incendie nocturne d'une maison des Archers, hameau de sa naissance. L'évènement a lieu peu après deux heures du matin, dans la nuit du lundi au mardi. Mobilisé pour assister les pompiers et, à la demande des propriétaires, voulant tenter de sauver un bien situé à l'étage de la maison, mon aïeul passe brutalement à travers le plancher atteint par les flammes. Il est tiré de ce mauvais pas par les soldats du feu, mais son épaule, blessée, le fait beaucoup souffrir. Ramené

au petit jour, en voiture à l'âne, à la maison, grand-père, sur l'insistance des pompiers, fait, dès sept heures du matin, appel au renommé père Courtaud, qui loge à deux pas, à l'angle de la rue des Piches. Venu sans tarder, équipé d'une petite valise, le célèbre rebouteux demande à chacun de bien vouloir le laisser opérer seul et au calme. Puis il interroge, palpe, se fait confirmer l'endroit le plus douloureux, tâte à nouveau des doigts, et par un mouvement assez rapide et expert à la fois, remet l'épaule, simplement démise, en place. Enfin, utilisant l'embrocation d'un flacon sorti de sa valise, il se met à frictionner, lentement, mais en profondeur, la zone douloureuse. Un bandage d'épaule, coude au corps, est réalisé avec l'aide de grand-mère. Grand-père, assis sur son lit, rasséréné, tente alors de reprendre l'initiative en s'adressant au thaumaturge :

« René, vous croyez qu'ça va suffire... »

« Oh, je pense ben que oui... y a rin de cassé, sinon j'vous aurais dit d'appeler le docteur Dubreuil...et d'envisager d'aller à l'hôpital à Saint-Amand, mais les chairs ont dû être un peu déchirées ; donc, ça ne tient pas qu'à vous, va falloir rester tranquille, continuer à passer un liniment et renouveler le bandage, pendant une dizaine de jours. Ah, j'oubliai... Ne buvez que de l'eau, et, au moins, un litre d'eau par jour pendant trois jours. »

« Bon, alors combien je vous dois ? »

« Rien si vous suivez ce que je viens de vous dire... »

« Merci, mais vous accepterez ben, un verre de goutte ? »

« Oui, mais pas aujourd'hui, parce que vous voudriez m'accompagner ! après ce que je viens de vous demander, ce ne serait pas raisonnable. Eh, puis y aura ben une autre occasion. »

Pendant quatre jours, grand-père n'a bu que des Vichy-fraise. À en être malade dit-il au père Courtaud qu'il alla remercier, chez lui, trois jours plus tard ... Le dimanche suivant, alors que l'épaule n'est plus très douloureuse, après avoir passé son plus bel habit aidé de ma dévouée grand-mère, engagé le seul bras droit dans sa veste, toujours coude au corps, il rejoint Gaston Guillemain et René Peignant, au bistrot de la Tête noire. Fêté comme un héros, par quelques aimables connaissances présentes, mon agnostique grand-père, confesse alors publiquement sa joie de quitter le purgatoire, pour enfin, retrouver le plaisir de boire une chopine de vin gris en compagnie de ses deux complices.

René Courtaud continuera, durant encore de nombreuses années de prodiguer ses soins.

* * *

Dans les années quarante, au-delà de cette pratique intuitive d'une ostéopathie élémentaire, effectuée par la plupart des rebouteux, le monde rural du Berry profond — parallèlement ou non à la consultation du médecin, et y compris pour les cas graves — s'adresse souvent aux nombreux « magistes » et panseurs de secret locaux. Mes années d'enfance ne m'ont pas permis d'assister à de tels usages. Mais les témoignages, à cinquante ans d'intervalle, de Jean-Louis Boncœur et Claude Dubreuil, deux esprits cartésiens dignes de foi, et, l'enquête de Patrick Pesnot et Philippe Alfonsi, menée dans le Cher et en Normandie, et relatée dans le livre *L'œil du Sorcier*, ont entraîné ma forte conviction de leur existence et de leurs effets.

Jean-Louis Boncœur, professeur de lycée, écrivain chroniqueur régionaliste et habitant du proche village de Rezay — réputé, à l'époque, être un village de sorciers — a observé pendant une quarantaine d'années ces pratiques villageoises, et en a ironisé, avant, finalement, de se convaincre de leurs résultats. Par les nombreuses et précises observations de son livre, *Le village aux sortilèges*, il met en scène les passionnantes survivances d'une sorcellerie que pratiquent quotidiennement les habitants de son village d'adoption, et rapporte avec sincérité, les incroyables faits, familiaux et autres, dont il a eu connaissance.

« Mais quand mon amie Josette B, a été guérie (sans qu'il en reste la moindre trace !) de l'affreuse brûlure au second degré, qui l'avait défigurée à vie, selon les médecins, je l'avoue, j'ai cessé d'ironiser. Avec ma belle-fille soulagée d'un eczéma tenace, mon fils débarrassé d'un rhumatisme aigu, et avoir été témoin oculaire de plusieurs petits miracles de ce genre, je suis bien obligé de croire à la vertu de la démarche ésotérique qui consiste à « panser » par la pensée. J'ai vu maintes fois ces braves gens à l'œuvre, dignes en effectuant les gestes du rite : casquette que l'on pose pour le premier signe de croix, cercle tracé du bout du pouce droit autour du mal, lèvres formulant en silence la brève oraison salvatrice, tandis que le pouce barre d'un geste cruciforme l'endroit à guérir, circonscrit dans son anneau magique »

Claude Dubreuil, né au Châtelet et apprécié médecin généraliste du village ayant succédé à son père, (médecin de mon enfance), scientifique et homme pondéré, n'hésite pas, à aborder le sujet en livrant ses souvenirs dans son plaisant récit *Le triangle des Bermudes*. Après avoir relaté la guérison, par un panseur, de trois douloureuses verrues plantaires d'un ami de ses parents, invité à subir une intervention chirurgicale, il complète son observation :

« Par la suite, j'ai pu vérifier, que les verrues guérissaient à quatre-vingts pour cent, résultat bien supérieur à celui que l'on a avec les traitements médicaux, y compris homéopathiques : extrêmement étonnant, mais le résultat est là. Et le plus étonnant, c'est que ce genre de pansement réussit avec la même fréquence chez les animaux, ce qui laisse le psychisme de côté. J'ai connu un panseur qui soignait le « mal blanc », une sorte d'infection qui survenait fréquemment au niveau des sabots des vaches, et qui est peut-être contagieuse. Les éleveurs ne faisaient jamais appel au vétérinaire pour ce problème quand même sérieux. Le panseur guérissait les vaches très régulièrement. »

S'agissant de l'aspect mystérieux du sujet, je choisis de laisser le dernier mot au rationaliste Jean-Louis Boncœur, lequel, après quatre décennies d'observations, résume ainsi sa pensée :

« Étant donné que certains « panseurs » de la région, délivrent de la maladie, non seulement des adultes conscients, mais des nouveau-nés, des bêtes et des terres, peut-on prétendre qu'un nourrisson, un cheval de trait, un champ de blé, soient susceptibles de s'autosuggestionner. »

* * *

« Vous savez, il y a des choses qu'on ne peut expliquer » a, un jour, confié le vétérinaire ruiné, personnage de *L'œil du Sorcier*, au Docteur Claude Dubreuil.

Enfant, j'en ai souvent entendu parler de des « jeteurs de sorts » et des « défaiseurs de sorts », qui faisaient ricaner les esprits forts et rendaient soudain silencieuses les personnes adultes. Grand-mère n'aimait pas que je l'interroge sur ces choses-là, dont elle avait retenu quelques discussions, à voix basse, écoutées dans son enfance. Pensif, le missel à la main, le bon curé Duplaix, m'avait répondu que ces pratiques appartenaient au domaine du Diable et qu'en conséquence, il fallait s'en protéger par la prière. Grand-père, avec qui, l'air de rien, j'avais abordé le sujet, avait un peu éludé, mais, en fin de compte, fait preuve de finesse :

« Eh ben, tu vois, pour une fois ton curé et moi, on est d'accord pour dire qu'il te faut diriger ton esprit vers des choses saines et non vers ces histoires de sorcellerie. »

Je dois avouer n'avoir jamais satisfait ma, pourtant grande, curiosité. Les grandes personnes commentent souvent les ennuis arrivés à un tiers ou à ses biens. Les interventions supposées, envisagent tous les domaines ; bétail, volailles, récoltes, santé et prospérité du foyer. Les uns ou les autres peuvent s'alerter d'un rendement laitier des vaches devenu soudain insuffisant, d'œufs « clairs » (impropres à la reproduction), de la maladie d'un troupeau, résistant aux soins du vétérinaire, d'une inexplicable mauvaise récolte dans un champ, d'un vin soudain suri après la vendange, de l'empêchement d'un mariage. Le prolongement de leur récit par de longs silences entendus, d'imprécises mais nombreuses allusions à des cas semblables réputés

être arrivés à d'autres, laissaient deviner leurs soupçons. Le nom du Malin, souvent dans les esprits, n'est certes jamais prononcé en public, mais parfois, le furtif signe de croix, fait par une vieille femme, en dit long sur les craintes ressenties et le soupçon de l'intervention d'un « jeteur de sorts ». Alors, pour être plus précis, je dois, à nouveau, compléter mes souvenirs d'enfance par les observations de Jean-Louis Boncoeur.

Suscitée par des jalousies tenaces et souvent morbides, par des haines recuites ayant parfois traversées des générations, la motivation profonde qui est à l'origine de ces maléfices vrais ou supposés est toujours la vengeance. Les procédés habituels de l'action des sorciers de campagne sont largement connus et constatés : plumes de volailles, poils de bêtes, plantes « venimeuses », serpents, crapauds et chouettes, tous supports toujours doublés d'un rituel et d'incantations trouvées dans les ouvrages de sorcellerie. Les sorts utilisés pour provoquer les troubles de santé sont ceux de tous les âges. Le maléfice est alors déclenché — à l'aide de l'implantation d'une épine, d'une pointe, d'une aiguille ou d'un clou — par l'intermédiaire d'une figurine, appelée « catin de sort », réalisée le plus souvent en glaise, très grossière imitation de la personne visée par le sortilège, par phénomène dit de transfert.

Alors, effets associés de craintes et de pratiques occultes, relation de la source à l'assoiffé ? Certainement. Pour totalement comprendre ces phénomènes, faut-il faire appel au postulat de l'interdépendance universelle qui, pour certains, explique, via le transfert des énergies, les pouvoirs anormaux qui permettraient à certains êtres d'exercer une action à distance sur leurs semblables et même sur le cours des événements ? Peut-être, mais alors il faut retenir aussi, la capacité de noirceur de certaines âmes humaines pour la mise en œuvre de telles nuisances. Que l'on évoque le monde rural ou les grandes villes, il est vrai que le nombre de malfaisants, détraqués de tous poils et de tous genres existe et qu'ils sont loin d'être tous inactifs. Éternelle Coexistence terrestre du Bien ou du Mal. Goétie opposée à théurgie.

Je ne sais véritablement arbitrer, mais je crois que ces phénomènes existent. Je choisis donc de terminer ce chapitre par une anecdote, qui m'a bien fait rire, liée à « défaiseur de sorts » et que rapporte Claude Dubreuil dans le livre déjà cité.

Un « défaiseur de sorts » avait reçu la visite d'un éleveur qui se disait ensorcelé, car depuis deux ans ses vaches restaient stériles.

« Bien sur qu'on t'a jeté un sort et je vais te dire comment tu vas trouver celui qui te l'a jeté. Tu n'as qu'à mettre un seau d'eau à côté de la porte de ta maison, celui qui le renversera sera le coupable. »

Avant de partir et après avoir remercié à plusieurs reprises le défaiseur de sorts, le paysan lui demande ce qu'il doit.

« Plus tu me donneras, plus vite tu sauras quel est celui qui te cherches des misères ».

Le seau est resté en place pendant plus de trois mois. De temps en temps, il fallait remettre un peu d'eau.

Un beau jour, l'épicier ambulant vient lui apporter de quoi manger. En faisant son demi-tour pour repartir, la camionnette renverse le seau d'eau.

« Ah ! mon salaud, c'est à cause de toi que mes vaches ne prennent pas le taureau ! »

Et le paysan lui tomba dessus à bras raccourcis. Le pauvre épicier, se demandant bien ce qui lui arrivait, est reparti au plus vite en ne sachant pas dans quel traquenard il était tombé.

* * *

Puyferrand et la rue Sainte Lorette .

Située en sortie sud du village, au carrefour où se trouve le Monument aux Morts communal, la rue Sainte Lorette, du nom d'une chapelle qui se trouvait autrefois sur cette voie, à l'époque non goudronnée, débute à la verticale de la route de Châteaumeillant et conduit, quelques douze cents mètres plus loin et environ quarante mètres plus haut, à l'église de Puyferrand.

L'abbatiale d'origine bénédictine, nommée « Podium Ferrandi », dont on situe la construction peu après l'an mil, est devenue ensuite monastère des Chanoines réguliers de St-Augustin sous le vocable de Notre-Dame-de-Pitié. Incendiée et ravagée, en 1569, par Wolfgang, duc de Deux-Ponts, chef des huguenots allemands, restaurée en 1699, par l'abbé Pierre Gaussens, elle sera classée Monument Historique par arrêté du 25 avril 1911. Seconde église du village, mais capable d'un plus grand nombre de paroissiens que Saint Martial, église du bourg, elle continue de recevoir les grandes célébrations eucharistiques des Rameaux, de la Pentecôte et de la Toussaint. Dès l'été 1942, en qualité d'enfant de chœur j'y ai, avec sérieux, servi messes et célébrations d'obsèques, avec grande satisfaction et fierté souvent sonné les deux cloches, et, en tant qu'enfant orphelin, avec foi, adressé mes prières et questions à Dieu. En ce lieu de spiritualité, toujours accompagné de la bienveillante bonhomie du curé Auguste Duplaix, ou je fus sensible au rituel des cérémonies, et à la rassurante foi des villageois, j'ai trouvé un certain apaisement face à la question, prégnante dès mon plus jeune âge, touchant le singulier et fragile destin des êtres humains.

Devant le porche de Puyferrand, la surface ouest — herbe maigre piétinée par les visiteurs, et nombreux platanes plantés depuis un siècle — agréablement protégée du soleil en été, sert de parvis champêtre et ajoute en sérénité à l'endroit. Face à l'église, côté droit, on peut observer encore, une Pierre des Morts, vestige d'une ancienne tradition mortuaire principalement en usage dans le bas Berry. Durant les années 40, cette place accueille, en un premier temps, les carriages et les rares véhicules automobiles des gens participant à la cérémonie et le défunt, dont le corps, est encore transporté par un corbillard tiré par un cheval de trait, derrière lequel suivent, à pied, la famille et les amis du disparu.

* * *

Certains après-midis d'été, pendant les grandes vacances, avec deux ou trois copains, il nous arrive souvent de combler notre désœuvrement, et notre besoin d'aventure, jusqu'à cet endroit ombragé qui dispense une certaine fraîcheur. Entraîné par Pierre Sarin, dit Nono, convaincu de son projet, notre intention, ce jour-là, est de dénicher des oiseaux. Un des vieux platanes, situé au nord de la place, va d'ailleurs devenir, l'imperturbable témoin d'une très laborieuse négociation entre nous. À environ trois mètres de hauteur, l'arbre porte un trou d'environ sept centimètres, qui d'après Nono Sarin, sert sûrement d'entrée à un nid de pics verts. Par curiosité et par sottise, nous décidons d'en dénicher les petits. Ces pics nichant dans des trous de 25 à 50 centimètres de profondeur, il faut donc se hisser à niveau de l'orifice, et ensuite, avec une branche d'arbre obliger l'éventuelle nichée à se manifester et le cas échéant sortir. Seul Nono, avec ses longs bras et ses longues jambes, qui enlacent comme il convient un tronc d'arbre, son goût de l'effort physique en place de curiosité intellectuelle, est capable de cet exercice.

Jean Aubrun et moi, faibles sportifs soudain déçus devant la fierté d'un Nono tout à l'idée de réaliser son proche exploit, mettent alors une condition à leur participation : partager, au moins en deux parts, le butin. Un peu dépourvu en calcul, mais, comme aurait dit ma grand-mère, malin comme un singe, le Nono, prétextant qu'il est nécessaire d'élever les petits par couple, donne son accord, à condition qu'ils soient au nombre de six. Le marchandage, épicé de la mauvaise foi de chacun et de la menace de ne pas faire la courte échelle à notre copain,

deux oisillons pour le dénicheur et le surplus partagé ou tiré au sort. L'ascension commence. Très efficace, Nono atteint rapidement le trou prometteur. C'est cet instant que Jeannot, d'un air convaincu, lui crie de faire attention, parce que le nid peut abriter un serpent. Nono, dont le regard gourmand lorgne déjà l'orifice, surpris par le message inattendu, laisse immédiatement glisser son corps le long du tronc. De retour au sol, contenant son émotion, il affirme avoir senti que le nid est abandonné depuis longtemps. En rigolant, Jeannot le traite de dégonflé. Nono, sûr de lui, lui rétorque qu'il n'a qu'à monter à l'arbre lui-même pour vérifier. Soudain, au fond de moi, je me sens satisfait et je suis content que nous n'ayons rien trouvé. L'incident en reste là. Désappointé, ce jour-là, le trio décide de revenir au village en passant par la Vélaterie et la rue de la scierie.

* * *

Quand je reviens, seul, de Puyferrand, pour rejoindre le centre du village en passant par le champ de foire, et l'école de garçons, j'emprunte le plus souvent la descente de la rue Sainte Lorette. À hauteur de la pointe du vé que forment les deux branches qui rejoignent l'abbatiale, façade orientée au sud, avec échelle extérieure d'accès au grenier, se trouve la petite maison de Marie-Louise Martinat, tante de mon grand-père. Mon aïeul fait montre de beaucoup de considération pour cette veuve qui vit avec une bien maigre pension. Il lui rend régulièrement visite soit pour lui fendre ses bûches, soit pour lui rapporter une petite tranche de jambon. Une fois sur deux, sur sa demande, je l'accompagne, avec plaisir, d'autant que nous effectuons le trajet à bicyclette. La Marie-Louise, assez grande femme de quatre-vingt-deux ans passés, au dos désormais très fortement vouté, est une personne avenante. Elle nous reçoit, toujours avec joie, mais plus volontiers en début d'après-midi. Nous prenons alors place autour de la moyenne table ronde placée face à la cheminée. Les yeux bruns de notre hôtesse animent un visage très ridé, mais demeuré doux. Une petite coiffe, en soie blanche, descend harmonieusement le long de sa nuque. Elle porte une robe brune en coton — mise dès le mois d'octobre, et qu'elle portera jusqu'à mi-avril — qui, élargie depuis la taille, couvre un épais jupon. Un joli châle en laine, au fond gris bleuté, tricoté par ses soins, et porté selon le cas, ouvert ou en fichu, recouvre et réchauffe les deux fragiles épaules et, les bras de la vieille dame. Atteints de rhumatismes, ses deux pieds — très douloureux, dit-elle, à chaque changement de temps — ne supportent plus que des charentaises. Tandis qu'elle nous prépare un café avec chicorée, grand-père lui rapporte les dernières nouvelles du village. Le chaud breuvage étant servi, avant de s'asseoir, elle se dirige vers un cellier qui débouche sur une petite cour arrière, et en rapporte, chaque fois, trois noix qu'elle m'offre gentiment. Ces fruits secs, que j'ouvre et décortique avec le couteau de poche de mon grand-père, sont pour moi un vrai dessert et mon régal. Mon grignotage terminé, mon regard parcourt la grande pièce à vivre, simplement meublée d'un buffet bas, d'une huche, d'une horloge à balancier et équipée d'une cuisinière en tôle, à face blanche et à deux feux, et d'un placard sous évier en ciment. Puis, me vient l'envie de satisfaire un petit besoin pour lequel on m'indique d'aller le long du mur de la cour. Au retour, en traversant le cellier, posé près d'un petit empilement de bûches, je découvre un sac en toile de jute, lequel contient un inestimable trésor, environ dix kilos de noix. Je conserve cette découverte pour moi, d'autant que le moment est arrivé de prendre congé. Appuyée sur une canne de marche en châtaigner, de son bras disponible, l'ancienne me serre bien fort contre elle, avant de nous accompagner lentement jusqu'à sa porte de son logis.

* * *

La descente, retenue au frein à main, de nos vélos, s'effectue lentement. À gauche, on dépasse la maison en bois à Lucien V., dit Chicane, un qu'à le vin mauvais et qu'il ne faut, en aucun cas, contrarier. Lors d'une forte cuite, prise à la Libération, il videra en soirée, un plein chargeur de mitraillette, faisant ainsi éclater la totalité des vitrages, les quelques volets et la porte d'entrée, du misérable logis dans lequel il vit.

Aussitôt, à droite c'est la ferme, où actuellement, chaque soir, je vais chercher le litre de lait nécessaire à la famille. C'est là, qu'un soir de l'hiver dernier, un bien ch'tit gamin qui me ressemble a, pour s'amuser, fait reculer jusqu'au fossé, heureusement pas très profond, l'âne attelé à une charrette, du père Desarbres. Fortement contrariées, ma grand-mère et ma tante, pour punir le vilain garnement qui aurait pu blesser l'animal, l'ont mis au lit sans souper...

Si le lieu le plus important du parcours est pour moi, le site de Puyferrand avec sa belle église romane, pour mon grand-père la dernière maison, côté gauche de la rue en descendant, faisant angle avec la route de Châteaumeillant, est certainement l'endroit le plus important. En effet, le café-restaurant tenu par madame Dagois et sa mère — un des dix bistrotts du village en pleine activité à cette époque, est un lieu agréable, très fréquenté, bondé les jours de foire — qui jouit, vingt kilomètres à la ronde, d'une réputation non usurpée, de bonne table.

Le rez-de-chaussée de la bâtisse, accessible pour la clientèle depuis la route départementale, comporte une large salle de près d'une centaine de mètres carrés, avec un bar et une dizaine de tables de bistrot. En partie arrière, séparés par un couloir donnant accès à une grande cour et des bâtiments annexes, se trouvent, côté gauche, une grande cuisine, pourvue d'un véritable évier alimenté en eau, équipée de deux cuisinières à bois, d'une longue table, le plus souvent chargé de victuailles, de trois placards, et d'une plantureuse armoire et, côté droit, un cellier et des toilettes avec lavabo. C'est l'univers de madame Yvonne Dagois, veuve proche de la cinquantaine, toujours active, et souriante, au contact facile et agréable. À la fois très organisée et conciliante, elle gère avec maîtrise le café et le restaurant. Sa mère, la veuve Débourdier, ancienne qui vient de dépasser les soixante-dix ans, éventuellement secondée par une employée les jours de banquet, l'assiste pour la cuisine, pour le service en salle et fait la vaisselle. La clientèle du restaurant, principalement faite d'habités au repas de midi, plus rare le soir, afflue les dimanches et les jours de fête. Endroit, où sont célébrés grand nombre de mariages, et — vieille coutume en Berry — les grands repas réunissant, à l'occasion de la disparition d'un être cher, les familles souvent éloignées, sachant se rassembler pour célébrer, — dans un commun et sincère moment d'émotion, sans hypocrisie, par des anecdotes chaleureuses et souvent joyeuses — le souvenir, naturellement embelli, du défunt, et au moment de se séparer, se féliciter d'avoir, grâce à lui, passé un agréable moment.

La cour, dont l'accès des véhicules s'effectue par le portail marron de la rue Sainte Lorette, est clôturée de plusieurs bâtiments : une grange abritant des bottes de paille, une réserve de foin, un sac de son d'orge et un autre d'avoine, une remise avec une charrette, rangé au mur, un harnachement, puis une étable, utilisée en hiver, pour protéger Adèle, la très sympathique bourrique de la mère Débourdier. Ainsi, la vieille dame qui, malgré une vue affaiblie, a conservée bon pied, usufruitière de ces moyens et de quelques terres, continue, les après-midis en semaine, de venir chercher Adèle au champ voisin et de l'atteler, pour petite activité et promenade en campagne.

Grand-père, qui connaissait bien les époux des deux veuves, a maintenu un lien amical avec les deux dames. Et, quand il m'arrive de l'accompagner dans le café, je suis affectueusement reçu et toujours gâté. Ainsi, cet après-midi-là, après que j'eusse croqué les trois noix de la tante de mon grand-père, Yvonne Dagois, très déterminée m'entraîne dans la cuisine. Totale complice de ma grande gourmandise, joviale, elle m'offre, une superbe part d'un délicieux baba au rhum. Installé comme un prince à la grande table de la pièce, serviette mise au cou, je déguste mon énorme morceau de gâteau. Puis, mine satisfaite, et portant ma gourmande reconnaissance stomacale sur mon visage, je rejoins, enfin, mon grand-père qui discute au bar. Un quart d'heure plus tard, nous roulons lentement en direction la rue des Chaumes.

Pédalant côte à côte, mon aïeul et moi bavardons :

« Dis donc lapin, penses-tu que tu pourras manger ta soupe ce soir... ? »

« Oh ! la part de baba de madame Dagois était convenable, mais les noix de la tante avaient un goût de trop peu... »

« C'est ton résumé de l'après-midi... ? »

« J'ai passé un agréable moment, à chaque endroit, mais je préfère Madame Dagois à la tante, grand-père... »

« Ah, oui... et peux-tu me dire pourquoi ... ? »

« Parce qu'elle est plus jeune et surtout plus généreuse... la Marie-louise, elle a plusieurs kilos de noix dans son cellier, elle aurait pu nous en donner pour ramener à la maison... »

« C'est bien ce que je craignais, non seulement tu manques de délicatesse et d'intelligence, mais en plus tu es injuste ... ! »

Le ton et les mots employés me confirment que grand-père est fâché contre moi. Arrivé au niveau de l'école maternelle, il descend de son vélo, m'invite à faire de même et enchaîne :

« Tâche de bien écouter et de bien retenir ce que je vais te dire... Tu te permets de juger une personne qui n'a pas beaucoup de moyens pour vivre et qui ne t'as offert que trois noix... Sais-tu que cette personne, très pauvre, n'a pour tout dîner, chaque soir, qu'une seule maigre soupe suivie de deux des fruits secs que tu adores... et que la quantité que tu as vue constitue sa seule réserve pour passer l'hiver... Je voudrais que tu comprennes que la générosité ne se mesure pas à l'aune du volume ou de la quantité... Ces trois noix qu'elle t'offre de bon cœur, tu devrais les recevoir comme un présent de valeur, car c'est une partie de son mince avoir et en plus un fruit de grande qualité, si j'en crois ce qu'en disait le docteur Dérigoïn... Quant à l'Yvonne, je te concède qu'elle est plus jeune, plus gaie et plus agréable à regarder... Mais tu devrais comprendre que quelle que soit sa gentillesse, la part de tarte ou de baba qu'elle t'offre, certes avec cœur, ne pèse pas lourd dans son budget... »

« Ça veut dire qu'elle n'a pas de mérite à faire ça... ? »

« Ne bascule pas dans l'autre sens, ça veut dire que dans des conditions différentes, ton esprit doit apprendre à discerner et à juger au-delà de ce que l'on t'offre... Dans le cas présent, tu dois retenir que ces deux femmes sont gentilles et qu'en finale, elles ont toutes les deux le mérite d'être généreuses... donc tu dois les apprécier et les aimer toutes les deux ... Quant à la question de l'âge et de ses aspects la vie se chargera de t'apprendre tout cela. Mais sache que lorsque j'avais ton âge, je trouvais ma tante très jolie... »

« Autant que tata Lily, grand-père ? »

« Oui, lapin, autant ! »

* * *

Au souper, grand-mère dépose, délicatement, de la pointe du couteau, un morceau de beurre à côté des choux-raves déjà dans mon assiette. Je m'empresse de manger ces bons légumes. Elle s'étonne de mon attitude.

« C'est vrai, qu'en ce moment, il a bon appétit », ponctue mon grand-père qui a suivi la scène.

Rue des Juifs, rue Saint Martial, rue des écoles, champ de foire, et jardin communal.

Reliant, de bas en haut, à pente importante, la place du marché à la rue Saint-Martial qui la coupe, quasi perpendiculairement, en partie supérieure, la rue des Juifs, dorénavant appelée rue haute, est certainement la rue du village que je pratique le plus depuis mon entrée à l'école primaire. En effet, cette rue, à l'époque non recouverte de bitume, conduit, en haut, à droite, à l'église Saint-Martial — où je sers à l'office du dimanche — et, observant un léger décalage, se poursuit, à gauche, par la rue des Écoles, qui dessert, immédiatement à droite, l'école des garçons — regroupant les cours primaire et complémentaire — et débouche, à son extrémité sud, environ trois cents mètres plus loin, sur le champ de foire communal. Et sous ce dernier vocable, je fais à la fois allusion, à l'importante surface herbue où se déroulent les principales festivités du village et aux jardins loués par la commune, dont l'un d'entre eux est cultivé par mon grand-père.

De ces trois rues, qui forment une sorte de fourche inclinée, et des différents endroits évoqués, je consacre, au long de l'année, une grande partie de mon temps diurne, je puise la part non familiale de mon éducation et conserve de nombreux souvenirs. Petite et sympathique singularité, la rue des Juifs présente, à ses extrémités, une involontaire symétrie artisanale. Dans le sens de sa montée, elle démarre en bas à droite, par la boulangerie Pannetier suivie de la bourrellerie Préault et, se termine, en haut à gauche, par la boulangerie Mitot et la bourrellerie Bourdin. Si, régulièrement, je viens acheter un très digeste demi pain de quatre livres, chez les aimables Pannetier, chaque dimanche, après la messe, je fais partie des ouailles qui peu après avoir reçu la Communion, s'abandonnent au péché de gourmandise devant les éclairs à la crème et au chocolat que réalise un père Mitot rarement visible et que vend la frêle madame Mitot. Les deux bourrelliers-selliers, dans un égal souci de l'art du cuir et du confort de l'animal, se partagent l'entretien et la rénovation des harnais des selles et des colliers des chevaux et ânes du canton. Dès qu'il fait beau, la porte de chaque atelier est ouverte et, tandis que les cuirs et peausseries sont, tous, cousues au fil de lin, s'échappent des échoppes, comme parfum d'une ruralité, les odeurs de cire et de gomme arabique. Et, au sortir de l'école, avant de débouler cette rue des Juifs, combien de fois pouvons-nous admirer les deux ou trois colliers d'attelage superbement rénovés, qui alignés contre le mur, sur le trottoir, offrent fièrement le rendu d'un travail artisanal soigné. Semblable exposition a, bien sûr, lieu devant la boutique des Préault. ! Bien que je les connaisse peu, les Préault, cousins de nos amis Fantinet, me sont un peu plus familiers à travers leurs deux fils. L'aîné, René, après avoir terminé ses études chez les frères maristes, débute, via la production à Levroux et la vente de gants de protection en cuir, une carrière qui l'établira à terme, industriel des moyens de protection industrielle, entre Paris et le Berry. Le cadet, Jean, adolescent costaud et déjà joyeux personnage, a mis au point, avec son copain Gâtelet, fils du coiffeur, un petit manège aussi plaisant que cruel. Discrètement relié, à la boutique parentale, par un long fil ocre — qui, dissimulé sous une légère épaisseur de sable, atteint le milieu de la route encore non bitumée — un portefeuille d'un beau cuir brun foncé, garni de papier, semblant avoir été perdu par un riche maquignon, attend, comme une belle promesse, le passage d'un quidam. Homme ou femme de passage, au moment précis où, il ou elle, après avoir lancé un bref, mais méfiant regard alentour, et le cœur soudainement battant d'un immense espoir, l'air innocent, se penche pour ramasser l'accessoire prometteur, un petit coup sec, adroitement tiré sur le fil, met fin de façon quasi sadique, à deux doigts du succès, à un naturel mais coupable appétit. Et les deux compères de rire, et de se vanter de leurs exploits en se gaussant fort, des attitudes penaudes, des haussements d'épaule méprisants et des autres réactions des gens pris au piège de leur petit jeu ! Mais, ce dont je ne peux, un instant me douter, moi dont l'ambition majeure

espère, dans le meilleur des cas, un poste d'instituteur en milieu rural, c'est que plus de vingt ans plus tard, dans le cadre de ma formation ingénieur, au titre de la formation supérieure du travail, je ferais un stage inoubliable aux Établissements Préault dont René, lors président d'un groupe, aura pour dynamique directeur commercial d'une des activités, son frère Jean.

En bas, à gauche de la rue, se tient le boucher Bardon dont on murmure que ses viandes sont plus tendres et plus goûteuses que celles qu'on achète chez le père Bergère à qui on reproche de garder ses bons morceaux pour les clients les plus aisés. À mi-côte, sur la gauche, en montant, se trouve la boutique de madame Hortense, aimable et courageuse sexagénaire qui tient une petite librairie et qui distribue journallement la presse, en poussant, par tous temps, d'une marche claudicante, un landau ancien, contenant journaux et périodiques. Cheveux gris, courts, mèches frisées, harmonieusement coiffées, surmontant un visage rond toujours avenant, Madame Hortense, est, en tout bien tout honneur, la femme qui entraîne mes dépenses. En effet, mon appétit des illustrés est tel que j'y consacre tous mes gains, réalisés chaque semaine, en qualité d'enfant de chœur, que ce soit lors ses baptêmes et enterrements ou par la vente dominicale, au sortir de l'office, les journaux « catholiques ».

Dans le grand immeuble H.L.M faisant face à la boutique de madame Hortense, habite un jeune garçon qui fut, une année, un camarade particulier de classe. Plus âgé de trois ans, déjà plus grand que les autres élèves du cours moyen, Jean Amiot — fils du bon préparateur en pharmacie qui assiste madame Léger — a été victime de la poliomyélite. Ses bras et sa jambe gauche ont été touchés et son cerveau porte également les séquelles de cette terrible maladie. Jean est un garçon habituellement calme. Son visage, éclairé de deux beaux yeux d'un bleu lavande est surmonté d'une chevelure frisée et gonflée de teinte châtain clair. Toujours très propre et bien habillé par une attentive maman, il fait montre d'une véritable application lors des heures de cours, Curieuse particularité, son odeur corporelle rappelle celle du lait. Demeuré très craintif, après sa maladie, Jean se met à hurler dès qu'un tiers le touche. Parfois, lors des récréations, la bêtise d'un groupe d'élèves dont je suis, exerce son talent pour faire crier ce pauvre Jean. Heureusement, ce triste manège cessera dès après l'intervention discrète mais très efficace, de monsieur Sonnet, directeur de l'école de garçons. Ce dernier, après avoir mis en évidence la cruauté imbécile et coupable dont nous faisons preuve, exigera, sous peine d'immédiat renvoi de l'école et de plainte auprès des gendarmes, que nous présentions, en sa présence, nos excuses à notre copain. À cette occasion, deux d'entre nous embrassèrent Jean, qui, de joie, se mit à pleurer. Dans l'état d'invalidité où je suis dorénavant, je pense, par moments, au courage dont faisait preuve notre copain Jean Amiot.

Juste au-dessus de l'immeuble évoqué se trouve l'abattoir où sont abattus tous les bovins, ovins et porcs des éleveurs du canton, achetés par les deux bouchers et les deux charcutiers du village. C'est ici, qu'officie, sur le plan sanitaire, monsieur Léger, compétent vétérinaire époux de notre pharmacienne. C'est en compagnie du père Quesniau, venu faire abattre une génisse de son élevage, que j'ai, une première fois assisté à une opération. Observant mon émotion, et devant l'attitude mâle des adultes, au cours de l'opération d'abattage, monsieur Quesniau, m'a simplement dit que « *la vie et le destin des animaux, c'était comme ça* ». Ma seconde visite eut lieu, en compagnie du charcutier Raoul Peignant et fût plus explicite. Je fus très satisfait de constater qu'il se souciait de ne pas faire souffrir les cochons abattus, en s'assurant de leur total étourdissement avant égorgement. Récupérant le sang de l'animal, il m'expliquât qu'outre à servir à faire un excellent boudin, ce sang, de définition voisine du sang humain, bu pur, au sortir d'une bête confirmée saine, était un excellent fortifiant pour les convalescents de certaines maladies. Présent à l'entretien, monsieur Léger, acquiesça de la tête, à la déclaration du charcutier. Cela me conforta dans l'idée que Raoul n'était pas un sot.

* * *

À son point haut, en tournant à droite, la rue des Juifs conduit à l'église du bourg, dédiée à Saint-Martial, second édifice paroissial après l'église abbatiale de Puyferrand, réservée au culte de la Sainte Vierge Marie. Cette église, de style roman dit « fantaisiste » — située au bord des fossés de l'ancien château, sur l'emplacement d'une ancienne chapelle, datant du XII^{ème} siècle, ruinée par les guerres de religion et détruite en 1883 — a été bâtie durant les années 1887 et 1889, sur l'initiative de l'abbé Alexandre Vrain qui racheta le terrain, avec le concours de l'architecte Henri Dauvergne, du sculpteur Morillon, et, pour la réalisation de la charpente, d'un simple mais compétent menuisier local, monsieur Imbault. C'est le brave curé Duplaix, qui, successivement, va dans un premier temps, m'ondoyer, puis s'adjoindre, en compagnie de mes copains habituels, mes services d'enfant de chœur, et enfin me baptiser, au retour des prisonniers libérés des stalags, dont fait partie l'époux de ma tante et marraine Alida, retenu comme nouveau parrain, le parrain initialement choisi fut tué, en 1944, lors d'un bombardement américain sur Villeneuve Saint-Georges. Ce curé, qui approche la soixantaine est avant tout un homme simple, discret, pauvre et bon. D'aucuns trouvent ce prêtre, souvent méditatif, quelque peu égaré dans le séculier. Enfant de chœur joyeux, en cotta rouge et en calotte, j'aime bien cet homme tolérant, naturellement doté d'une souple et discrète maïeutique, et qui, d'un ton posé, prêche simplement, avec sincérité et sans prononcer de jugement, la foi, l'espérance et la charité. J'apprécie beaucoup, comme voie d'élévation spirituelle, les rituels des cérémonies. Chaque dimanche, lorsqu'une partie du village est rassemblée, j'aime entendre les notes s'échapper de l'harmonium d'une demoiselle Alice à l'habit chamarré et la voix forte d'un monsieur Bonny, cultivateur qui, en semaine mène son âne au champ, près du Tertre, et s'habille, les dimanches d'été, d'une chemise d'un éclatant beau bleu ciel sous un visage bien bronzé. L'atmosphère de recueillement s'accorde, le moment venu, à mon permanent questionnement intéressant le sens de la vie et, concernant la très douloureuse disparition des êtres chers.

Au sortir du suivi d'un long chemin de croix, demeurant assis quelques instants sur le banc de la place de l'église, je me vois encore, prolonger la paix profonde du moment et du lieu, par la contemplation rêveuse des vieux marronniers en fleurs qui bordent la place de l'église. Et, puisque la confession existe, pourquoi ne point avouer, sereinement que la rétribution de mes services couvre, sans aucun apport familial, les dépenses liées à l'achat des biscuits vitaminés et de la limonade détenus par le Caïffat et des illustrés vendus par l'Hortense.

Qu'il s'agisse des superhéros des bandes dessinées d'alors, ou de la lecture des longs textes évoquant les continuelles chevauchées dans la pampa des gauchos d'un señor Mendoza en lutte permanente contre d'insaisissables bandes de brigands, d'une certaine façon, je retrouve souvent dans ces aventures, l'expression de la lutte incessante du Bien et du Mal qu'évoque, souvent, le curé Duplaix. Les points d'orgue de ce temps ancien, désormais révolu, et de mon assiduité religieuse furent la grande kermesse organisée dans le parc du château, découverte en compagnie de ma tante Alida, et la grande procession du quinze août mil neuf cent quarante-cinq. Cet après-midi-là, bannières en tête, mes copains Aubrun et Sarin marchant, avec moi, derrière le curé Duplaix, participèrent, de Saint-Martial à Puyferrand — avec un premier parcours reliant Saint-Martial au monument aux morts, effectué sur un sol progressivement tapi de pétales de roses — plus de quatre cents personnes, venues célébrer la Vierge Marie et la paix retrouvée.

À quelques pas de la place, en descendant la rue Saint-Martial, face à l'actuel presbytère, se trouve la sympathique échoppe d'un artisan aujourd'hui disparu des campagnes. C'est à l'âge de sept ans que j'ai fait connaissance de monsieur Mouchet, notre sabotier. Jusqu'alors, chaussé, en semaine, de galoches, sur décision de ma grand-mère, en ma qualité de *Brisefer* — qui use trop rapidement ces galoches — je vais devoir adopter la chaussure la plus pratiquée du monde paysan. Monsieur Mouchet — père de Monique, gentille petite camarade d'école

— coiffe son visage rond, au regard affable, d'une casquette. Il m'accueille avec bienveillance, mettant l'accent sur le fait que seules les grandes personnes portent des sabots. Malicieusement il ajoute que ce sera mieux pour accompagner mon grand-père au jardin. À notre arrivée, le père Mouchet, qui vient de terminer l'ébauche d'un sabot à l'aide d'une hachette, se prépare à lui donner forme grâce à la grande lame tranchante de son paroir. Mais mon regard prend progressivement connaissance de l'atelier où flottent les odeurs de bois, de colle et de vernis. Quelques billes de hêtres et de nombreuses bûches d'ormes, de frênes ou de peupliers, plus rarement d'aulnes, à la taille d'un sabot adulte attendent d'être choisies. Deux paires toutes neuves, récemment terminées, attendent leurs futurs usagers. Monsieur Mouchet m'observe et ne résiste pas à me dire quelques mots concernant son travail :

« Tu vois, ce bloc que je viens d'ébaucher, eh bin, connaissant la forme de ton p'tit pied que je vais dessiner sur un carton, je creuserais avec la mèche et la cuillère que v'là et pis après j'vais le terminer avec ces deux outils que tu vois là, et qu'on appelle le boutoir et la rogne. Et, pour eul finir, afin qu't'ai de beaux demi-garnis, je poserai deux belles garnitures en cuir et j'te les vernirai. »

« Vous allez me les faire maintenant ? »

« Ah, non, mon gâs, ta paire eud'sabiots va m'demander troé ou quate heures de travail et j'en ai d'autres paires à finir avant d'travailler pour toué ! Alors, faudra arvenir me vouère dans deux jours... »

* * *

Au point haut de la rue des Juifs, prise se décalant à gauche, se trouve la rue des Écoles. Au tout début de cette rue, à droite, une grille ouvre sur la cour d'entrée de l'école de garçons, au fond, en face, un préau et, sur le côté gauche, le bâtiment qui abrite les élèves de l'école primaire et ceux, plus âgés et déjà plus fiers, du cours complémentaire. Le temps, tour à tour studieux, appliqué ou rêveur, souventes fois ému, de mon enfance, le temps de la découverte des autres, temps de la chance du commun et de la différence qui mature l'intelligence, je l'ai connu en ce simple lieu, plein de mes souvenirs.

Si Dieu avait sa maison à Saint-Martial où ses enfants se retrouvaient, aux saintes occasions, pour élever leurs âmes, l'école de la République, « publique, laïque et obligatoire », avec ses enseignants très respectés à l'époque, offrait, ici, gratuitement, à tous les gamins et toutes les gamines — y compris, aux enfants de l'Assistance Publique, « placés » dans plusieurs familles du hameau des Archers ou chez des petits fermiers de la Bourgeoisie — les chances, nouvelles, d'une évolution par l'effort, la connaissance et le savoir. Grand-père avait été l'un des premiers à y obtenir le certificat, ma tante Alida y avait obtenu le brevet. Assez dissipé, mais à l'aise en mathématiques, en français et en sciences naturelles, j'ai eu la chance d'y passer des heures heureuses et d'y obtenir toujours de bons résultats. Et vis-à-vis de ces valeureux maîtres, qui avaient noms Marquet, Roumi, Faucheron, Pichon et Sonnet, ma fidèle et sincère reconnaissance demeure entière.

Les souvenirs dont je suis le plus fier concernent les mathématiques, mais mes souvenirs les plus tendres sont liés au temps d'hiver et à la poésie. Ma mémoire retrouve sans difficulté aucune, ce jour de février mil neuf cent quarante-trois où, après plusieurs jours de temps froid, il avait abondamment neigé. Ce jour-là, pour me rendre à l'école, j'avais délaissé la rue des Juifs, préférant passer par la grande rue, pour m'attarder quelques instants devant la forge déjà rougeoyante d'un père Juniat ayant revêtu sa veste de cuir, respirer ensuite une odeur de pain frais venu de la boulangerie située à l'angle de la rue Saint-Honoré et enfin remonter par cette voie que, pour la circonstance, mais à tort, je pensais moins abrupte que mon chemin habituel. Nos copains de la campagne, dont les p'tits « assistés » des Archers, sont tous venus, arrivés avec seulement un quart d'heure de retard. Des longs pans de tissu, d'abord passés sous leurs

sabots, puis enroulés autour de leurs chevilles et noués sur le côté, avaient, autant que faire se peut — au cours d'un trajet de trois kilomètres, effectué avec une neige, par endroits épaisse de près d'une trentaine de centimètres — protégés leurs pieds de l'humidité. Nos valeureux copains, aux doigts devenus gourds malgré leurs mitaines, avaient pourtant souri en pénétrant dans la classe bien chauffée. Leur courage, non susceptible d'être alors couvert par un spot télévisé, fût considéré comme chose normale. Le très court temps passé à réchauffer leurs mains, puis à déposer leur gamelle contenant le repas de midi sur le côté du poêle à charbon, avant de prestement sortir leur plumier, et enfin, de porter pleine attention au maître d'école, témoignèrent que l'époque n'était pas aux gémissements à premier motif. Et quand, par ces tristes journées d'hiver, notre instituteur guidait ensuite la lecture appliquée, effectuée, tour à tour, par chacun d'entre nous, d'un très touchant poème — *Les oiseaux* de Lamartine, *Première gelée* de Jean Richepin, ou *La mort du loup* d'Alfred de Vigny — une progressive, puis intense émotion — née de l'apaisante communion du groupe, et augmentée pour certains, de la mélancolique perception de la fragilité des choses et des êtres — prenait alors possession de la classe toute entière, la faisant accéder à une spiritualité laïque. Pour des gamins — portant tous béret, majoritairement habillés de blouses grises, et chaussés de sabots ou de galoches, usufruitiers invités à soigneusement recouvrir d'un papier neuf, les livres déjà utilisés par la promotion précédente, et armés, pour une écriture faite de pleins et de déliés, de la seule plume sergent-major trempée dans l'encre violette de la République — cette solennité épanouissait le précieux temps scolaire.

* * *

Ah ! ce champ de foire, aujourd'hui disparu... Cette aire de promenade et de déroulement de toutes les festivités communales — bordée au nord par les jardins communaux et, en pointe sud par le monument aux Morts — était le lieu des foires agricoles et autres grandes et rurales réjouissances de tous les villageois. Souillée une seule fois par une fête des mères à chapeau maréchaliste, cet endroit, à telle occasion a reçu un cirque de passage, vu se dérouler, au cours des fêtes villageoises les épreuves enfantines de course en sac, de course à la grenouille, les concours de bicyclettes fleuries ou de simple course à pied. En mil neuf cent quarante-cinq, l'importante foire aux bestiaux d'automne occupa la totalité des surfaces. Venus de Sancoins, de Lignières et de nombreux autres cantons du Boischaut, quelques-uns venus de l'Allier et de la Creuse, ovins du Cher, bovins de plusieurs origines, et ânes du Berry auxquels s'étaient joints les superbes étalons venus du haras de Blois, firent le succès d'un rassemblement à fonction économique et sociale. Très tôt venus, avec voitures à bestiaux accrochées derrière des automobiles, ou *petites voitures* tirées par un cheval ou un âne, le monde paysan participa avec fierté à cette journée qui, célébrait la terre, les animaux de trait et l'élevage de bétail. Au fil de la journée, après s'être bien « mesurés » au cours de nombreuses discussions, et après avoir scellé leur accord par un énergique *topons là*, vendeurs et acheteurs de bestiaux se retrouvaient à la bascule du poids public dont l'imposant rectangle aux barrières marrons était installé en partie inférieure du jardin cultivé par mon grand-père. Ce jour-là, François Manigault officiait comme employé municipal, en charge de surveiller le bon fonctionnement de la bascule et le correct déroulement des opérations de pesée publique. À cette occasion, les nombreux cafés et auberges du village, et d'abord la très proche auberge Dagois — afin de conforter les rapports de voisinage, de resserrer les rapports retrouvés d'une parenté éloignée, et d'une façon générale de permettre d'échanger les idées, les informations sur les matériels à venir, les potins et pour en finale, favoriser les affaires — s'efforcèrent de servir le canon et la mangeaille, à tous les francs-buveurs et autres vigoureuses fourchettes, venus, le cœur en fête à la foire, célébrer leur profession et les espoirs d'une paix retrouvée.

* * *

Dès fin octobre, dans une petite cabane installée à l'est de la bascule, s'installait celui que les berrichons nommaient *le lambiqueu*. Pour moi, ce personnage — que j'ai rencontré une fois, par une froide matinée de novembre, en compagnie de mon grand-père, et dont j'ai oublié les nom et prénom — utilisant un mystérieux appareil appelé alambic, devait appartenir à cette famille secrète, dont j'avais très récemment appris l'ancienne existence, celle des alchimistes. J'ignorais cependant à quel point, mon imagination vagabonde et peut-être, une inconsciente intuition me rapprochaient de l'aventure des mots venus d'ailleurs, dont je ferais connaissance bien plus tard, savoir que le mot alambic (appareil servant à la distillation) — ainsi que les mots alcali, alcool, et élixir — avaient pour origine, l'arabe des alchimistes. Installée au centre de la cabane, la curieuse machine, composée d'une marmite en cuivre, d'au moins deux cents litres — destinée à recevoir la matière à distiller, et à effectuer la mise en chauffe, comprise entre deux heures et demie et trois heures et demie, par un feu de bois qu'il fallait régulier — et d'un serpentín plongeant dans un récipient d'eau froide, distillait le marc de raisin — où bien du marc de pommes, prunes et poires — pour obtenir un liquide de degré alcoolique, fixé par la régie, et obtenue par le distillateur, égal à 50 à l'époque — appelé *la goutte*. Depuis le temps qu'il accompagnait, en droit, cette opération, grand-père connaissait le processus par cœur et se faisait un plaisir de me l'expliquer :

« Tu vois, les vapeurs du produit ainsi distillé, sont recueillies au niveau du couvercle de la marmite, viennent se refroidir dans le serpentín et sont récupérées à l'état liquide à la sortie du tuyau... L'alcool obtenu a une teneur en degrés liée, à la qualité du produit qu'on met et à la régularité de la chauffe. Chaque fois qu'on dépasse le degré autorisé, le distillateur doit le ramener à 50 en ajoutant la quantité d'eau nécessaire... »

De mémoire, à l'époque, chaque récoltant, au total des distillations, n'avait droit qu'à dix-huit ou vingt litres d'alcool. Le transport, à l'aller, de la matière à distiller et celui de la goutte au retour, faisait chacun l'objet d'un laisser-passer, celui du retour devait, en plus, précisément indiquer l'heure de départ du point de distillation et l'heure d'arrivée au domicile du récoltant. Durant son séjour, en dehors des récoltants, le lambiqueu recevait de nombreuses visites. C'est ainsi que le père Cognet, plombier pourtant très attendu par les tuyauteries de plusieurs foyers, vint, par hasard, se joindre à nous, pour s'informer de la qualité de la production en cours. Très bien éduqué, le lambiqueu, sans tarder, offrit de « contrôler » une eau-de-vie de prunes. Les trois hommes humèrent, goûtèrent lentement, quêtèrent chacun le regard de l'autre, puis hochèrent doucement la tête, enfin déclarèrent de façon sentencieuse que, « tant au nez qu'au palais, c'était pas mauvais ». Toujours mesurés, voire économes, en matière de compliments, les trois berrichons venaient de certifier, en connaisseurs, un produit très réussi, qu'on pouvait boire en toute conscience ! Innocemment, Albert Cognet, se fit préciser le nom du récoltant, afin de ne pas oublier de le complimenter, et, à toutes fins utiles, s'en souvenir, le jour où la baignoire de l'heureux propriétaire justifierait, sans attendre, une intervention. La petite goutte d'eau-de-vie dont grand-père avait rapidement imbibé un morceau de sucre, avant de le confier à mon palais, me révéla le goût puissant de ce qui, dans tous les foyers, par un temps froid, remplaçait, pour trinquer lors d'une visite amie, le traditionnel canon de vin. Le départ du lambiqueu et de sa petite baraque du champ de foire, marquait, alors le décès de l'automne et le début du long temps d'hiver.

* * *

Mis à part, quelques légumes secs achetés en fin d'hiver, la quasi-totalité des légumes frais ou en conserves, destinés aux quatre personnes du foyer, provenaient de notre jardin du champ de foire. Outre que de fournir des aliments d'une excellente qualité, la culture, tout au long des saisons, des plantes potagères, par mon grand-père, confortait de façon importante le budget familial. Nécessité devenu usage, la quasi-totalité des gens, modestes ou pauvres, du village, tiraient une large partie de leur subsistance, de l'exploitation d'un lopin de terre.

D'une surface d'environ huit ares, dont sept cultivés, le jardin du champ de foire, situé au sud de l'ensemble communal, se terminait par une mare d'une quarantaine de mètres carrés, où, en saison, chacun puisait l'eau nécessaire aux nombreux arrosages, et sur la surface glacée de laquelle, mes copains et moi usions nos sabots en hiver. Trois mètres avant un accès en pente douce — lequel par temps de gel important, nous permettait de prendre l'élan nécessaire à l'utilisation de notre improbable patinoire — fleurissait au printemps, un cerisier de type « griotte de Montmorency », dont une partie de la récolte de fin juillet, était ultérieurement dégustée, après plusieurs mois de séjour dans l'eau-de-vie distillée par le lambiqueu. Mes premières visites du lieu s'étaient effectuées à l'occasion de promenades en compagnie de grand-mère ou de ma tante Alida. Mais, dès après avoir reçu ma paire de sabots fabriqués par le père Mouchet, et, précisément à partir du mois de mars mil neuf cent-quarante-quatre, grand-père, prétextant avoir besoin d'aide, m'y entraîna plusieurs fois par mois.

Aux premiers beaux jours de mars, grand-père exprimait, très clairement à mon intention, les règles, concernant la plantation, la culture et la récolte des topinambours :

« Tu vois, lapin, les tubercules de ce légume, avec lequel ta grand-mère nous régale, doivent être plantés dans un carré à part, espacés d'un mètre, car c'est une plante envahissante, et à une profondeur de dix centimètres. Si j'en avais la possibilité, je les aurais plantés, à l'abri d'un mur, car ce serait encore mieux ... Cette plante va se développer comme un rhizome et la récolte va se prolonger jusqu'au début de l'hiver. D'ailleurs dès le mois de novembre, on les couvrira d'un peu de paille et de feuilles mortes, pour éviter leur gel... »

En écoutant mon aïeul parler de ses semis et plantations avec l'application et le talent d'un maître d'école, je ressentais pour lui une certaine admiration et ce, d'autant plus que mon goût pour le jardinage n'était pas encore avéré. Pour m'encourager, j'imaginai simultanément les délicieux topinambours — en potage, enrichis d'une onctueuse crème fraîche, ou alors servis tièdes, en salade, avec une vinaigrette — cuisinés toujours simplement par ma grand-mère. Par ailleurs, tant par coquetterie que par curiosité intellectuelle, je n'oubliais pas de retenir le mot rhizome, qui, entendu pour la première fois, méritait la consultation du dictionnaire et en plus de faire appel à ma tante Alida, laquelle en savait des choses.

Dès fin mars, sortant les pommes de terre conservées dans la petite pièce décaissée et aveugle qui servait de cave, il les faisait germer, en vue de leur plantation, au premier réchauffement de la température.

Durant la première partie d'avril il procédait aux semis de carottes, poireaux, épinards et de la chicorée frisée, et le cas échéant sous châssis, de la laitue, des radis, les tomates, les betteraves rouges et des melons.

En mai, avait lieu l'éclaircie des premiers semis et le semi des choux de Bruxelles. Et sur les premières feuilles, d'abord celles des jeunes salades, apparaissaient, plus ou moins nombreuses les limaces. Alors, armé d'une tige au bout sectionné en sifflet, d'un geste devenu soudain assassin, je transperçais, tour à tour, ces indésirables mollusques. Puis, selon l'usage berrichon, je piquais ensuite la tige et les victimes embrochées, de façon bien visible, et se voulant dissuasive, au départ du carré « nettoyé ».

Chicorée, navets, choux, pois, rutabagas et poireaux d'hiver suivaient. Puis venait le temps de tuteuriser les tomates. Progressivement, le jardin, en beauté, traduisait les patients efforts du jardinier et les grâces d'un terrain fertile et d'une nature potentiellement généreuse. Issus de semis ou de bulbes plantés, oignons et échalotes, largement cultivés condimentaient, au long de l'année la cuisine berrichonne. Par contre, et de façon quasi générale, en Berry, la consommation d'ail et partant la culture des aulx était plus rare. J'apprendrais bien plus tard que cette situation s'accordait avec le fait que notre région, délimitait le territoire de langue

d'Oil, et celui de langue d'Oc. Au-delà du Boischaut, et au fur et à mesure de la progression géographique vers le sud de la France, on peut effectivement observer que la production et la consommation de cet excellent alicament vont en augmentant.

Durant les mois d'été, certains jours dès sept heures du matin, d'autres jours plutôt en fin de journée, grand-père m'entraînait avec lui, pour tirer, de la mare, les arrosoirs d'eau destinés à l'arrosage des cultures, pour l'aider à biner les carrés, arracher, çà et là, les mauvaises herbes ou de ramasser à la main puis de détruire les doryphores qui ne manquaient pas d'envahir les tiges des pommes de terre. Puis nous récoltions les asperges, et les petites pommes de terre nouvelles — qui grattées et coupées en morceaux, seraient rissolées avec du saindoux — les haricots verts, les pois, Enfin, mûrissaient les pêches — avec lesquelles grand-mère réalisait, en y ajoutant un peu de gamay, une soupe de fruits et faisait de délicieuses confitures. À la fin de l'été, nous nous régaliions des fondantes poires Guyot.

Octobre venu, c'était alors au tour des goûteuses Comice, de garnir les tartes ou bien, coupées en quartiers, de sécher sur claies au grenier, en vue d'être réhydratées et servies en hiver. Poireaux, rutabagas et topinambours étaient récoltés jusqu'à Noël et parfois au-delà.

Après lecture de la montre à gousset qu'il ne quittait que pour aller dormir, grand-père cessait, le moment venu, de travailler, et contemplait quelques instants son jardin. Alors, observant attentivement mon aïeul, je voyais une fierté complétée d'une certaine joie éclairer son visage. De tout mon cœur, je partageais, avec lui, ce moment de pleine satisfaction et de profonde et joyeuse paix, qu'un léger vent d'été embrassait de son secret murmure. Sans qu'à cette époque, je m'en préoccupasse, ces délicieux instants de bonheur simple et l'image d'un homme à l'automne de sa vie, prenaient définitivement place en ma mémoire.

Puis grand-père, d'une voix calme, rompait le silence, me précisant, chaque fois, qu'avant de partir, il fallait nettoyer, avec soin, les outils utilisés et ensuite, les ranger, « comme il faut » dans la loge située au fond du jardin. J'aimais cette modeste cabane en bois — à l'intérieur de laquelle, grand-père abritait tout son matériel et, dont le tiroir d'une modeste table, contenait, les sachets de graines, et un rouleau de raphia naturel — dans laquelle je m'abritais du vent lors de mes intrusions hivernales, et me réchauffais après avoir usé mes sabots sur la glace de la mare gelée.

* * *

En pleine saison, nous retournions à la maison avec un panier plein de beaux légumes frais, et d'excellente qualité nutritionnelle parce que non pollués par de nocifs produits chimiques. Durant le parcours, il nous arrivait de nous arrêter pour saluer telle personne assise devant son pas de porte de sa maison, éventuellement d'échanger quelques propos paisibles sur la qualité des récoltes potagères en cours et à venir, et, selon le cas, de remercier ou d'accuser le temps. Grand-père n'hésitait pas à faire sentir les excellents melons de sa récolte.

Un jour, au moment de quitter la rue des Juifs pour rejoindre notre proche domicile, fixant la plaque nommant la rue, je ne pus retenir ma curiosité :

« C'est qui, les Juifs, grand-père ? »

Grand-père sembla réfléchir quelques secondes, leva légèrement les épaules et me fit cette simple réponse :

« C'est une longue histoire que tu apprendras plus tard. Pour l'instant, je te réponds qu'il y a eu, de longue date, des Juifs en Berry. Peut-être que dans les temps passés, certains d'entre eux ont habité le village et cette rue. Je n'en sais rien. Mais, pour revenir à ta question, je te demande simplement de retenir qu'ils appartiennent à un autre peuple, mais que ce sont des

gens comme nous et, que, plus encore dans les circonstances actuelles, où ils sont recherchés par les Allemands, tu dois les respecter et les considérer comme tes compatriotes»

Je songeai immédiatement à un nommé Charles Ubogi, récent élève du cours supérieur, gentil et beau petit garçon aux cheveux frisés, qui, réfugié au village avec ses parents, fuyait à la fois l'effroyable menace nazie et la coupable collaboration de l'État français et de la Gestapo. Je bombai alors le torse et m'entendis répondre :

« Ne t'inquiète pas grand-père, mes copains et moi, on n'est pas des méchants. Et moi, je te promets de toujours me souvenir de ta demande... ! »

Sans excès de zèle, mais par une action discrète et prudente de quelques-uns, le village fit en sorte de protéger et de déplacer, en temps utile, vers Châteaumeillant, les quelques familles juives venues pour éviter la déportation et les camps de la mort, se réfugier au Châtelet. Ainsi, une quarantaine de familles juives furent abritées par des personnes de Châteaumeillant, ville qui s'honore, officiellement, de plusieurs « justes » reconnus par Israël.

Jour de batteuse à la Preugne de Saint-Jeanvrin.

Ce jeudi vingt-trois août mil neuf cent quarante-cinq, grand-père me réveille peu après six heures. Disposition indispensable en vue d'une longue et laborieuse journée, grand-mère me sert un copieux riz au lait, parfumé d'un bâton de vanille, que je mange avec appétit.

Quand j'arrive chez les Légier, à la petite Preugne de Saint-Jeanvrin, il est déjà sept heures et demie. Succédant à une courte nuit d'été, l'aube s'est déjà installée et le soleil luit depuis les Archers. Une belle journée s'annonce. Je traverse la cour à vélo et rejoint la partie ouest de l'imposante grange. Tout le matériel, est arrivé la veille au soir comme c'est l'usage, avec la « batteuse tournante ». Installée parallèlement au grenier, dont elle est séparée d'environ deux mètres cinquante, celle qui bientôt va dévorer les gerbes, parfaitement assurée sur ses cales, attend silencieuse. Cette majestueuse batteuse de couleur orange foncé, avec ses flancs de bois et ses poulies de métal, porte avec fierté, en haut, et des quatre côtés, l'inscription « Merlin et Cie, Vierzon (Cher) ». Devant elle, se tient le tracteur gris, modèle fabriqué par la Société Française de Vierzon. Le logo qu'il porte, tout comme les inscriptions précédentes de la batteuse, témoignent, tout à la fois, d'un demi-siècle d'inventions, de la réelle capacité industrielle et de la compétence ouvrière, de cette ville du Cher, dans le domaine des machines agricoles. La longue courroie qui relie la poulie du tracteur à celle de la batteuse est en place. À l'arrière de la machine, les sacs de jute sont prêts à recevoir le précieux grain que contiennent les épis.

La partie basse de la grange a été vidée du cabriolet, du tombereau et de la charrette utilisée pour la fenaison et les moissons. La charrette, destinée à recevoir la paille, qui retournera au grenier, a été prépositionnée à trois mètres de la batteuse. La place libérée au sol, est occupée depuis la veille, par une longue table faite de tréteaux et de planches où s'assembleront pour un goûter et un souper, bien mérités, tous les participants.

Venus de Privet, de Saint-Jeanvrin, des Archers, de la Grande Preugne, et de Beddes, les gars de la batteuse, qui ont déjà mangé chez eux une soupe roborative, et qui ont bu un bon café en arrivant à la ferme, sont réunis autour de mon cousin Maxime. À la place de leurs habituels sabots, six d'entre eux ont chaussé des brodequins. Chacun porte une casquette ou un béret.

Appuyé sur le tracteur, l'oncle Légier parle avec le mécanicien responsable de la machine, qui procède attentivement aux dernières vérifications. La dernière réponse du technicien, destinée à mon oncle, me parvient :

« C'est un SFV H2, version « labour-battage », équipé de pneumatiques depuis 1936 et muni d'un pare étincelles... »

L'oncle Légier frotte sa moustache sur mes joues et me présente à son interlocuteur :

« C'est mon n'veu du Châtelet qu'est venu nous aider. Comme on démarre à huit heures, il faut que j'lui précise son travail, dès maintenant... »

J'ai tout juste le temps d'embrasser Maxime. L'oncle Eugène m'entraîne en trotinant vers la cave. Arrivé là, il me désigne un tonneau, me montre deux bouteilles propres et m'explique :

« On débute le repas à midi et demi. On arrête de travailler une demie heure avant. Donc, d'ici là, j'te confie l' soin de bien désaltérer les neuf gars engagés pour la batteuse. Alors tu rempliras la bouteille d'un litre de vin, et, à partir de neuf heures moins le quart, tous les trois quarts d'heure, de la grange au sol, tu leur proposes un p'tit coup de vin à boire. Mais à partir de onze heures, tu prends le siau qu'est là, tu tires de l'eau fraîche du puits et tu leur propose de l'iau. Ce n'est pas que j'veux faire des économies, mais anc le soleil qui va taper dur, y auront soué. Déjà qu'les gars seront fatigués, j'tiens pas à ce qu'il y en ait qui soient

tant soi peu abreuvagés à mi-journée. Voilà, tu sais tout. Alors, pour l'immédiate, va voir la patronne et, demande lui de te donner un verre propre, pour effectuer ta tournée... »

Consignes bien en tête, j'entre dans la pièce à vivre de la ferme, pour dire bonjour à ma tante. Quand je pointe mon nez, elle s'active en cuisine, en compagnie d'une jeune femme de la ferme située de l'autre côté du chemin.

« Ah, te v'là enfin, j'me demandais si t'allais venir nous dire bonjour... Sois pas étonné d'tout notre déballage. Dès hier, j'ai acheté la viande au boucher ambulant de Châteaumeillant, et avec la Marie que tu voué là, on a épluché les légumes et fait cuire lentement le pot-au-feu. Et il devrait être bin goûteux avec tout ce qu'on a mis : gîte, paleron, plat de côtes, un jarret et une superbe queue de bœuf. Quasiment quatre kilos en tout ... Et là, tu voué, on prépare les tartes aux pommes et aux prunes. Car, va bin falloir les nourrir, les onze bouches qu'on va avoir à table, à midi et ce souère : dame, ton cousin Maxime et les gars d'la batteuse ça fait huit, neuf avec eul mécanicien, dix avec toué, et onze anc ton oncle Eugène. »

« Attention, ça fait treize avec vous deux ... »

« Non, parce qu'aujourd'hui, Marie et moi, on mangera avant, afin de faire le service... »

Avant de partir, les yeux écarquillés, j'observe l'ensemble des victuailles qui occupent large partie de la table. Trois poulets de chair de cinq mois, nourris aux grains, et deux beaux rôtis de bœuf, prévus d'être servis avec des haricots verts frais cueillis, seront les plats principaux du midi. Pour le soir, après le bouillon et les légumes — accompagné de délicieux cornichons du jardin, mis en conserve par la Camille — viendront les viandes du magistral pot-au-feu. Et en plus, les savoureuses tartes qui suivront un fromage blanc... La bouche emplie de salive, je quitte ces dames et part offrir ma première tournée.

* * *

Mise en marche à huit heures pile, la batteuse, secouée par les mouvements internes de ses tamis, à commencer à avaler et digérer les gerbes offertes à son vigoureux appétit. Le ballet incessant est désormais commencé, sous l'autorité conjointe de mon oncle, récoltant maître d'ouvrage, et du maître-d'œuvre que demeure le responsable technique de la machine. Au-delà des nécessaires opérations de lubrification, ce dernier doit s'assurer en permanence de la position bien centrée des courroies sur les poulies et du bon calage au sol de la Merlin. Par ailleurs, chacun est à son poste.

Placé sur le bord du premier étage de la grange, et alimenté par un autre homme qui opère de l'intérieur, Maxime, lance d'un coup de fourche les gerbes aux servants de la batteuse. Juchés sur leur estrade, les deux hommes réceptionnent les gerbes, les délivrent de leurs ficelles, et d'un geste rapide, les répartissent sur le tapis roulant qui les entraîne dans la gueule béante de la machine.

Deux hommes sont affectés à la lieuse mécanique qui assemble la paille. Cette paille servira, tout au long de l'année, à refaire les litières des vaches, et celles du cheval et des cochons. Transformée en fumier par les déjections animales, elle sera ensuite épandue, pour nourrir les sols et les cultures.

Deux autres gâs récupèrent la paille assemblée par la lieuse mécanique et chargent les bottes sur la charrette prépositionnée.

Deux costauds gaillards procèdent à l'ensachage du grain dans les robustes et réputés sacs de jute Saint Frères. La récupération du grain se fait par les clapets métalliques positionnés au bas de la trémie où parviennent les grains issus du battage. Chaque sac rempli est, avec l'aide du servant, chargé sur les épaules d'un des gaillards en charge de les porter jusqu'au grenier de la ferme. Les valeureux porteurs transportent alors, une quarantaine de mètres, des sacs de

quatre-vingts kilos, les montent, par une échelle sans poignée, puis, d'un coup d'épaule, les vident sous les combles. Sur les indications de mon oncle, deux quantités sont séparées : un modeste volume est conservé pour les futures semailles et pour nourrir la volaille, tandis que le plus gros volume, est destiné à être vendu au marchand de grains. Le son récupéré grâce à un système de ventilation intégré à la batteuse, est reçu par d'autres sacs plus légers. Mélangé au petit lait, ce son sera utilisé pour nourrir les cochons.

La chaleur et la poussière ont commencé d'assoiffer les organismes. La bouteille d'une main, le verre de l'autre, j'offre le bienvenu canon de vin. Chacun s'interrompt un instant. Certains enlèvent le grand mouchoir à carreaux, noué sur le visage en guise de protection et soulèvent leur casquette ou leur béret, qu'ils remettent après s'être essuyé le visage. Tous accueillent avec plaisir le gamin qui leur apporte *eul bon bouère*. Profitant alors de cette courte pause, chacun redresse, tant qu'il peut, sa silhouette pour soulager la fatigue des reins, pourtant solidement soutenus par une ceinture de flanelle.

À midi, strident coup de sifflet. Le ronronnement lancinant de la machine s'arrête. Je suis en train de déposer la bouteille vide et le verre lorsque mon oncle pénètre dans la cave. Au sol, le seau destiné à puiser l'eau fraîche, qui n'a pas servi...

« Alors mon n'veu, ça semble s'être plutôt bien passé. Y a personne qu'a dit du mal de toi ! »

« Oh, c'est qu'ils avaient soif les gars, j'ai dû faire six passages et je n'ai même pas eu le temps d'aller tirer de l'eau. J'm'en rends compte seulement maintenant... »

L'oncle Légier qui me regarde n'est pas dupe. Souriant il ajoute :

« Et toué, combin de canons, as-tu bu pour tenir le coup ? »

« Pas autant qu'ton vin le mérite, oncle Eugène, il est tellement bon ton vin... ! »

« C'est vrai qu'c'est pas le pus mauvais d'ceux que j'ai goûté..., mais compte tenu de ce que tu leur as fait boire ce matin, et pour qu'ils tiennent le coup encore c't'après-midi, durant le repas z'auront droit qu'à de l'iau . »

« Dans ces conditions, le rôti et le poulet ne seront pas très bien accompagnés... »

« Dis donc, garnement, c'est un jour de batteuse. On ne part pas faire un repas de noces. Note que ce soir, on servira l'apéritif et on remettra eul'vin qu't'aimes bien sur la table. »

* * *

Pendant ce temps, à six, en vingt minutes, ils ont mis la paille en place au premier étage. Puis chacun est allé se laver les mains et le visage avec l'eau du puits, avant de passer à table. Après avoir posé casquette et béret, une fois assis, les hommes ouvrent, d'un geste vif et sur, leurs couteaux de poche. À tour de rôle, chacun coupe, avec soin, sa tranche de gros pain. Peu après treize heures, la délicieuse terrine de pâté de lapin, faite maison, passe de mains en mains. La patronne est complimentée. La conversation démarre peu à peu et permet d'oublier la fatigue. Les échanges portent sur les récoltes. C'est aussi l'occasion de prendre des nouvelles des uns et des autres. Puis d'autres commentaires s'étendent aux derniers événements marquant la guerre avec le Japon, allié du régime nazi. Un moment de silence accompagne l'évocation des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki qui, avec la nouvelle et puissante arme atomique, il y a deux semaines, ont fait cent mille morts. L'oncle Eugène informe gentiment la tablée qu'il ne plaint pas son vin, mais qu'avec le soleil et la température il doit prendre soin de tout le monde. Chacun sait la convivialité habituelle du fermier et tous connaissent les usages des décennies précédentes. Le message est donc très bien reçu. Deux belles cruches en grès, faites par mon arrière-grand-père, Ursin Manigault, ancien potier du village des Archers, remplies de l'eau fraîche du puits trônent sur la table.

Sont ensuite servis, le rôti avec des haricots verts du jardin, et les poulets non labellisés, mais tout simplement excellents. Un morceau de fromage de vache, suivi d'un bon café termine ce repas. Chacun se lève pour s'abriter, un court moment, à l'ombre du noyer qui borde l'enclos.

Quinze heures, un coup de sifflet, bien moins vif que les précédents, semble vouloir s'excuser d'interrompre un dernier instant de détente. Chacun s'active à nouveau autour de la machine qui a repris son bruyant ronronnement. Et, un peu plus d'une heure et demie plus tard, prend fin le battage du blé. Commence ensuite celui d'une petite récolte d'avoine, dont le grain bienfaisant sera destiné principalement aux rations du cheval et par ailleurs, mélangé au blé de la volaille. Deux heures plus tard, la chaleur et la fatigue ont ralenti le rythme. Les derniers sacs à monter au grenier semblent encore plus lourds aux porteurs. Il reste encore une petite heure de travail. Puis soudain, peu avant six heures, verbe haut, Maxime crie sa joie, :

« Allez les gars, v'là les dernières gerbes ... »

Peu après, un long coup de sifflet victorieux provient du mécanicien. Naturellement le bruit du tracteur et celui de la machine cèdent la place à ceux naturels de la ferme. Dernier effort de ce jour, les bottes de paille issues du battage de l'après-midi sont montées au grenier. Puis, tandis que la poussière retombe, les hommes retirent le mouchoir qui les protégeait. Chacun nettoie son béret ou sa casquette, racle sa gorge et, par des aspirations plus profondes, apaise sa respiration. Pendant ce temps, la Camille rentre, rapidement, les vaches à l'étable afin de se libérer de la traite, avant le service du repas du soir.

Lasse mais joyeuse, l'équipe rejoint le puits. Deux bassines et quelques serviettes de coton sont disposées pour permettre aux hommes, torse nu, de faire un brin de toilette. Demeuré seul dans l'enclos, le mécanicien s'apprête à déplacer la machine vers telle autre ferme du voisinage, où demain, la récolte doit être battue à son tour. Sans tarder, sous sa conduite, les engins quittent l'enclos. Autour du puits, de sympathiques et bruyants saluts s'adressent alors au conducteur qui sourit avec fierté. Puis, lentement, chacun va prendre place autour de la table à tréteaux pour prendre l'apéritif. Achetées par Maxime, à Châteaumeillant, une bouteille de Pernod 45, une de Banyuls et une autre de Suze circulent. L'alcool aidant, les corps oublient la fatigue, les langues se délient, et les rires éclatent ponctuant les plaisanteries des uns et des autres. Aidées de Maxime qui transporte deux gros pains et de son père qui apporte quatre bouteilles de vin, les deux femmes s'affairent, pour installer les couverts. Puis, dans un grand récipient et dans deux grands plats, elles apportent le repas du soir. Comme d'habitude, concernant le souper, elles mangeront après le service, quand les hommes auront terminé le bouillon et les légumes du pot-au-feu et qu'ils entameront le plat de viande.

De plus en plus animé, le repas se déroule joyeusement. La queue de bœuf — morceau choisi des connaisseurs — a trouvé plusieurs amateurs. À tour de rôle, chacun, un peu émoustillé par le fruité du Gamay, y va d'une bonne histoire. Les rires, détendus, joyeux, et sonores éclatent. Certains, évoquent le souvenir des anciens et rappellent, avec émotion, comment se passait le battage des épis, autrefois. Quand les délicieuses tartes « faites maison » sont présentées sur la table, il est bientôt vingt heures. Ma tante Camille, qui de loin me couve de son œil coquet, s'approche et me sert une large part de l'une d'elles, garnie avec des Reine-Claude, et profite de ce rapprochement, pour me glisser à l'oreille :

« Tu vas prendre le temps de manger tranquillement ce morceau et pis après tu vas repartir au Châtelet, car je ne voudrais pas que ta grand-mère s'inquiète !

Je déguste mon dessert en examinant, tour à tour, les participants à qui mon oncle, manches de chemise retroussées, propose *d'essayer* sa goutte obtenue, l'an dernier, à partir des prunes de son jardin. Quelques instants plus tard, j'observe mon oncle et son fils, assis côte à côte. Deux bons gars, comme on dit, vaillants, droits, et sobres en paroles. Ce soir, je devine qu'ils

sont heureux de savoir tout le grain au grenier. En sus, pour le blé, ils estiment avoir récoltés un peu plus de trente quintaux à l'hectare, ce qui correspond à un très bon rendement dont ils ont bien lieu d'être fiers. Camille, quant à elle, ressent maintenant la fatigue des deux journées écoulées. Grand-père m'a dit que chez les Légier il y a beaucoup de courage. Mentalement, je complète la déclaration : beaucoup de courage et aussi beaucoup de gentillesse. Je suis très heureux de la façon dont s'est déroulée cette journée. Le moment vient de saluer tout le monde. En riant, chacun m'assure que j'ai été le meilleur pour le service de la boisson. J'embrasse affectueusement la tante Camille et Maxime. L'oncle Eugène m'accompagne jusqu'à la grille, encore ouverte :

« Tu vas t'y retrouver ton chemin tout seul ? »

Je rassure mon oncle en lui disant que si ce n'était pas le cas, je reviendrais bien dormir à la Preugne. Puis, avec sincérité, je le remercie pour cette journée.

« Oh ! c'est pas bin grand' chose ; j pense qu't'es content d'ête v'nu... ? »

Je ne sais pas encore suffisamment développer ma pensée. Je me satisfais alors de répondre positivement en embrassant l'oncle Eugène. Le chatouillement de sa moustache posée sur mes joues, m'est agréable.

* * *

Sur le chemin du retour, au fur et à mesure que je m'éloigne de la ferme, les images, les sons, les odeurs de cette journée de batteuse occupent mes pensées. Peu à peu, une certaine émotion me saisit, et me dit que j'emporte avec moi l'un des précieux souvenirs de mon enfance. Dans mon cerveau, prennent alors place tous les membres de cette famille paysanne, qui, en plus de mes chers grands-parents et de ma si précieuse tante Alida, ont nourris, de leur authenticité et de leur affection, mon premier temps de vie. Les visages des cousins Gauthier, ceux des trois Légier que je viens de quitter, et celui de ma tante Affret, m'accompagnent alors quelques instants. J'entends le son de la voix de chacune de ces personnes et suis heureux qu'ils me rendent visite. Mais, assez rapidement, et en droit fil de mon lancinant questionnement habituel, concernant la durée des êtres et des choses, une forte et prémonitoire interrogation surgit, que je formule ainsi, soixante-treize ans plus tard :

« Gens de la terre, valeureux exploitants de modestes propriétés, qui, au fil des saisons et des ans, par vos travaux, fournissez, une nourriture saine à toute la population des villes, vous qui par vos peines entretenez cette belle nature — et la célébrez avec force et joie, lors des rituels de vos récoltes — vous, simple petite fière paysannerie, d'ores et déjà discrètement invitée à détruire les belles et utiles bouchures de votre harmonieux bocage, pour effectuer d'excessifs remembrements, serez-vous là, longtemps encore ? »

À la fois satisfait et très fatigué par cette longue journée — que sitôt arrivé je racontai à mes grands-parents — et quelque peu, préoccupé de l'avenir concernant le destin de ma famille paysanne, j'allai me coucher. Durant les trois minutes qui précédèrent mon endormissement, j'exprimai le vœu qu'il leur soit favorable.

Trainees, étangs et bois.

Au niveau du village, mes vadrouilles les plus habituelles, en compagnie de tel ou tels, ont lieu au champ de foire, au tertre et, derrière l'église Saint-Martial, dans le petit chemin dont le mur écroulé ou simplement lézardé borde, en partie nord-est, la zone de l'ancien château. Mais, notre vive curiosité et l'appel tentateur, de ce qui pour nous, est encore l'inconnu, nous entraînent parfois bien au-delà de ces lieux de proximité. Alors, le temps d'un après-midi, le bois de Salut, Vieille Forêt, les Archers, les étangs de la Charnaye ou le bois des Planchettes, deviennent, zone d'exploration, occasion de petites aventures et d'échanges enrichis de notre imagination.

Déjà évoqué, s'agissant des festivités diverses, le champ de foire et la bascule du poids public accueillent aussi nos flâneries de certains jours de non scolarité, jours où nous errons sans but véritable, et durant lesquels, seul un événement inattendu ou une discussion enflammée, peut, soudainement caractériser notre journée. Ainsi, me revient le souvenir d'un après-midi de début septembre de l'année mil neuf cent quarante-quatre, passé en compagnie de mes trois fidèles copains Jean Aubrun, Robert Toninato, et Pierre Sarin. Après avoir, quelque temps traîné notre misère sur le lieu, désœuvrés, nous nous rendons, au pied de la colline du château, devant la maison de madame veuve Plasson, grand-mère d'un autre copain d'école nommé Jacques Picot, avec pour objectif d'inviter ce dernier à se joindre à nous. Jacques est un garçon très gentil, mais timide et sage qui, contrairement à nous, reste le plus souvent, à son domicile, auprès de son aïeule. Mais on espère beaucoup des pitreries de Jeannot Aubrun, pour servir d'argument afin de le décider à nous accompagner, après avoir, bien sûr, promis à sa grand-mère qu'il n'irait pas au-delà du champ de foire. Le groupe, alors constitué de cinq gamins choisit de s'installer le long du mur clôturant le pré situé au sud du champ de foire. La discussion porte alors sur les opérations militaires en cours en Europe. Sont alors évoqués, verbalement et donc sans obligation orthographique, les noms des différents commandants — ayant participé au débarquement et aux différents fronts — dont les noms, désormais célèbres, ont été mentionnés à la radio ou par les journaux et retenus phonétiquement par tous : le Général Dwight Eisenhower, (familièrement Ike), commandant suprême des Forces Alliées, et le Maréchal Montgomery, commandant des forces terrestres alliées. Puis, oubliant deux ou trois officiers supérieurs britanniques, l'on cite dans le désordre les généraux français de Tassigny, Leclerc, et enfin le nom de Patton. Jean Aubrun qui, avait tout écouté en silence, intervint soudain évoquant les exploits d'un certain Omar Bradley. Nono, qui depuis le début, ne s'était pas intéressé à la conversation, jugea le moment venu de passer à l'offensive.

« Comment qu'tu l'écris son nom à l'Omar ? »

Sans aucun embarras, le petit Jean se mit à épeler naïvement, quatre mots :

« H O, M, A, R D, B, R, A, S, D, E, L, A, I, T... »

Personne ne savait comment écrire le nom, mais le prénom du major américain transformé en nom de crustacé, et son nom relié à une notion de laitage, interpellèrent, cependant, chacun de nous. Jeannot admit qu'il pouvait se tromper concernant le prénom, mais que pour le nom, il était à peu près sûr de lui ...

« J'ai entendu dire que les « amerlocs » sont des costauds parce qu'ils boivent beaucoup de lait, dans lequel il y a du calcium, une sorte de fortifiant. Moi, je n'aime pas le lait et ma mère me dis que c'est pour ça que je suis maigre ... Alors pour moi, ça veut dire que c'est un vrai dur....l'homard »

Et pour mieux étayer sa démonstration, Jeannot réhaussa les manches de sa chemise et nous montra ses deux bras, très fins, d'une couleur laiteuse parsemée de petites taches de rousseur.

Tandis que Nono, les yeux écarquillés, était déjà en passe de gober l'imparable argumentation développée par Jean Aubrun, le sage Robert Toninato intervint :

« Et les gars, ce n'est pas possible, il ne pourrait pas avoir un prénom américain avec un nom qui ressemblerait à une locution française... »

Cette remarquable sentence qui confirmait notre ignorance en langue anglo-saxonne, eut pour avantage de rassurer le Nono. Après l'explication, il est vrai, un peu tirée par les cheveux de Jean Aubrun, aucun membre d'entre nous, n'ayant répondu, convenablement, à sa question, Pierre Sarin se sentit en bien meilleure posture, se promettant de rappeler cette scène en cas de besoin ultérieur. Peu intéressé par notre recherche Jacques Picot trouva motif à nous quitter.

Quelques minutes plus tard, silencieux et conscients de notre désœuvrement, comme cela était parfois le cas, nous décidâmes de rejoindre le chemin longeant le château. C'était notre point de retrouvailles ou de repli en cas d'ennui ou de difficulté. C'est là que l'on pouvait, en toute tranquillité, fumer ensemble, la *vigouène* et prendre ainsi, en commun de fierté, le premier pli imbécile des adultes. C'était, également, le lieu où nos imaginations échauffées élucubraient régulièrement, quant à l'existence d'un souterrain secret qui reliait l'ancien château avec un inconnu point de sortie extérieur au village. Chacun y allait de sa version. De nos esprits débridés et progressivement sollicités, les échanges fusaient qui, faute de véritables connaissances historiques, inventaient, sans compter, les informations les plus farfelues. Chacun essayait de recueillir ce qu'il jugeait d'important ou d'utile dans la thèse de l'autre pour dégoiser plus encore. Et quand, du voisin clocher de Saint-Martial, s'échappait, l'Angélus, venait aussi pour nous, l'inéluctable moment de notre séparation, alors, du bout des lèvres, chacun promettait de ne pas effectuer une expédition de découverte du souterrain, sans prévenir les autres. Et c'est sur cet accord puéril des parties en présence, et la mobilisation d'esprit intéressant le retour au réel de la vie familiale, que se terminait un après-midi que mon aïeule qualifiait, avec raison, de *temps passer à ne rien faire, sauf à parcourir, sans but, les traînes*.

* * *

Ce dimanche d'octobre qui précède la fête de la Toussaint, je participai, à un exploit qui eut lieu dans un lieu que j'ignorai encore, lieu portant un nom plein de mystère (donc porteur de promesses...) nommé les étangs de la Charnaye. L'inspirateur du déplacement organisé de l'après-midi était, plus âgé et plus déterminé que nous. Il s'agissait d'un nommé Jean Vichard, parisien venu en vacances chez sa grand-mère, maternelle, laquelle occupait une petite maison, à Tivoli, sur la route de Saint-Pierre-les-Bois. Jean Aubrun, qui connaissait Vichard depuis l'enfance, me l'avait présenté la veille, en toute complicité, avec en plus, la promesse alléchante d'une aventure nouvelle. Dès quatorze heures, je les avais rejoints au Tivoli.

Ciel bas et gris, le temps était cependant très doux, ce jour-là. Bien que toujours en culotte courte, je portais, néanmoins, de chaudes chaussettes de laine, tricotées l'hiver précédant, par ma chère grand-mère, et une paire de galoches. Plus grand que nous, visage carré, au regard averti portant fins cheveux frisés noirs, revêtu d'une sorte de survêtement, Jean Vichard qui, bien que très aimable, nous considérait un peu comme des péquenots, nous avait la veille fait comprendre que notre petit horizon castellois lui semblait un peu court. Il avait déclenché notre curiosité en ajoutant, qu'à environ sept cents mètres au nord-ouest du bourg, se trouvait un lieu très étrange, avec étendues d'eau, nommé *les étangs de la Charnaye*, et qu'on y trouvait beaucoup de poules d'eau susceptibles d'être attrapées. Bien qu'il n'ait pas précisé par quel moyen on s'emparerait des petites gallinacées, c'est donc sous sa conduite très volontaire que, vers quinze heures, nous atteignons ce lieu inconnu. Le silence impressionnant de l'endroit — rompu de temps à autre par le lent envol d'un héron cendré ou le croassement sinistre d'un corbeau — les ors et différents orangés des arbres en voie de dépouillement

automnal, indiquaient l'endormissement proche d'une nature déjà ralentie. Nous étions en train de faire le tour du premier étang lorsque s'offrit à nos yeux une barque arrimée à un piquet planté en terre. Nos regards circulaires s'assurèrent, de concert, qu'aucune autre fréquentation des lieux n'était de nature à contrarier une soudaine et pressante invitation. Quelques instants plus tard, chargée de trois mariniers de circonstance, la barque — conduite par notre aîné Jean Vichard, devenu capitaine d'un équipage de fortune — part, cap plus ou moins assuré, à la chasse aux poules d'eau. Vichard, ayant fixé, de façon péremptoire, le rôle et la place de chacun, afin de respecter l'équilibre du fragile *vaisseau*, nous franchissons, avec bien des difficultés quelques ilots d'ajoncs. Ainsi, oubliant sa mission première, navigant à sa propre estime, mais semblant s'être progressivement forgé un solide mental de cap-horniers, « l'équipage de la Charnaye », se retrouve au milieu de l'étang. C'est alors que notre copain parisien, en capitaine expérimenté, choisit de poser la rame, et d'examiner l'alentour du plan d'eau. Cette immobilisation, à une trentaine de mètres du plus proche rivage, déclenche peu après, le refroidissement du trio. Sur le plan physique tout d'abord, par l'effet de l'humidité qui pénètre nos corps, mais également et rapidement, sur le plan psychologique, du fait d'une soudaine prise de conscience associant, pour Jeannot Aubrun et moi, la profondeur possible de l'étang et le fait que nous ne sachions pas nager. Alors, que dans un même frisson, le refroidissement intègre les effets d'une pétoche certaine, une silhouette apparaît, à quelques deux cents mètres du point d'arrêt de notre frêle esquif. Nul doute à nos yeux, le marcheur se dirige vers le point d'attache de la barque empruntée. Vichard, jugeant la situation délicate, manœuvre immédiatement en vue de notre retour. Mais, malgré les efforts de notre copain, dans moins de cinq minutes, nous allons nous trouver face à face avec notre visiteur. À trois ou quatre mètres du bord tout se précipite. Tout en déplaçant latéralement la barque, notre « capitaine » nous enjoint de faire comme lui, c'est-à-dire de nous déchausser, de sauter dans l'eau et de courir aussi vite que possible. Ce que nous faisons prestement, mais sans nous déchausser. À cet endroit, le niveau de l'eau de l'étang, heureusement, ne dépasse pas un demi mètre. Mais dix centimètres de vase sont de nature à retarder notre évasion. Alors, Vichard attrape un bâton et nous tire, adroitement, de cette situation. À vingt pas de nous, un petit homme chauve, âgé et bedonnant se met à crier que nous sommes fous. Nous courons comme des dératés pour rejoindre le chemin vicinal qui nous permettrait de rejoindre le village. Nous nous arrêtons dans un champ, et reprenons notre respiration à l'abri d'une bouchure. La cloche de Saint-Martial sonne l'Angélus.

La suite de notre malheureuse aventure ne peut être qu'individuelle. Après m'être rendu compte de l'état de mes galoches, de mes chaussettes et de l'humidité de mon pantalon, je prends conscience que je ne peux pas rentrer ainsi à la maison. Mon esprit envisage aussitôt un nécessaire et salvateur détour par la rue des Piches afin de narrer mon exploit à la famille Fantinet, amie de mes grands-parents. Leur fils Daniel — élève sage et appliqué du cours complémentaire, qui, le moment venu ira poursuivre ses études à Paris — plus âgé et très précieux camarade d'école, étudie, dans sa chambre. Madame Fantinet, est une personne intelligente, active et dévouée, soucieuse de la peine que je donne à ma grand-mère avec mes aventures. Sans jamais oublier de me gronder, elle rit cependant, de bon cœur, de ma tournure d'esprit et de toutes mes réparties. Dans ces conditions, je sais pouvoir compter sur elle. Profil bas et mines chattemites en réserve, je frappe à leur porte, entre et marque un arrêt. Madame Fantinet s'active dans la pièce à vivre. Son mari, Albert, procède à des rangements, dans la grande remise accolée à la maison. Observant l'air piteux qui sied à un bon grimacier, j'attire, d'entrée, l'attention de la maîtresse de maison, en en venant, directement, au fait :

« Je suis tombé à l'eau, j'suis tout mouillé...M'ame Fantinet »

Après un circonspect mais bref examen, ayant constaté de visu, mon état, la vive madame Fantinet m'intime l'ordre de délayer et d'enlever mes galoches et de mettre mes chaussettes à sécher sur une chaise devant la cuisinière. Cachant ma satisfaction, j'obéis immédiatement.

« Reste assis cinq minutes sur cette chaise et après j'ouvrirai le four pour mettre tes chaussures à sécher sur la porte... »

Du four s'échappe une délicate odeur de gâteau. Je devine aussitôt que de délicieux petits sablés, spécialité de mon hôtesse, y terminaient leur cuisson. Cinq minutes après, mes jambes posées sur la porte ouverte du four préalablement recouverte d'un lainage usagé, et les galoches disposées latéralement, apprécient la chaleur du four. En compagnie de Daniel, que l'odeur de pâtisserie a fait délaissier sa chambre, c'est d'un cœur repentant et d'une bouche gourmande, que je déguste les biscuits encore chauds offerts, à raison de deux chacun, par sa maman gentille maman.

« Deux chacun, pas plus, parce qu'après, vous ne mangerez pas la soupe... »

Monsieur Fantinet, après une entrée discrète, écoute en souriant, le récit de mon exploit de ce jour. Son épouse achève de cirer mes galoches. J'ai déjà remis mes chaussettes. J'enfile mes chaussures. La pendule indique déjà dix-neuf heures trente. Cinq minutes après, une courte prière dite, à la hâte sur mon court chemin, je pénètre dans la pièce à vivre du logis familial. Grand-mère, après m'avoir interrogé quant à l'heure tardive de mon arrivée, découvre l'état très inhabituel de mes galoches. En présence de ma tante Alida, soudain las, incapable de mentir effrontément à ces deux personnes que j'aime, je décide de tout avouer. Les deux femmes écoutent ne sachant plus que dire devant mes contrits aveux. Puis, grand-mère tente de reprendre l'initiative :

« Et en plus tu es allé déranger madame Fantinet et manger ses gâteaux... quel toupet tu as ! eh bien, maintenant, tu vas manger ta soupe de rutabagas, en silence ! »

* * *

Pour nous conduire au Bois de Salut et aborder, sur place, et oralement, deux périodes de l'Histoire du Châtelet-en-Berry, il nous fallait bien évidemment le meilleur élève du Cours Complémentaire. Plus âgé que moi de trois ans, mon copain Daniel Fantinet — élève que le professeur Pichon prépare activement pour des études supérieures, qui passeront par une classe préparatoire au Lycée parisien Saint-Louis, et qui aboutiront par la suite, au titre de Maître de conférences des Sciences de la Terre — me semble indiqué pour cette mission. Courant juillet 1946, un mois avant d'atteindre mes onze ans, après l'avoir importuné, trois jeudis de suite, j'obtiens son consentement à nous servir de guide pour l'opération projetée. L'après-midi d'un des derniers jours du mois, la petite troupe habituelle — comprenant Jean Aubrun, Robert Toninato, Nono Sarin et moi, augmentée ce jour -là de Pierre Froidefond, fils de notre valeureux cordonnier —, conduite par Daniel notre « érudit ancien », se dirige vers le Bois de Salut, en passant par la Vélaterie, afin d'entraîner, au passage, dans notre aventure, Gérard Renaud, le pitre tout dégingandé de la classe d'Émile Faucheron, déjà mis en scène dans un précédent chapitre.⁷ Au bout d'une bonne heure de marche, via Puyferrand, et après avoir atteint, puis franchi le Cheminon, nous aboutissons, par le nord-ouest, à un massif forestier, constitué en majorité de feuillus, principalement des chênes, et de quelques conifères. Daniel, certainement désireux de conférer un certain cérémonial à cette visite, annonce alors d'une voix assurée, notre arrivée dans ce bois, devenu, récemment, objet de notre curiosité, après les heures de cours consacrées, par notre instituteur Émile Faucheron, à l'Histoire du Châtelet-en-Berry de Ferdinand Pelloille⁸. Après avoir progressé d'environ sept

⁷ cf chapitre « Prurits, provocations et malices. »

⁸ Directeur d'école, membre titulaire de la Société Historique, Littéraire et Scientifique du Cher

cents mètres à l'intérieur du massif, nous atteignons une clairière, dont l'emplacement, pas trop éloigné de la lisière du bois, et la surface, pourraient convenir à une réunion nocturne, et pour cause, voulue discrète. Daniel insiste pour en chercher une autre en un point plus en profondeur du Bois. Nous la trouvons, environ deux cents mètres plus loin. Fort convaincu de sa mission, Daniel choisit alors de s'adosser au plus beau chêne entourant l'endroit, tout en posant contre l'arbre, lentement, et avec précaution, son bâton de marche. De sa poche de pantalon, il sort alors deux feuillets, et ayant décidé de rester debout, fixe son auditoire. Je remarque alors, que pour se démarquer de notre petite troupe en bretelles, Daniel — subtile distinction qui avait, peut-être pour objet de marquer une différence de maturité par rapport à nous — porte une ceinture de cuir et une montre. Mais d'un ferme regard circulaire, recherchant l'accord afin de procéder à son exposé, Daniel met fin à ma spéculation. Puis, impassible, la voix assurée, consultant de temps à autre, ses notes, bien que connaissant son sujet, Daniel nous résume, en deux temps, séparés par une pose, les deux périodes où tels « protestataires » (ou tels « opposants », ou encore tels « révolutionnaires »), eurent recours, pour tenir leurs réunions secrètes, à l'abri nocturne du Bois de Salut.

« Vous avez tous conservé en mémoire, qu'après la Révolution française de 1789, fut opéré, l'année suivante, par l'Assemblée nationale Constituante, le partage en deux départements, l'Indre et le Cher, de l'ancienne province du Berry. À cette occasion, Le Châtelet devint canton du district de Chateaufort et, en 1790, changea son nom féodal pour celui de Librefeuille, nom qui sera conservé jusqu'au 10 juin 1796, date à laquelle sera repris le nom de Le Châtelet. Mais, au régime de monarchie constitutionnelle, institué en 1791 succéda une dictature révolutionnaire : le Comité de salut public qui détient tous les pouvoirs de l'État, le Comité de Sûreté général qui est chargé des suspects et un Tribunal révolutionnaire qui après un jugement sans appel, envoie, le plus souvent, à l'échafaud. L'exécution du roi Louis XVI, avait entraîné le soulèvement des provinces de l'Ouest contre l'Assemblée et la coalition des souverains d'Europe contre la France. En 1794, furent créés la « Société populaire » et « le Comité de surveillance révolutionnaire » de Librefeuille, lequel tint soixante et une séances secrètes, et instruisit l'affaire de la violation du Temple de la Raison, établi dans l'église de Morlac, dans laquelle s'était, nuitamment, introduite une dévote voulant récupérer un reste d'eau bénite... Conformément à loi, le Comité fut dissous, le 5 septembre 1794.

Mais ce furent à la fois, la cherté et la rareté des vivres, et le refus général des réquisitions, qui firent éclater, dès 1790, une émeute à Librefeuille, et qu'il fallut faire intervenir la troupe pour faire cesser les troubles liés à la disette. Alors, dans cette période trouble au plan des choix politiques, avec de grandes difficultés de subsistance pour les pauvres, tandis qu'espoirs et mécontentements se succédaient parmi les petites gens — ouvriers agricoles, domestiques, paysans et franc-bourgeois — lesquels réclamaient un droit de vote et voulaient accéder à plus de justice sociale, avec, en plus, la crainte — menace réelle ou supposée — de brigands armés pillant des départements pas très éloignés, même s'il n'en est pas fait mention par Monsieur Pelloille, on peut supposer que plusieurs petits groupes se soient secrètement réunis, la nuit en ce bois de Salut.

Daniel marque un temps d'arrêt, et pour retrouver un peu de salive, s'autorise successivement deux bonbons dégagés de leur papier collant, laissant ainsi un temps pour nos échanges. Gérard Renaud, qui, deux ans plus tôt était, encore, enfant de chœur, met à profit ce moment, pour préciser, que durant cette dangereuse période révolutionnaire, sur dénonciation, des prêtres non assermentés avaient été arrêtés. Chacun d'entre nous, ne sachant pas quoi lui répondre, soupire. Puis Jeannot Aubrun, murmure, que s'il avait été là, et que ce fût le curé Duplaix qui soit menacé, il se serait opposé, de toutes ses forces, à son arrestation. Je suis de cet avis. Plus dubitatifs, Nono Sarin et Pierre Froidefond, hochèrent la tête.

Puis, Daniel, qui en a terminé avec les « sucreries », reprend la parole, pour nous lire le second chapitre de son résumé.

« L'activité révolutionnaire qui troubla, à diverses reprises la tranquillité publique de 1830 à 1848, n'eut, qu'en 1847, sa répercussion au Châtelet. Pour intimider les exaspérés capables de provoquer, comme en bien d'autres lieux, « une émeute de la faim », se constitua alors au Châtelet, une Garde de Sûreté. En France, la bourgeoisie, en accaparant le pouvoir, avait seule tiré parti de la Révolution de 1830. L'ensemble du pays réclamait l'abaissement des impôts et le droit de vote, au moins pour les personnes instruites. Opposé à toutes concessions, le ministre Guizot déclencha les sanglantes émeutes de février 1848 et le triste souvenir de ces émeutes, épouvanta longtemps, bourgeois et paysans, qui devinrent hostiles à la seconde République ;

Le coup d'État du 2 décembre 1851, ne supprima pas, immédiatement la République, mais le plébiscite du 20 décembre confiant au prince président la rédaction d'une nouvelle constitution, permit à celui-ci de concentrer tous les pouvoirs entre ses mains et d'établir l'Empire avant fin 1852. Bien que l'hostilité républicaine, au coup d'État fût active, au Châtelet, un silence prudent, des autorités, prévaudra au sujet des résistances soulevées. Les républicains du Châtelet participèrent à une conjuration qui s'étendait de la Nièvre au Saint-Amandois.

Dès 1851, l'effervescence commença à inquiéter les autorités et les départements de la Nièvre et du Cher furent mis en état de siège. Le 30 septembre, le procureur de Saint-Amand, fait état, de la découverte, au Châtelet, d'une société secrète, La Marianne — composée de trois décuries, avec à la tête de chacune un décurion — dont le but, affirmait-on, était de prendre part, par l'assassinat et le pillage, à la révolution sociale. Un commérage, que j'appelle dénonciation, recueilli par le juge de paix, permit d'identifier les mystérieux conspirateurs qui se réunissaient la nuit au Bois de Salut. Un décurion, prévenu à temps, réussit à rejoindre l'Angleterre. Vingt-quatre personnes, furent arrêtées avant le coup d'État, et conduites à la prison de Bourges. Ensuite, leur sort fût confié à une Commission mixte, qui acquitta sept d'entre eux. Par la suite les autorités — choisissant de les considérer comme des égarés — furent indulgentes et les libérèrent, tout en les plaçant, un certain temps, sous le regard de la police.

Daniel, sachant que cet exposé — avec une première partie pour laquelle il convenait avoir pris quelque liberté — n'avait pas vocation à devenir un cours d'histoire, mais devait rester centré sur les motifs et époques pouvant avoir conduit des gens en véritable souffrance sociale ou en désaccord avec le pouvoir du moment, à se réunir secrètement au Bois de Salut, choisit d'arrêter là, son exposé. Après quelques maigres applaudissements et deux bravos, destinés à remercier notre brillant ancien, une discussion libre s'engage. Pierre Froidefond interroge sur l'origine possible du nom de ce bois qui — de forme proche de la botte italienne sur la carte qu'il s'était procurée — s'étend, dans la partie sud-est du village, entre le Taillat et la Bourgeoisie à l'est, les Guignards, au sud, et le rau Cheminon, à l'ouest. Personne n'est en mesure de répondre sérieusement à cette question. J'ose ensuite affirmer que, situé comme il est, ce massif offre bien le maximum de chances, aux protestataires assemblés, de pouvoir s'échapper, en cas de danger, et donc de trouver leur salut J'ai droit aux sourires complices de Daniel, de Robert Toninato et d'un Jeannot Aubrun, tout émoustillé à l'idée de pouvoir décamper, avant l'arrivée de la maréchaussée.

Puis sceptique, Nono Sarin, sans être contredit, fait observer que nous ne sommes pas certains d'être dans la bonne clairière. Plusieurs d'entre nous lui font savoir que ce n'est pas là le plus important, notre but n'étant pas d'effectuer une recherche obligatoirement précise,

mais de de tenter de restituer l'ambiance de certains moments de l'histoire de notre village et de certains de ses précédents habitants.

Daniel, jugeant que l'heure est venue de rentrer, propose de prolonger la discussion, lors de notre retour. Après avoir précisé que les actions de pillage et d'assassinat — prêtées par les autorités, aux trente conjurés de la société secrète La Marianne — ne pouvaient, en aucun cas, s'accorder avec des principes et des objectifs républicains, et qu'à ce titre, ces actions étaient totalement condamnables, Daniel relie cette sorte d'opposition au coup d'état, au fait que le droit de vote, et le suffrage universel, dans le secret de l'isoloir, n'existaient pas encore⁹ et, n'interviendra définitivement qu'au milieu du XIX^e siècle.

« Et, n'oubliez pas qu'il a fallu attendre le mois d'avril de l'année dernière et l'ordonnance signée par le général de Gaulle pour que ce droit soit élargi aux femmes. » ajoute-t-il

En arrivant à la Vélaterie, une dernière question me taraude encore, qui préoccupe également Robert Toninato. Je demande à Daniel, pourquoi les hommes mettent si longtemps, à l'intérieur d'un pays, pour régler leurs différences d'opinion, et ce au prix d'oppositions, de manifestations, d'émeutes et de révolutions, et finalement en sacrifiant des vies humaines, et au niveau des nations règlent leurs différents par des guerres, conflits dévastateurs de millions de vies humaines et milliards de biens.

« Les différences d'opinions entre les êtres humains, s'expliquent principalement par des différences de niveau de connaissances et donc de capacités de compréhension, et/ou des différences d'intérêt. Dans le premier cas, cela peut provenir du niveau d'intelligence ou des possibilités d'accès au savoir ; dans le second cas, c'est souvent un réflexe d'égoïsme qui consiste à veiller d'abord à son propre intérêt, avant de se préoccuper de l'intérêt commun. C'est le plus souvent un problème d'éducation. Mais en finale, c'est très compliqué, car cela met en cause, à la fois, l'individu, le groupe, les dirigeants, et est fonction des enjeux et du niveau de crainte ou de confiance dans les relations. »

Notre ancien, plus sachant et plus mature que nous tous, a bien répondu, mais cette réponse entraîne l'ultime question concernant l'Homme que je ressens, depuis quelque temps déjà, comme majoritairement craintif, fragile et vulnérable. Et, l'intelligence, elle-même, pouvait,

⁹ 1791 : suffrage consulaire et indirect. Seuls, les hommes de plus de 25, payant un impôt direct (le cens) égal à la valeur de trois journées de travail, appelés « citoyens actifs », ont le droit de vote. Le suffrage est aussi indirect car les citoyens « actifs » élisent les électeurs du second degré, disposant de revenus plus élevés, qui à leur tour élisent les députés de l'Assemblée nationale. 1799 : suffrage universel masculin, mais limité.

La commission du 13 décembre 1799, qui établit le consulat, donne le droit de vote à tous les hommes de plus de 21 ans ayant demeuré pendant un an sur le territoire français. Mais ce droit est limité par les listes de confiance, système à 3 degrés par dixièmes, les listes communales, départementales et la liste nationale.

1815 : suffrage censitaire. Après la chute de l'empire et le rétablissement de la monarchie ou Restauration, le suffrage censitaire est rétabli pour les hommes de plus de 30 ans, payant une contribution directe de plus de 300 francs ont le droit d'élire des citoyens de plus de 40 ans, ayant payé au moins 1000 francs, de contributions directes.

1830 : sous la Monarchie de juillet, suffrage censitaire avec droit de vote élargi, l'âge de vote est abaissé de 30 à 25 ans, et celui pour être élu, de 40 à 30 ans.

1848 : suffrage universel masculin et vote secret. Le mouvement révolutionnaire qui éclate en février 1848, institue la République. Le suffrage universel masculin est alors adopté par le décret du 5 mars 1848. Sont électeurs tous les Français âgés de 21 ans et jouissant de leurs droits civils et politiques. Le droit d'être élu est accordé à tout électeur de plus de 25 ans ; Le vote devient secret. Cependant Louis-Napoléon Bonaparte, élu Président de la République en 1848, se maintient au pouvoir par le biais d'un coup d'état, le 2 décembre 1851, puis fait approuver un an plus tard (plébiscite du 2 décembre 1852), le rétablissement de l'Empire. Après la défaite militaire du second Empire, à Sedan, la III^e République sera proclamée le 4 septembre 1870. Elle met en place les institutions du régime républicain, lequel s'enracine progressivement. Ainsi, hormis la parenthèse du régime de Vichy, la forme républicaine de gouvernement et l'exercice du droit de suffrage ne seront plus remis en cause et iront désormais de pair.

1944 : droit de vote des femmes et suffrage universel. L'ordonnance du 21 avril 1944 du Gouvernement provisoire de la République française, signée par Charles de Gaulle, donne aux femmes le droit de vote, rendant ainsi le droit de suffrage réellement universel, par son article 17, qui dispose simple : « Les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes. »

dans certaines situations, se prêter aux mauvaises actions — ainsi que nous l'avait appris le reportage sur les camps de la mort, projeté en mars 1945, à l'hôtel de la Tête noire — à l'organisation d'un système capable des pires menées criminelles. La montre de Daniel indique plus de dix-huit heures. Gérard Renaud, un peu lassé par mes observations est rentré chez lui. Un peu décontenancés par ce long et pesant échange, nous atteignons le bourg par la rue de la Scierie et la rue des Chaumes. Arrivés au niveau de la mairie, nous marquons un dernier temps d'arrêt, et remercions Daniel de son temps passé, pour ses efforts à mettre à profit notre curiosité, et pour avoir, avec simplicité, ouvert notre réflexion, à ce qu'on appellera, bien plus tard, les sciences sociales. Intérieurement, je pensai que le Bois de Salut, l'espace d'un après-midi d'été, avait été une sorte de temple de la Raison, pour des gamins devenus curieux. À cet instant, Nono fait diversion en revenant sur les temps de disette, affirmant qu'ils avaient toujours existé, et précisant que pendant la guerre de 1870, dans les campagnes on avait tué des corbeaux pour en faire un bouillon et les manger. Daniel arborant une mine dubitative, je viens au secours de Pierre Sarin, en expliquant que moi aussi j'avais entendu cette rumeur, et que j'avais interrogé mes grands-parents, nés une douzaine d'années plus tard, à ce sujet. Grand-père m'avait répondu que c'était fort probable puisque ses anciens en parlaient parfois. Grand-mère, pour une fois plus diserte, avait affirmé que par les temps difficiles les pauvres mangeaient *bin* de tout, à commencer par la soupe d'orties et même jusqu'aux rats.

La conclusion appartient à Jeannot Aubrun :

« Bin mon 'ieux, c'est fichtrement compliqué et dangereux, la vie des adultes... »

Sans connaître l'auteur, p'tit Jeannot, ne faisait que faire écho à la déclaration du philosophe, moraliste et journaliste du XIX^{ème} siècle, Pierre-aimé Bersot, dit Ernest Bersot :

« L'homme n'est pas né pour être heureux, mais pour être homme à ses risques et périls »

* * *

Aux environs de quinze heures, appuyés aux bordures métalliques du petit pont proche du silo à grains de la rue de l'Étoile, Jeannot Aubrun, Pierre Sarin et moi, exposés aux rayons d'un soleil quittant son zénith, regardons couler le Portefeuille, en attendant Robert Toninato, dont la modeste habitation se tient, à moins de vingt mètres, au pied de la butte de l'ancien château. La rivière, ponctuellement plus large, et agitée par le remous généré par le moulin est, en cet endroit, riche en vairons et goujons. Je ne ressens pourtant pas l'envie de retourner à la maison pour y prendre ma gaule, car nous sommes trop nombreux pour pêcher dans le silence qui convient à cette bucolique occupation. Après avoir écouté les recommandations de son prudent père, Robert nous rejoint et d'emblée, nous invite à prendre la direction du champ de foire. L'interrompant, avec une autre idée en tête, je demande où conduit le chemin rural qui prend en sortie du pont. Nono, qui l'a déjà pratiqué, en compagnie du père Bergère, me répond qu'il mène, par la Montée rouge, au petit Bois appartenant au manoir d'Estiveaux et, au-delà, au Bois des Planchettes. Le cerveau plein d'arrières pensées, je m'écrie aussitôt :

« Alors, les gars, on va aller découvrir le Bois des planchettes. On y construira une cabane et on se racontera des histoires. »

Surpris, mais bons camarades, Robert et tous les autres acceptent cependant ma proposition. Trois-quarts d'heure plus tard, nous sommes arrivés à l'arrière de la propriété d'Estiveaux, but premier et secret pour moi, de cette ballade. Le manoir d'Estiveaux — que je ne sais pour quelles raisons, j'aurais fort souhaité pouvoir examiner de plus près — est accessible latéralement, à travers le petit bois jouxtant, à l'est, la propriété, ou à travers champs, mais, dans ce second cas, à visage découvert. La seconde de ces options, laissant peu de chances à un « espionnage » de qualité, j'opte pour l'accès de la première possibilité d'accès. Depuis la

route, marchant à petits pas, j'emprunte un sentier de promenade qui me conduit, environ deux cents mètres plus loin, sur ma gauche, à un pavillon de chasse. Impressionné par cette bâtisse silencieuse et inattendue, et prenant conscience de mon comportement incongru, je rebrousse mon chemin et rejoint les autres qui, arrêtés, découvrent et commentent la ferme et la façade sud du manoir. Sans dire un mot de ma piteuse tentative, je décide que notre retour au village s'effectuera en retrouvant la Départementale D951, au carrefour de la ferme du Champ Berger. À partir de là, marchant sur l'accotement de droite, passant l'étang et longeant le mur de la propriété, je pourrais contempler, sans risque d'être interpellé, le manoir objet de mes fantasmes. C'est en partie Sud que nous pénétrons le Bois des Planchettes. Rapidement, nous repérons un bosquet et moyennant une demie heure pour couper et installer les branchages, et installer, au sol, quelques fougères, nous occupons notre naturel logis. Après échanges de quelques sourires de satisfaction entre nous, Jean Aubrun, le plus exalté, mais aussi le plus finaud du groupe — que ma précédente attitude concernant Estivaux avait intrigué — attaque le premier, sur le mode ironique :

« Eh, bien maintenant que nous voilà installés dans notre guitoune j'espère que Pierrot va nous dire, enfin, ce qu'il est venu chercher dans ce bois ? »

J'habille ma première réponse d'une épaisse mauvaise foi :

« C'est simple, je suis allé une fois aux Landinats, chez ma tante Affret, mais ce Bois des Planchettes, je ne le connaissais pas, et je souhaitais y construire une cabane pour causer ».

Nono, qui n'a pas compris l'allusion de Jean Aubrun, quêtant du regard une approbation, se laisse aller à persifler :

« On aurait pu faire une cabane au tertre, c'était plus près du bourg et on aurait pu causer tout aussi bien ! »

Adoptant le même ton, je poursuis :

Tu n'aimes pas les terres lointaines ? Ce bois n'est pourtant pas plus loin du Châtelet que l'est le Bois de Salut ! »

Robert Toninato vient à mon secours :

« Si tu nous confiais tout simplement ce qui te turlupine, on pourrait peut-être en causer avec toi, agréablement, entre copains ? »

Je me décide à passer, partiellement aux aveux :

« Eh, bien depuis le temps que, chaque dimanche, je vois tous les membres de la nombreuse famille De Maransange à l'église, s'agenouiller sur des bancs marqués de leur patronyme, que je leur vends le journal l'Aube — chaque fois, en avançant Pierre Sarin — et que, lorsque je questionne les uns et les autres, chacun me répète que ce ne sont pas des gens comme nous, je suis devenu curieux les concernant. Ils m'intriguent, et sans intention de mettre mon nez dans leurs affaires, je voudrais bien comprendre, quelles différences peuvent bien exister entre eux et nous. »

Jeannot dont la tendance première est de traiter tous les sujets par la dérision, se lâche ;

« Mon père, qui leur a fait une seule livraison y'a longtemps, m'a dit, un jour qu'ils étaient des gens qui dormaient dans d'la soie, manière de dire qu'ils devaient être riches !

Je rétorque aussitôt :

« Ma grand-mère possède deux belles paires de draps en lin appartenant à son trousseau de mariage. Au toucher, j'les trouve plus agréables que la soie pour dormir. En tous cas, de

beaux draps dans un lit, c'est d'abord le signe que la femme qui les a choisis apprécie la qualité du linge, mais ça ne témoigne pas toujours de la fortune, car ma grand-mère, elle travaille beaucoup et n'a pas beaucoup d'sous ! Mais revenons aux De Maransange. Ayant, un jour d'été, de l'an dernier accompagné mon grand-père, porteur d'un pli du maire, au château de Vieille Forêt — dont je conserve le souvenir d'une grande cuisine, installée en entresol, où nous fûmes reçus par monsieur Nugues, régisseur de la propriété — j'ai appris que le propriétaire s'appelait, également, De Maransange. Alors, je me suis demandé si ces gens-là, possèdent tous les châteaux du coin, et qu'est-ce qu'ils font dans la vie.»

Nono, s'autorisant pour une fois un ton professoral, reprend la parole :

« Ce que j'avais te dire, je l'tiens du père Bergère qui, pour les fêtes carillonnées, a souvent livré de la viande de boucherie à Vieille Forêt et à Estiveaux. Le nom de famille, exact, des personnes dont tu parles est Petitjean de Maransange. Comme le Charles, c'est un fouineur, il s'est débrouillé pour en savoir, un peu plus, par son notaire. Il a appris que Vieille Forêt avait été construit dans les années 1850, par un nommé Édouard de Maransange, propriétaire terrien, et arrière grand-père des enfants actuels. Quant au manoir d'Estiveaux, j'ai oublié la date de sa construction, mais je me souviens qu'il a été acheté, en 1920 par Henri de Maransange. À c'qui paraît, qu'il est avocat. Et ben, c'est lui et sa famille qui l'habitent actuellement. »

Surpris et un peu jaloux de la soudaine érudition de notre copain Nono, je marmonne :

« Mon grand-père m'avait dit que l'occupant d'Estiveaux était Conseiller Général. »

Robert Toninato intervient pour préciser, calmement, qu'il pouvait être à la fois avocat, Conseiller général, et propriétaire terrien, Nono, réjouit de me voir distancé à ce sujet, ponctue la déclaration de Robert :

« Ou exploitant agricole, comme le père Bergère qui est, à la fois, boucher, exploitant agricole, et éleveur ! »

J'enchaîne, tentant de résumer :

« Donc ils vivent de leur profession et/ou du revenu de leurs terres agricoles, bois et étangs compris, et habitent dans des grands bâtiments, de belle architecture, composé de grandes pièces, dont certaines avec une grande cheminée. »

Nono, faisant preuve de réserve, complète ma phrase :

« De grands bâtiments à entretenir en toutes saisons, et de grandes pièces à chauffer en hiver. C'est que ça doit en coûter des sous... rien qu'avec les toitures du château et des bâtiments de la ferme, le père Bergère dit que ça coûte effectivement très cher... !»

Je tente de prendre le contrepied :

« Ces gens fondent habituellement des familles nombreuses et, pour eux, ce doit être agréable de se réunir dans un grand salon ou une grande salle à manger, avec le feu qui crépite dans la cheminée ? »

Nono, continuant de contrarier mon point de vue :

« Au moulin du père Bergère, il y a aussi une grande cheminée. D'ailleurs, on l'allume, tous les dimanches, en hiver... Des fois, on fait même cuire des châtaignes. »

Je décide de frapper fort et de façon caustique :

« Si tu veux nous faire comprendre que le père Bergère, est aussi fortuné que tel des Petitjean de Maransange, soit, mais il reste que le premier demeure un petit bourgeois, et que le

second est un noble et, si on compare l'éducation les centres d'intérêt et le niveau des discussions, j'imagine qu'entre eux, ça doit être différent. Et, ne compare pas, non plus, la grande pièce équipée d'une simple table de ferme avec quatre chaises, pièce du moulin par ailleurs non entretenue, avec le salon bien meublé d'un château ! »

Robert Toninato, tempère ma déclaration :

« Oh, tu sais, à ce niveau, il doit y avoir aussi des nobles qui ne sont pas très à l'aise. Ils ont acheté, à une époque une propriété par tradition et souci de tenir leur rang, ou bien ils en ont hérité, mais au-delà de ce bien, qui, on l'a dit, leur coûte cher en entretien, ils n'ont pas obligatoirement des fortunes leur permettant de faire face à toutes les situations. Et puisque j'ai évoqué l'héritage, dans le cas d'un père, avec quatre ou cinq héritiers, qui possède une importante propriété, la vente est, le plus souvent, le seul moyen pour aboutir à un partage équitable de la valeur du bien. »

Jeannot Aubrun, qui avait quitté la cabane pour chercher quelques tiges de vigouène, reprend sa place. Sans se préoccuper de l'échange en cours, il nous propose de fumer et sort la boîte d'allumettes qu'il a toujours, en poche. Chacun choisit son morceau de tige et s'évertue, de façon imbécile, à avaler la fumée, avant de la libérer, en observant une suffisance adulte.

J'attends cinq minutes, le temps que nos toussotements se soient tus. Demeuré perplexe, mais ayant le désir de conclure, je déclare :

« Finalement, les nobles sont des gens comme nous, avec leurs joies, leurs difficultés et leurs peines, leurs rang, tempérament, et caractère, certainement différents d'une personne à l'autre. Mais, tout de même, parce qu'ils sont plus riches que la plupart des gens du village, leurs enfants sont mieux habillés que nous, vont étudier dans des écoles privées, et ne recherchent pas leurs époux parmi les roturiers comme nous. »

« Et ils s'amuse moins que nous » clame Jeannot

Le sage Robert conclut :

« Ils ont leurs us et coutumes, ils sont en général réservés, certains sont intelligents actifs et généreux, d'autres non. C'est comme les gens du peuple, mais par contre, ils habitent tous de belles bâtisses et ce doit être ça qui te turlupine ? »

Ayant mis le doigt sur cet aspect, Robert m'avait ouvert les yeux. Ayant, soudain, en tête, la triste mesure de ma grand-tante Affret des Landinats et l'harmonieux manoir d'Estiveaux, je viens, enfin de comprendre, que je prends inconsciemment en compte, ce que traduisent les habitats respectifs : la différence parfois excessive de situation sociale, mais également la grande qualité architecturale des château et manoir et la beauté des parcs. J'étais par ailleurs heureux que ce constat ne déclenche pas chez moi, la moindre jalousie ou la moindre vindicte de lutte sociale, mais qu'il garantisse, toujours, de ma part, pour le futur, un souci de justice sociale, une attention pour les pauvres, et ce, sans altérer ma relation avec les gens de fortune plus chanceuse. Puis, m'étant « confessé » près de mes copains, avec d'autres mots, je renouvelle, en souriant, qu'au retour, on empruntera tout de même, la départementale, afin de pouvoir contempler le manoir d'Estiveaux.

Dans le groupe personne ne porte de montre. Blottis à l'intérieur de notre cabane, devenus un fois de plus silencieux, nous nous hâtons avec lenteur pour quitter l'endroit. En cette fin de journée de plein été, le soleil tarde à se coucher, et masque la réalité de l'heure. Cependant, une fois sortis, Nono et Robert déclarent qu'il est certainement de dix-neuf heures passées et, qu'il faut bien une heure pour atteindre le village et nos habitations respectives. Aussitôt, Jeannot déclare qu'arrivé chez lui, il va sûrement s'*faire engueuler* par sa mère.

La pendule extérieure de la mairie marque vingt heures trente-cinq minutes quand j'atteins la maison. Je franchis le couloir conduisant à la cour, et parviens rapidement à la cuisine, dont la porte encore ouverte, laisse pénétrer les derniers instants de clarté du jour.

Mes grands-parents et tante Alida ont terminé de manger la soupe, et grand-mère vient de poser le plat fumant des légumes. Un silence — sonorisé ponctuellement par le seul bruit de la cuillère poussant les pommes de terre et les morceaux de choux-raves, pour les disposer dans les assiettes — règne dans la pièce. J'entre, affichant un air penaud, et je demeure debout, attendant des reproches. Grand-mère est contrariée et essaye de ne pas trop le montrer. Tante Alida, qui a, j'en suis certain, une fois de plus, demandé à mes aïeux de se montrer compréhensifs, semble attendre la suite avec confiance. Grand-père, m'examine longuement, puis fixe la pendule de la cuisine. Il n'est pas en colère, mais simplement las de sa fin de journée passée au jardin du champ de foire, et très peiné à l'idée d'avoir, en plus, à gérer la situation entraînée par ma négligence de l'horaire. Il me fait plusieurs remontrances dont celle d'inquiéter ma grand-mère et ma tante, par mon degré de liberté. J'ai honte et n'éprouve, même pas, l'envie de me disculper. Je confie alors, aux trois membres de ma famille, comment s'était déroulé cet après-midi et, leur fait part de notre discussion et de mes conclusions personnelles. Grand-père, surpris, puis en finale intéressé par mon raisonnement, prononce, finalement, son jugement, sans oublier de faire montre de son humour:

« Ta conduite est inadmissible, ma ta capacité à raisonner me donne satisfaction car c'est cela qui comptera dans ta vie, surtout si tu veux vivre dans un manoir ! Mais ce soir, tu vas demander pardon à ta grand-mère et comme je ne veux pas qu'elle te réchauffe la soupe, tu ne mangeras que tes légumes et un bout de fromage. Par contre, cette soupe, tu la trouveras demain pour ton petit déjeuner, à la place de ton porridge. »

D'un regard mouillé, je remercie — d'abord pour son intelligence, ensuite pour sa grande bonté. — mon grand-père. Je demande, sincèrement pardon à ma grand-mère, en me serrant, très fort, contre elle. Elle pose, comme à l'habitude, sa main droite sur l'arrière de ma tête, assurant ma protection et, tout bas mais affectueusement, murmure, à mon oreille, le mérite qualificatif de « chameau ». J'embrasse une tata Lily, redevenue détendue et souriante. Et, dans la cuisine de notre petite longère, désormais éclairée par la faible et seule ampoule d'une lampe avec abat-jour, tout en mangeant les légumes de notre jardin — accompagnés d'une seule, mais goûteuse, noix de beurre — nous retrouvons, ensemble, le bonheur paisible d'une famille unie.

* * *

Chez les Luneau.

Les Luneau sont nos voisins, nos vieux et bons voisins d'en face. Tous les deux, ont dépassé quatre-vingts ans. Chaque fois que je pense à eux, je refais, de tête, le même calcul : ils sont nés entre soixante et soixante-cinq, au dix-neuvième siècle. Affectueusement, je les appelle les anciens. Ils sont installés, depuis une vingtaine d'années dans ce petit deux pièces de la rue Brune, un peu en recul de la route départementale qui traverse le village. On y accède par un escalier, en ciment, comportant cinq marches. Arrivé au niveau, sur le côté de la maison, on découvre un appentis abritant plusieurs rangées de bois en bûches, une chèvre, une scie à bois, une cognée et une serpe. La vieille maison en calcaire, d'un seul niveau, offre au total, une surface d'une cinquantaine de mètres carrés. Elle comporte deux zones séparées.

À gauche, la zone principale, au sol recouvert de carreaux en terre cuite, que la mère Luneau appelle chambre à feu réunit, pour raisons d'économie de chauffage, les activités du jour et de la nuit. À côté de la porte d'entrée on trouve la *bassie* servant à évacuer les eaux usées vers l'extérieur. Face à l'entrée, l'âtre, centre de l'habitation, avec la grande cheminée comportant une crémaillère, une pelle, une pincette et un soufflet. Sur le manteau se dressent un chandelier en métal et une lanterne qui voisinent avec la boîte à sucre et le *salignon*. Devant la cheminée, prend place une modeste table ronde, en chêne, entourée de quatre chaises. À droite, tournant le dos à un lit, un vieux fauteuil en cuir, avec, sur le siège, une couverture pliée, est occupé en fin de matinée et l'après-midi. À gauche une *maie* en châtaignier renferme, séparés par une mince cloison, d'un côté, les pots en grès achetés aux potiers des Archers et contenant beurre, saindoux, un peu de lard salé, un pot en verre contenant des lentilles, puis enveloppé dans un linge un morceau de gros pain, et enfin, les bouteilles de vin, d'huile de noix et de vinaigre. L'autre côté, bien rangé réunit quatre assiettes creuses et quatre plates, toutes en faïence, huit verres à boire avec un pot à eau en grès, une douzaine de cuillères, autant de fourchettes, six couteaux de table, trois bols et un saladier de faïence. À droite, un lit, large de 160 cm, tout simple, comporte un fond en chêne et des larges cotés en noyer, avec une *pluntie* et un traversin en plume d'oie. Face à ce lit, dans une grande armoire en merisier, aux lignes droites — avec en partie basse, une décoration constituée de motifs stylisés — se trouvent suspendus les effets du couple, avec, en partie supérieure, disposées en piles serrées, les draps, serviettes et essuie-mains. Au sol, placé contre le mur, perpendiculairement à l'armoire, située à gauche d'une porte d'angle donnant accès à la seconde pièce, prend place un coffre en chêne, dans lequel se trouve, soigneusement rangé à plat, le linge personnel des époux Luneau.

Dans l'autre pièce, faiblement éclairée, sont installées les éclisses sur lesquelles l'Angèle conserve tous ses fruits séchés qu'elle et son mari, consommeront, après tiède réhydratation durant l'hiver. Au sol, mais isolé par un matelas de paille, un cageot contient plusieurs kilos de pommes de terre et deux chapelets d'oignons. Pendus au plafond, une sorte de petite *ségière*¹, d'un fin grillage, destinée à la conservation, à l'abri des mouches, du fromage de vache frais, ou d'un lapin fraîchement dépiauté.

Angèle Luneau, petite femme fluette chemine sa quatre-vingtième année. Été comme hiver, en vraie berrichonne, elle porte la coiffe plissée. Dès les premiers frimas, ses vêtements en gros drap remplacent ceux en toile de ménage. Plusieurs jupons de cotonnade grise recouverts d'un tablier court bleuté, en bas desquels dépassent deux vieux sabots gris à fond plat, avec sur toute la partie supérieure un cuir noir usagé, mais bien entretenu. Dès qu'il pleut ou qu'il fait froid, elle se couvre d'une cape, sorte de capote en drap bleu.

Vers les onze heures du matin, tous les deux jours, de sa démarche devenue lente et prudente, avec son corps oscillant légèrement de droite à gauche, elle se rend chez les boulangers de la

Place du village, chercher un demi pain de quatre livres. Au retour, elle s'arrête un moment chez les épiciers Quéniau, acheter quelques victuailles. Elle y prend aussi connaissance des rares nouvelles. Le jeudi, jour du marché, on peut l'observer, par beau temps, négociant puis payant, à sous lentement comptés, la demi livre de beurre ou le fromage de vache, enveloppés de feuilles de châtaignier récemment cueillies, et la douzaine d'œufs, naturellement portée à treize par la fermière très respectueuse du bon usage envers la vieille dame.

Certains jours d'automne, la mère Luneau, seule, va faire un tour en proche campagne. Elle descend la rue des Piches, dépasse le tertre et marchant lentement sur l'accotement de la voie communale, va bien au-delà du vieux Moulin visiter ses coins à elle. Ce sont ses jours de pêche, comme elle dit, où elle rapporte quelques fruits, parfois des champignons et, presque toujours, de belles et fraîches orties, pour accommoder ses soupes de pommes de terre, également des herbes pour réaliser ses tisanes.

L'Angèle et ma grand-mère Hélène, toutes deux nées à Saint-Jeanvrin, un petit village au cœur du bocage distant de six kilomètres, sont amies. Cependant, malgré la proximité de leurs habitations, habituées depuis leur jeunesse au travail, elles se rencontrent peu souvent du fait de leurs nombreuses tâches ménagères. Mais certains dimanches après-midi, assises au fond du jardin, elles aiment bien parler chacune de leur ancien temps et de leur jeunesse respective. Alors s'égrènent les souvenirs de leur vie courageuse, pour une large part identique, malgré vingt ans de différence d'âge : temps de leur enfance pauvre lorsqu'elles gardaient chèvres, moutons et vaches de la petite *locature* familiale au lieu d'aller à l'école, puis une vie toute de labeur, aux longues journées, passée au service de leur couple et de familles bourgeoises pour lesquelles elles faisaient, avec grand soin, le ménage, la cuisine le repassage ou le ravaudage. Et ceux qui, cachés, viendraient à écouter les confidences des deux anciennes entendraient à n'en point douter, des soupirs, des temps morts et quelques « *C'était dur parfois mais c'était l'époque qu'était comme ça...* ». Puis leur sourire revenu, en retrouvant certains moments de leur adolescence, quand elles allaient danser, aux fêtes villageoises : évocation joyeuse mais pleine de pudeur, elles ne manqueraient pas d'ajouter : « *C'est bin loin tout ça...* », avant de se séparer, un peu avant dix-huit heures, en échangeant un très musical « *Allez, aurouère* » prolongé de leur prénom respectif.

Louis Luneau est, de trois ans, plus âgé que son épouse. Grand-père, que j'ai un jour interrogé, m'a confié que c'était un travailleur agricole, originaire de l'Allier. Petit, râblé, avec de solides épaules, il portait sur un court et large col, une tête quasi rectangulaire, au cheveu clairsemé, animée par le puissant regard de deux yeux brun foncé surmontés d'épais sourcils gris, complétée par un généreux nez et deux oreilles de bonne taille, aux lobes charnus, témoins d'une capacité de longévité. Ses cheveux légèrement blanchis, encore épais sur les côtés, descendent le long des joues, en deux pattes allongées. Une casquette plate, en coton, de couleur noire, lui sert d'habituel couvre-chef.

Le père Luneau, qui avait été employé de ferme dès l'âge de douze ans, était réputé pour son grand courage et son endurance à l'effort. Mais plus de cinquante ans de travail — effectué le plus souvent dehors, et par tous temps — passés aux labours, aux semailles, à la fauchaison des prés et des landes, aux moissons de l'avoine, du blé et du seigle, et au pénible arrachage des betteraves, étaient venus à bout de sa santé. Et l'âge l'avait rendu progressivement fragile et, par moments, las et taciturne.

Il ne sortait pratiquement plus, sauf par temps clément, pour aller se faire couper les cheveux, à deux pas, chez Alexandre Brinault, dit le Xandre. Il aidait cependant son épouse, quand il se sentait de force à fendre trois ou quatre bûches destinées à l'âtre, mais passait, désormais de plus en plus souvent, plusieurs heures par jour, allongé, pour reposer des jambes et un dos qui, lors de chaque changement de temps, le faisaient beaucoup souffrir.

Enfin, aux retours de ses rares sorties, l'Angèle ne manquait pas de lui frictionner les reins avec quelques feuilles d'ortie fraîchement cueillies, sans oublier de lui remettre rapidement en place sa chaude ceinture de flanelle.

Pendant les mois les plus froids, dès que la température extérieure avait du mal à dépasser les cinq degrés centigrades, le père Luneau demeurait au lit. Conservant sur la tête un bonnet de nuit gris clair, terminé d'un pompon, il m'apparaissait alors semblable à un clown âgé et triste tel celui que j'avais vu, l'été dernier, au cours du spectacle de cirque venu s'installer au champ de foire. Par ces temps, à la demande ferme de l'Angèle, sur le coup de quatorze heures d'un jour dit, le Xandre, moyennant l'assurance de boire un *canon de rouge* à mi-temps de travail, se déplaçait pour lui tailler les cheveux, lui raser la barbe et lui rapporter, sinon les dernières véritables au moins les savoureux ragots circulant dans le village. Dès la fin de mission du célèbre coiffeur et barbier, l'attentive Angèle, qui ne tenait pas à ce que le Xandre s'attarde, et que son homme *bouève* un autre verre, rangeait avec l'aisance d'une tenancière de cabaret, la bouteille.

Avec l'assentiment de ma grand-mère, j'allais chez les Luneau environ deux fois par semaine. Le plus souvent, façon de leur tenir compagnie, sans pour autant les déranger, je demeurais un quart d'heure avec eux. Au mois de juin et pour Noël, je leur apportais un panier de légumes récoltés par mon grand-père. Lors de mes courtes visites, la mère Luneau toujours souriante et attentionnée, m'offrait un sucre que je croquais avec gourmandise. M'observant en souriant, le Père Luneau ne manquait jamais de déclarer :

« Écoute eul donc, ce ch'ti gamin, quand i' croque son sucre, on dirait un rat.. ! »

Fier de mes gamineries, je souriais, à mon tour, satisfait au fond de la gentillesse de ceux que je considérais un peu comme mes arrières grands-parents.

Je me souviens d'une visite qui dura plus longuement. C'était aux environs de quinze heures, un après-midi de début juillet mil neuf cent quarante-six. Assis dans son fauteuil, le père Luneau, était seul. Son épouse était partie faire ce qu'elle appelait son tour. Il semblait plus reposé qu'à l'habitude, et me reçut avec affabilité, m'invitant à m'asseoir près de lui. J'entrepris de lui raconter, la journée de batteuse passée chez mon oncle Légier de la Preugne et le plaisir, qu'à beaucoup d'égards j'y avais pris. Louis Luneau m'avait écouté, songeur, puis après avoir grommelé quelques mots, suivis d'un silence — sans doute destiné à regrouper ses idées — s'était alors lancé dans un long récit, concernant la situation qu'il avait vécue.

« Autour de mille huit cent quatre-vingt-dix, avec une équipe de gars de Lignièrès, on partait, faucher dans les grands domaines de la Champagne berrichonne. On v'nait tous en renfort des équipes locales, en main-d'œuvre saisonnière comme on disait. On l'tait quinze à vingt par domaine. Je me souviens d'un domaine où il y avait quatre-vingts hectares de blé et soixante hectares d'orge, le tout à couper à la faux et à lier. Les journées de travail étaient longues. Le matin, fallait êt'e dans le champ, avec sa faux à harnais, avant le lever du soleil. Le travail commençait lorsqu'il apparaissait à l'horizon. A six heures, les femmes employées à la ferme apportaient le repas du matin du pain, de la soupe, des légumes, un peu de viande et un demi-litre de vin pour chaque travailleur. A onze heures, avait lieu le second repas au champ. Même chose que l'matin, mais le vin était remplacé par de l'iau légèrement vinaigrée. L'après-midi, vers quinze heures trente, c'était un morceau de pain et un demi-litre de vin. Le reste du temps, si on avait soué, on buvait de l'iau additionnée de vinaigue. Le soir, on quittait le champ pour arriver à la ferme au moment où le soleil s' couchait. Au repas qu'on prenait vers les vingt heures, y avait de la soupe, des pommes de terre et des haricots, pas de viande et pas une goutte de vin. L'absence de vin évitait les excès et les mauvaises manières des employés. Et, la nuit on dormait sur une bonne couche de paille de la récolte précédente, avec

une seule couverture par personne, dans une grange à deux niveaux qui nous paraissait immense... Le travail, il tait dur de c'moment. Au mieux, on nous donnait vingt francs par hectare. »

Comme pour mieux conduire la suite de son récit, le père Luneau marqua un arrêt et, afin de s'assurer de mon intérêt, me fixa intensément quelques instants, tout en reconstituant sa salive. Muet, immobile, devant le conteur, je reçu, avec une grande émotion, toute l'humanité de son regard. Conforté par ma silencieuse admiration, le vieillard continua :

« ...après les faucheurs, les javeleurs mettaient le grain en javelles, puis en gerbes attachées avec un lien de paille de seigle. Liées, empilées en croix, épis à l'intérieur pour les protéger du vent et de la pluie, elles formaient, le plus souvent des tas — composés de treize gerbes appelés les treiziaux — destinés à assécher le grain avant de le rentrer dans la grange. Le moment venu, les gerbes étaient charroyées jusqu'au domaine. La rentrée de la dernière voiture donnait en général lieu à des coutumes qui variaient d'un lieu à l'autre. A certains endroits, on offrait au propriétaire, à son épouse ou à son représentant, un bouquet ou une glane tressée en forme de croix avec des épis choisis. Ainsi, dans la région de La Chât'e et aussi dans notre Boischaut, on accrochait un bouquet de fleurs et de branchages feuillus à la dernière gerbe et en arrivant à la ferme, on offrait le bouquet à la maîtresse. Puis, au son de la vielle ou de la musette, on s'attablait pour un copieux repas qui rassemblait moissonneurs, propriétaires et voisins. On appelait tout ça, la fête de la gerbe ou la gerbaude. Alors, oubliant la fatigue des jours passés, entraînés par la cornemuse, l'accordéon ou la vielle, on était fiers et joyeux de danser la bourrée. Une fois les champs moissonnés, les pauvres ramassaient les épis qui avaient échappés à l'attention des javeleurs. Sous la surveillance des gardes-champêtres, le glanage était alors permis aux femmes, aux enfants, aux vieillards, aux infirmes et aux indigents. »

Malicieusement, le père Luneau, qui avait souventes fois, depuis le plan extérieur à son logis où était son bois de chauffage l'occasion d'échanger un salut avec mon aïeul, ajouta :

T'as qu'à demander à ton grand-père, i't dira comment que ça se passe de nos jours. »

Pour l'inciter à continuer son récit, je fis semblant de ne pas avoir entendu l'allusion et murmurai :

« Et la batteuse ... ? »

« Ah! bin là, mon p'tit Pierrot, tu dois savouère qu'avant l'arrivée, dès le début du siècle, des engins modernes, ça s'passait pas comme ta batteuse de la Preugne... De c'moment, y a beaucoup moins de peine pour les ouvriers ...et avec un p'tit bricolin comme toi, sur qu'ils ne manquent pas de bouère ! »

Malgré la fatigue accumulée au long du récit, le père Luneau souriait, au plaisir qu'il était de me rappeler que mon enthousiasme à désaltérer le personnel de batteuse avait coûté, en une journée, au moins quinze litres de vin à mon cher oncle Légier. Il reprit lentement son récit :

« ...D'abord, faut savouère que le battage des grains, n'avait pas lieu à la même époque, selon l'endroit, l'importance de la récolte et les moyens disponibles. Le plus souvent dans les grandes propriétés, il était pratiqué aussitôt après la moisson. Sinon, il occupait l'hiver les paysans qui avaient peu d'ouvrage en dehors. Le battage, en général, avait lieu en grange ou sous le porteau. C'était le travail d'une « équipe de « batteurs » équipés de fléaux. Dès six heures du matin, le fléau s'abattait alors en cadence et les clà-clà-clà résonnaient dans toute la ferme. Puis le grain était nettoyé par le vanneur avec son van, de paille tressée ou d'osier, rempli d'abord à la pelle. Ensuite, pour ôter les petits brins de paille, la balle et la poussière, le vanneur après avoir préparé une aire de réception, se plaçait dans un courant d'air et

agitait son van de façon que les débris s'envolent et que le grain propre tombe sur l'aire. À quelques rares endroits, pour trier le grain, on se servait d'un tarare, un engin qui comprenait un ventilateur et des filtres. Voilà comment que c'était, jusqu'au début du siècle. Puis, l'apparition des faucheuses mécaniques, a réduit le nombre de bras nécessaires à la moisson, et laissé alors des ouvriers sans travail... Enfin, sont venues les batteuses, avec le tarare incorporé, qui passaient de ferme en ferme, tirées en un premier temps par les chevaux, puis par le tracteur comme c'est maintenant. »

« Ah ! mon p'tit gars, ça a beaucoup changé, tu sais... et c'est pas fini, dès que c'te guerre va être terminée, le progrès va continuer... j'chais pas si ce sera si bon qu'ça .. »

Le père Luneau en avait maintenant terminé avec le long récit — émaillé de tant de souvenirs et si rigoureusement conté — qui m'avait successivement intéressé, tenu en haleine, puis ému et finalement émerveillé. Un pan d'une vie de dur labeur venait de m'être révélé par ce vieil homme, qui comme nombre d'ouvriers agricoles de son temps, avait à la fois, fait front à des conditions très difficiles et nourrit l'espoir d'une vie meilleure. Je continuai de scruter le vieil homme avec considération et affection, tout en me promettant de fixer, dans ma mémoire, les riches informations reçues. Louis Luneau, après avoir bu un verre d'eau, s'apaisa. Il continuait de revivre les moments importants de son passé, mais, dorénavant, en fermant ses paupières.

La vieille maisonnette aux odeurs imprégnées, mélangées de cire et de feu de bois, redevint silencieuse, et ce silence se fondit aussitôt, dans l'infini qui enveloppe les êtres et les choses. de son mystère. Je continuai de me taire afin de prolonger ce précieux moment.

Puis, provenant de l'extérieur, parvint à nos oreilles, un bruit de sabots. Soudain Angèle Luneau fit son apparition. Elle m'aperçut en même temps qu'elle regardait son mari :

« Vous avez l'air ben sages tous les deux ... »

Mesurant notre silence, elle s'adressa alors plus particulièrement à moi de sa voix douce :

« Dis-donc j'espère que t'as pas profité de mon absence pour « dévoré » tout mon sucre ... ».

Je répondis à voix basse :

« Pas même un morceau m'ame Luneau ... ».

Puis, son mari la fixa d'un regard affectueux et lui demanda si elle avait ramassé des pommes durant sa tournée. La vieille dame répondit gentiment :

« Oh, non ! Pourtant dans le temps, sur l'chemin du Moulin, y en avait ben des poummes, mais maintenant, y en a p'us pas une ! »

La tête toujours occupée par le récit de l'ancien, j'observais avec tendresse, ce couple très âgé, à qui le destin avait permis d'atteindre, ensemble, le grand âge. J'étais, sur ce point important à mes yeux, réellement très satisfait, et je demandai à la Providence, semblable réussite pour mes grands-parents. Angèle Luneau, mit en cuisson quelques légumes. Puis, par des gestes rituels, elle ranima le feu de l'âtre donnant ainsi à la pièce, mieux éclairée, un chaud ton de soirée. Après un discret au revoir, j'ai quitté mes vieux amis, gens de peu, gens de tant, que j'aimais.

L'après-midi se terminait. Je rejoignis ma grand-mère un peu plus tôt que d'habitude, ce qui la surprit un peu. Sans autre détail, je lui indiquai que je venais de passer un long moment avec le père Luneau.

« Tu ne l'as pas fatigué, au moins ? » interroge mon aïeule.

Songeur, j'éludai la question, continuai de suivre mon idée et conclut sur un ton innocent :

« Dis grand-mère, les Luneau, ils pourraient être mes arrières grands parents ? ... ça me plairait, ils sont gentils, ... même lui avec ses allures de croquemitaine, c'est un brave homme et il en a fait des choses dans la vie ... moi je les aime bien, tous les deux... »

Une fois de plus, Grand-mère Hélène, fort perplexe, se demanda ce qui pouvait bien se passer dans la tête de son petit-fils.

Avec les Peignant

Pour autant que ma mémoire puisse remonter le temps et puiser à celui de ma prime enfance, la première image qui me vient à l'esprit, concernant cette estimée famille de commerçants, est celle d'une devanture décorée avec un goût certain et un grand soin. Les montants latéraux et le fronton — aux motifs et inscriptions, concernant le porc frais, les cochonnailles diverses et salaisons, impeccablement laqués — encadraient, de façon à la fois proportionnée et « gourmande », une vitrine d'une impeccable propreté. Correctement centrée, d'une écriture légèrement inclinée, une simple mais élégante signature, *R. Peignant* — dont le déroulement, bien lié, légèrement montant témoignait de la bonne libido du porteur — offrait, comme il était alors d'usage, la garantie de qualité d'une bonne maison. La lettre R, commune au début de plusieurs prénoms, couvrait les prestations de deux générations successives d'artisans, celles du père René — monté tout jeune à Paris, faire son apprentissage dans l'importante charcuterie de la rue des Abbesses, installé ensuite au Châtelet et, veuf puis retraité depuis quelques années — et celles de son fils Raoul, formé au métier, en même temps que mon père, par le compétent, attentif et exigeant, mais toujours bienveillant René. La deuxième image, qui s'établit, progressivement, alors que je fréquente *la grande école*, c'est celle de Madame Peignant. Épouse courageuse, Marie — que ce soit pour un important débit de côtelettes ou pour *une petite tranche de jambon bien fine* à servir aux environs de treize heures — tient boutique ouverte — avec grille métallique, de mi-hauteur, équipée d'une sonnette — dix heures par jour : (8.00/13.00) le matin et (15.00/20.00) en après-midi et soirée. Durant les heures creuses, notre organisée charcutière pratique, en tant que de besoin, quelques allers-retours entre sa boutique et sa cuisine. Aux heures de pointe commerciale, même après avoir servi plusieurs clients, elle demeure en boutique. Appuyée sur la grille d'accès extérieur, elle observe la rue, et répond aux saluts du passage, en attendant sa fidèle clientèle.

Or, certains jours, pour me rendre à l'école ou en revenir, j'emprunte la Grande rue, avec, en tête, trois objectifs, deux le matin, un à midi ou en fin de journée scolaire. Quand j'emprunte ce chemin, le matin, c'est pour observer, depuis les portes entr'ouvertes de son atelier, le spectacle, que je trouve parfois grandiose, d'un père Juniat, semblable à Vulcain, activant le soufflet de sa forge dont le vif foyer rougeoit le métal. Et l'hiver, quand l'émotion s'associe au froid glacial, le frisson ressenti — malgré les chaussettes qui montent jusqu'aux genoux et la cape qui couvre bien les épaules — me conduit, sans rien dire, auprès du vieux forgeron, lequel en grommelant, m'assure de son plaisir et de sa bienveillance.

Une soixantaine de pas plus loin, et quelle que soit la saison, au niveau du portail fermant la cour des Peignant, s'échappent, les appétissantes émanations des lentes cuissons charcutières — offrant au fil des jours suivant l'abattage du lundi, l'odeur propre aux onctueuses rillettes, aux succulents pâtés (de foie, de campagne ou de tête), l'odeur intense et si gourmande d'un saucisson à l'ail, la forte senteur, légèrement faisandée, de l'andouillette, ou le parfum plus distingué d'un jambon blanc cuit « au torchon », dans un bouillon d'aromates et d'épices — fabrications utilisant alors des porcs « fermiers », élevés en liberté, nourris au petit lait et aux grains et non encore assujettis aux conditions sordides de l'élevage industriel.

Sur le chemin du retour, que ce soit à midi ou en fin d'après-midi, Madame Peignant se trouve souvent en train d'observer la rue. Ainsi, qu'à chacun de mes passages, elle répond gentiment à mon salut et m'invite, systématiquement, à une courte conversation, au cours de laquelle elle marque son intérêt pour mes grands-parents et pour mes résultats scolaires.

« Bonjour, mon p'tit Pierre. Alors, comment va ta grand-mère ? Et le champêtre, toujours aussi vif d'esprit ? Et toi, l'école, je sais que ça va bien, mais j'espère que tu n'es pas trop

dissipé et que tu ne fais pas trop de bêtises ? Tu sais, ce que tu apprends, ça te servira pour plus tard ... »

La première attention, qui, familière, va au-delà d'une simple formule de politesse, tient aux liens tissés depuis longtemps, par mon grand-père François Manigault et René Peignant, vieux compagnons républicains et spécialistes dominicaux — de la belote, de la manille coinchée et de la *fillette* de rouge — opérant, au café de la *Tête noire*, accompagnés d'un troisième larron, le joueur de vielle et joyeux drille, Gaston Guillemain. Mais la seconde attention, toujours exprimée avec un regard bienveillant, presque maternel et chaque fois prolongée de la remarque concernant mon comportement scolaire, m'intrigue.

De ces courts échanges, je retiens un visage harmonieux — à la peau blanche, semé de taches de rousseur, éclairé du regard très déterminé de deux pertinents yeux gris-bleutés, surmonté de courts cheveux frisés, de couleur châtain clair, très sobrement discrètement maquillé — animant avec grâce et personnalité, le sommet d'une personne assez grande, toujours vêtue d'une impeccable blouse blanche. Et, de cette dame — née, m'a-t-on dit, dans une ferme du village de Maisonnais — je devine, progressivement, le bons sens, l'intelligence pratique, la secrète volonté et la naturelle et discrète bonté. Et, comme on dit en langage populaire, il me semble *que cette sacrée bonne femme a de la suite dans les idées*.

Raoul Peignant, et son commis travaillent dans le laboratoire situé en fond de cour. Le patron ne vient en boutique que sur demande de son épouse, le plus souvent pour réapprovisionner, et, plus rarement pour prendre une importante commande, le plus souvent destinée à un repas de cérémonie. On peut également l'apercevoir, au volant de sa camionnette blanche, quand il se déplace pour visiter les *bounhoummes* qui ont signalé avoir une *bête bounne à vende*. Par ailleurs, deux fois par mois, en présence du vétérinaire Léger, il procède à l'abattoir de la rue des Juifs. Dès le mois de mai, la longue journée de travail terminée, soit un peu avant dix-neuf heures, on le voit, sur le trottoir devant le proche salon de coiffure, fumer un cigarillo, deviser et plus souvent échanger des blagues avec son voisin, artisan coiffeur pour dames, nommé Chauvat. Les deux compères, au plus chaud de l'été, occuperont ce quart d'heure de détente en allant déguster une bière, bien fraîche, au café voisin tenu par le père Morin dit « le petit ». De petite taille comme son père, portant, avec prestance, un dos large et de solides épaules, Raoul Peignant — alors habillé d'une chemise beige clair, à manches courtes, à col largement ouvert, et d'un pantalon de serge, couleur marron foncé tenu par de larges bretelles aux motifs linéaires verticaux — présente, déjà, un embonpoint de moyenne importance. Sa tête, d'un cube tout en rondeurs, dont le front assez large et déjà bien dégagé, s'orne de fins cheveux noirs, légèrement frisés, soigneusement coiffés à la raie. Deux yeux marron, au regard à la fois vif et doux, puis deux pommettes très légèrement saillantes, de couleur proche du rubicond encadrant un modeste nez aux narines cependant bien ourlées, enfin une bouche au dessin bien équilibré, confèrent à ce visage ouvert, dynamisme, gaité et bonhomie.

Les Peignant ont une fille, jolie petite brunette plus âgée que moi d'environ quatre années. Avec son visage, plein de douceur, son joli et bienveillant regard, ses cheveux remontés en un chignon, retombant sur une gracieuse nuque, Solange possède tous les traits d'une belle, sage, et rêveuse provinciale. Cependant, un front assez haut, un nez légèrement mutin et un carré de mâchoire, présent quoique discret, témoignent à la fois d'une véritable capacité d'imagination et de l'existence d'un caractère volontaire. L'année scolaire 1944/1945, alors que je suis dans la classe d'Émile Faucheron, elle effectue sa dernière année de scolarité primaire, sous l'animation de la redoutée Angèle Faucheron, épouse de notre maître, et directrice de l'école des filles. Or, lors du dernier trimestre, une fois par semaine, *Mimile*, nous fait rejoindre, pour un cours de chant commun, la classe conduite par madame son épouse. Au menu, si je puis dire ainsi, une truite au vagabondage musical tel, que Dame Angèle, dans un premier temps, a

bien du mal à maîtriser et conduire l'ensemble des fougueux pêcheurs et des innocentes pécheresses, plus enclins à échanger des sourires complices, qu'à satisfaire le talent du compositeur Franz Schubert. C'est ainsi, sur la base de cette pure complicité enfantine, qu'est née ma grande et fraternelle affection pour cette mystérieuse Solange.

* * *

Été 1944, les événements s'accélèrent. Le 25 août, jour de mon anniversaire, Paris est libéré. Dès la semaine suivante, mon père, accompagné d'une dame *qu'il connaît depuis plusieurs années*, vient au Châtelet, présenter cette personne à ses parents et à son fils. Son objectif est également de redémarrer, dès que possible, sur plusieurs marchés de banlieue parisienne, son activité de charcutier. Pour favoriser ce démarrage et couvrir le délai nécessaire au total rétablissement des circuits nationaux d'approvisionnement, il souhaite, étudier avec Raoul Peignant, les possibilités et conditions d'une fourniture intermédiaire en porc frais, charcuterie et salaisons, à partir de la charcuterie du Châtelet. Grâce à la bienveillance des Peignant — qui dit-on, se sont fait une règle d'aider à l'établissement de leurs anciens apprentis — et en prolongement du lien très amical qui unit nos familles, l'affaire est rapidement conclue. À cette occasion, j'apprends que les Peignant, qui disposent, d'une ligne téléphonique, mon père pourra, chaque fois que nécessaire, les joindre, depuis Maisons-Alfort où il habite, que ce soit à partir d'un café ou d'un bureau postal. Mon père et son amie sont conviés à déjeuner chez les Peignant. Dès le début de l'année suivante, des expéditions ont lieu, chaque quinzaine, à partir de la gare de Bigny. Grâce à ce concours, mon père va pouvoir reprendre, dans des conditions par ailleurs assez difficiles, son activité d'artisan-commerçant.

Au cours des trois jours passés au Châtelet, madame Andrée Frognet — divorcée, mère d'un adolescent élevé, comme moi, par ses grands-parents, belle femme aux yeux marron, bien maquillée, correctement mise, et bénéficiaire du regard amoureux de mon père — a conquis mon radical de grand-père et sa fille, et intéressé (en tant qu'éventuel relais concernant son petit-fils), ma grand-mère. Personnellement, si ses agréables atours et ses bien parfumées embrassades m'ont convenu, observant son comportement et ses paroles, je n'ai décelé chez elle, aucune qualité maternelle ou ménagère de nature à me convaincre. Qui moins est à mes yeux — comme aurait dit, un jour, Winston Churchill, parlant d'un piètre interlocuteur — je l'ai trouvé modeste, avec toutes les raisons de l'être.

* * *

Début août 1945, mon père et sa compagne reviennent au Châtelet, avec le double objectif de visiter la famille et de rencontrer la famille Peignant afin d'échanger sur l'affaire démarrée il y a sept mois, augmenter les volumes de porc frais et changer les jours d'expédition. Tout se passe convenablement et se prolonge d'un déjeuner dominical où, je suis invité. En effet, cette fois, madame Peignant a bien précisé à mon père de venir *avec Pierrot*. Pénétrer chez les Peignant, voir enfin — en compagnie de ma gentille copine Solange, dont je porte, le dimanche, des chaussures basses, « devenues trop p'tites pour elle, alors qu'elles sont presque neuves », l'intérieur de la maison « aux bonnes odeurs » est pour moi une chose plus importante que l'arrivée, inopinée, d'une éventuelle remplaçante de ma maman décédée.

À treize heures, nous franchissons le portail. Monsieur Peignant nous accueille gentiment, en souriant. Madame Peignant termine de servir « une petite tranche de jambon » à une cliente tardive, et arrive peu après. Sans tra-la-là inutile, elle nous invite à rejoindre la salle à manger. Debout, en bout de table, elle installe Solange à sa gauche et moi à sa droite, suivi de mon père et de son amie. Face à eux, le grand-père René, maître d'apprentissage de mon père, puis Raoul et à l'autre bout de table, le grand-père Affret, « doyen d'âge ». Une courte phrase fait un *kiss-landing* dans mon cerveau : « Bel ordonnancement de table, madame Peignant ! »

Quel repas ! pour moi quelles découvertes, tant au plan des mets, qu'au plan des personnes ! Pâté en croute aux pistaches, bouchées à la reine, rôti de veau et mousserons à la crème. Et mon, encore lointain, ami Raoul, qui me fait goûter son délicieux vin de Morlac ! Et lorsque mon père tente gentiment de s'interposer, pour en rester à mon triste verre d'eau, l'intervention patrilacale et joyeuse du père Peignant, qui insiste pour qu'il me soit permis, *bin* au moins les jours de fête, *d'avouère drouet* « aux bonnes choses de la vie » ! Et madame Peignant et sa fille Solange qui, attentives, guettent mes réactions en souriant. Après le café, j'accompagne mon père et monsieur Peignant dans le local ventilé — situé en fond de cour, latéralement au laboratoire — où sur un vaste ensemble de claies, sèchent, une vingtaine de salami, et plusieurs centaines de « pur porc », de « porc et bœuf » et de saucisses. Passage quasi obligé pour un artisan-commerçant fier d'exposer sa production de salaisons. Puis, par la vingtaine de marches d'un escalier, situé à l'extrême droite du fond de cour, nous accédons au jardin, dont une porte située au sud, débouche sur la rue Saint-Honoré. Comme, à l'époque, la plupart des personnes, monsieur Peignant, en plus de son travail d'artisan, cultive son jardin et semble fier de son potager. Prolongée, au retour, d'une petite discussion dans la cour, la très agréable journée se termine peu après seize heures.

Au moment de prendre congé, mon père, ému, quelque peu embarrassé, cherchant ses mots, évoque, l'idée de m'emmener ultérieurement à Paris. Il fait allusion au fait que je fatigue de plus en plus ma grand-mère, et que compte tenu du redémarrage dorénavant satisfaisant de son commerce, il lui appartient, désormais, de prendre soin de moi. Quelques instants, d'un silence pesant, suivent la longue et bien construite déclaration de mon père. Sa compagne, qui semble déjà informée de la situation et que les différentes conversations familiales esquissent depuis quelque temps, comme ma future « maman », croît bon d'ajouter d'un ton qui se veut réfléchi, mais qui n'est que calculateur :

« C'est vrai, qu'il faudra bien que ça se fasse un jour... »

Madame Peignant, décidément sacrée bonne femme, qui a rapidement compris la situation et seule, observe ma moue, regarde mon père et ajoute, aussitôt, d'une voix apaisée :

« Mais rien ne presse, il est maintenant au cours complémentaire, et tout semble aller plutôt bien pour lui, à l'école... Il serait peut-être préférable de lui laisser terminer les années de cours complémentaire »

Raoul et son père, le vieux René Peignant, armés de leur seul bon cœur, quêtent du regard l'acquiescement de mon père, quant à la poursuite de mes études. Dans le même temps, ma future marâtre, de ses beaux yeux marron, lui intime de ne pas s'engager sur cette voie. Mon père, prononce alors un « on verra... » qui met fin à l'embarrassante séquence...

Sans avoir, à l'époque, les mots adéquats pour traduire précisément tous mes sentiments, je ressens, désormais, de Marie Peignant et de sa famille, le désir de me protéger, et j'apprécie fort la gentillesse, l'harmonie de cette famille et l'attention que me porte « la patronne ». Dès ce jour, je retiens — et c'est pour moi important — que je peux faire pleine confiance à ces gens-là. Quant à cette Marie Peignant, je commence à subodorer qu'elle sait des choses sur ma maman qu'elle me confiera un jour.

* * *

C'est lors du premier trimestre de ma première année de cours complémentaire, à l'occasion du cours de sciences naturelles, que je viens à nouveau visiter les Peignant. Notre dynamique professeur de maths et sciences, monsieur Pichon, émule de la méthode Dalton, fait, à partir d'un volontariat, préparer le cours par un élève. Avec l'aide de ma grand-mère, employant fil de fer, colle, et faisant par obligation, montre de patience, j'ai assemblé et fixé sur une planche de bois, la coupe longitudinale d'un squelette de lapin. Fort de ce premier succès, et

pensant à un autre animal de la ferme, susceptible de satisfaire mon esprit d'initiative, je souhaite, de la même façon, présenter l'ossature, denture comprise, d'une demie tête de porc. Il me vient tout naturellement — avec en plus, le secret objectif de le revoir — d'aller demander cette pièce à monsieur Peignant. Surpris, dans son laboratoire alors qu'il termine une cuisson de rillettes, mais content d'être sollicité, Raoul me demande de l'accompagner, via l'escalier latéral, au niveau supérieur où se trouve son jardin qui débouche au niveau de la rue Saint-Honoré. Là, une construction en dur, abrite, séparés par une cloison, outre une écurie pour le cheval et la voiture hippomobile à soufflet du père Affret, un autre local où prend place la camionnette de Raoul Peignant. Jouxant le bâtiment, maçonné, et ouvrant sur le jardin, se trouve l'enclos servant de déchetterie os, d'où Raoul extrait les mâchoires dentées nécessaires à mon objectif. Après être redescendus et rejoint le laboratoire, et avoir pris livraison des pièces nettoyées, je le remercie vivement. C'est alors qu'il me présente, une épaisse tranche de pâté de tête :

« Tu gouteras ça chez toi, comme ça tu pourras dire en classe à quoi ça sert une tête de cochon ! »

À cet instant, j'ignore encore, que mon départ du Châtelet s'effectuera, à partir de cette cour de la charcuterie Peignant, mais je sais maintenant, que je suis bien décidé à poursuivre mes bonnes relations avec tous les membres de cette agréable famille.

* * *

Fin de la seconde guerre mondiale. Shoah.

Au revoir tata Lily.

La libération des camps de concentration nazis, commencée, à l'est, le 29 juillet 1944, avec le camp de Majdanek, près de Lublin, en Pologne, libéré par l'Armée rouge et, à l'ouest, le 23 novembre 1944, avec, en Alsace le camp du Struthof s'accéléra en début 1945. Auschwitz, le 25 janvier, puis en avril, avec Buchenwald le 11, Bergen-Belsen le 15 et Dachau le 29. Nous n'entendions pas parler des multiples stalags, camps de travail pour hommes du rang faits prisonniers.

* * *

Mi-février 1945, par une froide soirée d'hiver, c'est également en compagnie de grand-père François, qui m'avait, exceptionnellement et avec insistance, demandé de l'accompagner, que je me rendis au café de la Tête noire. La grande salle parquetée, ou tout excité, j'avais fait mes débuts de danseur, servait alors régulièrement aux cérémonies de mariage et aux bals animés par le célèbre joueur de vielle Gaston Guillemain. Mais, dans le cas présent, il s'agissait d'assister à la projection d'un long métrage cinématographique portant sur la libération des camps de concentration appelés dorénavant camps de la mort.

La séance, dura environ une heure, et eut lieu dans un silence total, seulement entrecoupé, par instants, de quelques protestations d'horreur. Le village, situé en zone non occupée, avait certes durant ces années de guerre, perdu trois engagés FFI — tués à l'occasion des actions du maquis de Bourges ou lors d'actions de la Wehrmacht dans la forêt d'Habert qui servait de zone de repli aux résistants — mais était, pour l'essentiel, resté à l'abri des dures conditions de l'occupation et hors champ d'information des exactions de l'ennemi. Et durant cette soirée, en une de projection, il venait de prendre connaissance, tristes images à l'appui, des pires horreurs de la guerre et du plus grand crime des nazis, celui qui serait bientôt qualifié d'extermination massive et prendrait le nom de Shoah. J'étais atterré par la vue de centaines de cadavres, par le spectacle horrible et insoutenable des visages hagards, des regards d'une infinie tristesse et les corps squelettiques des rescapés de cet enfer que le documentaire avait montré. La situation qui venait de nous être brutalement révélé dépassait de loin, l'entendement de toute personne normale. J'écoutai avec attention les commentaires des gens du village et des paysans qui habitaient l'alentour. Les propos éclataient spontanément de toutes parts, traduisant dans un concert commun, l'horreur ressentie, la réprobation définitive et la condamnation de tels actes.

Après la projection, j'écoutai également certains qui tentaient une analyse, dont je concevais bien qu'elle ne puisse être aussi immédiate. Mais la plupart des individus évacuaient — un peu rapidement à mon gré — leur embarras en disant que la guerre était finie et tentaient de soulager leur esprit en précisant que tout cela était *le fait d'un fou nommé Hitler* ! Malgré mon jeune âge, je ne pouvais m'empêcher de penser que les adultes allaient un peu vite en besogne dès lors qu'il s'agissait d'envisager un problème qui dépassait de beaucoup, par ses dimensions, leur capacité. Et, pour la première fois et pour un sujet important, je ressentais cette facilité que semblaient avoir les humains à fuir une situation et cette faculté, pour beaucoup de personnes, d'éluder les questions de fond pour retrouver, à peu d'effort leur tranquillité.

Sur le chemin du retour, je demandai à grand-père le nombre de Juifs que la commune avait protégé pendant la guerre.

« Avec Chateameillant, nous avons dû prendre soin d'une cinquantaine de personnes. Le village a aussi abrité un communiste italien recherché par Mussolini, le père de ton petit copain Toninato. »

Cette réponse, précisée d'un *nous* me fit plaisir. J'eus une pensée pour mon petit copain Roberto — qu'il m'était arrivé d'envier stupidement, en pensant qu'il avait la chance de manger souvent des macaronis ! — et progressivement je retrouvai ma tranquillité d'esprit.

Alors, comme se parlant à lui-même, grand-père soudain ajouta :

« Mais aussi avec, en quatre ans, environ quatre-vingts lettres de sournoise dénonciation à la Kommandantur, que le très discret et courageux Monsieur Dumont — secrétaire de mairie, chef de la philharmonie municipale, et par ailleurs communiste — détourna, avec mon aide, de leur destination... c'est tout cela la guerre, mais tu apprécieras l'ensemble du sujet quand tu seras plus grand.... »

Cette nuit-là, malgré ma fatigue, mon sommeil fut long à trouver. J'avais ressenti intensément que les graves questions devaient échapper, dans le quotidien, à une grande partie des humains : soit elles les dépassaient en compréhension, soit ils s'en déchargeaient parce qu'ils se sentaient impuissants à les faire disparaître ou à participer à leur règlement. J'en conclusais que les situations rencontrées dans la vie étaient autrement difficiles à appréhender et traiter qu'un exercice de Mathématiques ou de Français.

Plus ou moins consciemment, je venais de découvrir une partie de la complexité humaine et de comprendre que les années à venir, qui pas à pas me conduiraient à l'âge adulte, seraient à n'en point douter, moins faciles que celles de ma prime jeunesse, même orpheline.

Quoiqu'il en soit, ce que j'avais appris en cette soirée resterait gravé pour toujours dans ma mémoire. Et je me promettais bien de chercher à comprendre comment un pays voisin, dit civilisé, en était arrivé là.

* * *

En fin de troisième semaine de juin 1945, ma tante Alida eut la joie de recevoir, en provenance de Poitiers, un courrier de son mari. Ce dernier, dont la zone avait été libérée par la 3^{ème} armée américaine, en avril, n'avait été rapatrié vers la France qu'à la fin mai 1945. Après avoir, dans un premier temps, rejoint ses parents, à Poitiers, procédé à quelques achats vestimentaires et autres petites emplettes, goûté, avec joie et plaisir, une première réadaptation d'homme libre — parmi une population accueillante et avec une municipalité très décidée à favoriser la réinsertion aux anciens prisonniers. — il avait dû prendre de nombreux contacts en vue de retrouver, sans tarder, une activité professionnelle, d'où le temps passé. Dans ces conditions, Maurice Chailloux se proposait de venir au Châtelet, pour le 21 juillet. Avec, écrivait-il, pour objectifs de revoir sa tendre épouse, de faire, enfin, connaissance avec ses beaux-parents et d'envisager ensemble les dispositions favorables à l'établissement, à Poitiers, du jeune couple. En nous faisant part de ces nouvelles, ma tante était très émue.

Grand-mère, marqua immédiatement son souci de bien recevoir ce gendre inconnu mais légal. Grand-père, réagit tout d'abord avec solennité, puis félicita affectueusement sa grande fille, mais comme tout père dans cette situation, comprenant simultanément qu'il allait bientôt la perdre, racla sa gorge et sortit faire un tour dans le jardin, afin de calmer son émotion et de se moucher un nez devenu soudain humide. Sur l'instant, je fus simplement excité à l'idée de faire connaissance avec mon jeune oncle. Il arriva au Châtelet à la date prévue. Quarante-huit heures avant, j'avais, en mairie, reçu le vaccin DTab. On nous avait informés qu'une réaction à cette vaccination était possible. Chez moi, elle survint et j'eus l'épaule droite toute endolorie, pendant trois jours. La venue de celui que j'appelai immédiatement, tonton Maurice, fit diversion par rapport à une souffrance vive qu'au village, tout le monde, considérait, à tort, comme normale. De taille moyenne, silhouette fine, peau mate, visage légèrement allongé, portant des cheveux fins, peignés à la raie, et deux beaux yeux bruns au regard attentif, tantôt observateur, tantôt bienveillant et souriant, une voix ayant conservé

l'essentiel de l'accent poitevin, cet homme simple, encore jeune, me fût immédiatement sympathique et à portée de mes espérances de gamin. Dès que je n'aurais plus mal, je n'hésiterais pas à le solliciter pour participer à mes jeux et autres élucubrations. Il fût accueilli, avec amour et tendresse, par ma tante Alida, avec gentillesse et considération, par mes grands-parents.

Lors du premier repas pris en commun, il nous raconta comment, après que sa section eut été encerclée en forêt de Rambervilliers, dans les Vosges, il fût fait prisonnier, ainsi que tous ses camarades. Conduit ensuite en Rhénanie, il avait été affecté, dans un premier temps dans un atelier de fabrications mécaniques. Compte-tenu de sa profession de jockey, il avait, ensuite, avec un autre prisonnier, été muté dans une importante ferme. Moyennant de longues journées de travail, durant toute la durée de ce long séjour, son collègue et lui, avaient toujours été respectés par leurs employeurs — déjà âgés, et certainement pas très convaincus de l'avenir du régime nazi — et n'avaient subi que les privations communes aux familles allemandes.

Question de chance avait-il ajouté, semblant s'excuser. Moi, qui avait encore en mémoire les images horribles du reportage insupportable concernant les camps de concentration nazis, vu récemment, au café de la Tête noire, trouvai toutes ces différences, entre les diverses situations rencontrées, curieuses et incompréhensibles. Dans un deuxième temps, il précisa sa situation actuelle. Il vivait chez ses parents, gens âgés qui habitaient un petit trois pièces, de 50 m², en rez-de-chaussée, rue Cornet, et logeait dans la petite chambre qui avait abrité son enfance — dormant dans petit lit, de quatre-vingt-dix centimètres de large — toutes conditions ne convenant certainement pas à l'établissement favorable du couple. Sur le plan du travail, il allait débiter, début juillet, un emploi modeste et assez fatigant, mais d'un bon rapport, de vendeur de journaux itinérant. Il poursuivit, plus à l'aise, en précisant qu'il avait deux principaux objectifs assurés, à terme.

En premier lieu, le jeudi 1^{er} août 1946, il se verrait confier — engagement ferme pris par le patron de l'entreprise Centre presse — la tenue, du kiosque à journaux et périodiques appuyé contre le mur de la banque, au nord de la place d'Armes, sise en centre-ville de Poitiers. Ce poste — qui le libérerait des distances de marche à parcourir, deux fois par jour, pour ne vendre que les seuls journaux — situé sur un très important lieu de passage, et, avec en plus la totalité des périodiques à proposer aux passants, devrait être d'un rapport bien supérieur à la situation précédente. En second lieu, un mois plus tard, le dimanche 1^{er} septembre — promesse de bail écrite par le propriétaire — possibilité d'occuper un spacieux logement de trois pièces 63 m², libéré par ses occupants fin août, au premier étage de l'immeuble où habitent ses parents. Pour long qu'apparaissait ces délais d'attente, l'assurance d'avoir une situation et un logement confortable demeuraient, à cette époque, déterminants. Et les jeunes époux se promettant de continuer de correspondre et de se retrouver régulièrement, mes grands-parents, qui avaient connu, au début de leur mariage, de bien difficiles conditions, firent preuve de la plus grande compréhension.

* * *

Dès que ce fut possible, j'entraînai mon jeune oncle dans le jardin, pour lui montrer lapins et poules et enchaîner sur notre famille paysanne. Après lui avoir précisé que ma grand-tante Affret des Landinats devrait bien nous rendre une petite visite jeudi prochain, je lui racontai mes journées si réussies chez les Gauthier de Saint-Maur et, en tirant sur mes bretelles avec mes pouces, fis mon important, pour lui annoncer que j'étais invité dernière semaine d'août, à participer à la batteuse, chez les Légier de la Preugne de Saint-Jeanvrin.

Je lui présentai la si gentille famille Légier, les animaux de la ferme et le distingué Gamay de mon grand-oncle, de telle façon à capter son intérêt. Accourue auprès de nous et informée de tout mon bavardage, ma tante Alida, qui connaissait depuis longtemps les Légier proposa

d'aller leur rendre visite le samedi prochain. Reçu avec affection et générosité, nous passâmes, à la Preugne, un excellent après-midi. Tante Alida et son mari Maurice étaient heureux et leur bonheur accompagnait cette visite. Maxime, la Camille et l'oncle Légier, témoignèrent de leur satisfaction aux époux et offrirent bien sûr, de trinquer en conséquence. Maurice pris plaisir à visiter la ferme et trouva délicieux, le vin de l'oncle Légier.

Tirée par un cheval, lui aussi heureux, momentanément mis au galop entre la Preugne et les Archers, la carriole conduite par un Maxime Légier souriant de tout son cœur, nous ramena au Châtelet. Éméchés, et joyeux nous chantions. Faite de paix retrouvée, de liberté, d'espoir et de saine gaité l'image estivale de ce couple heureux, prit une place définitive dans ma mémoire d'enfant.

* * *

Afin de convenablement démarrer son emploi de vendeur de journaux itinérant, Maurice rejoindra Poitiers, le dimanche 29 juillet 1945. En double avec son prédécesseur — qui quittait le poste, fin juillet, pour partir en retraite — les deux derniers jours de juillet, il maîtrisa très rapidement, ce qu'il appelait les deux tournées journalières comportant à la fois la distribution aux abonnés et la vente au quidam, des journaux.

* * *

Concernant la guerre en Europe, troupes russes et américaines avaient continué leur avance vers Berlin et la victoire. Dans tout le Pacifique, face aux troupes japonaises, les combats de l'aviation américaine et des Marines faisaient rage. L'après-midi du 1^{er} mai, la nouvelle du suicide du Führer, qui avait eu lieu la veille, dans son nid d'aigle, nous parvint. D'apprendre la fin du criminel dirigeant du 3^{ème} Reich nazi, fût un soulagement pour la population. L'amiral Dönitz lui succéda pour conduire la reddition des troupes allemandes. Dès le 7 mai, Ike Eisenhower reçut, à Reims, le général Jodl, envoyé de l'amiral Dönitz venu signer la capitulation de l'Allemagne nazie sur le front ouest. Une vigoureuse colère de Staline s'ensuivit, exigeant que cette capitulation ait lieu sur le territoire des vaincus. Elle aura lieu — et ce sera la date officielle retenue — dans un grand immeuble de propriété russe, à Berlin le 8 mai 1945.

Vivant en zone non occupée jusqu'en 1942, et sous la menace de la Milice ensuite, citoyens demeurés prudents, tout en ayant été protégés pendant ces années de guerre, les habitants du village abandonnant leurs craintes, retrouvèrent la parole libre, et, affichèrent officiellement, leur joie de vivre. Comment fit alors Jean Aubrun, pour obtenir de Gaston Guillemain le prêt du tambour de ville et deux baguettes ? Toujours est-il que le jeudi 8 mai 1945, l'après-midi, synthèse de puérilité, de joie et d'audace, un trio — composé, au centre, d'un Jeannot Aubrun, excité, tambour collé à ses petites cuisses, de Robert Toninato, visage sérieux à gauche et, à droite, regard très inquiet fixé sur le tambour, le petit-fils du garde champêtre — parcoururent le village, défilant depuis la mairie jusqu'au Tivoli, offrant à quelques badauds à la fois étonnés et curieux, le spectacle dérisoire de trois gamins saluant par les sons du tambour et une tonitruante Marseillaise, la fin d'un long conflit, dont on ne connaissait, que depuis peu, l'horreur.

* * *

Démarrée par un froid mois de janvier, avec un temps bien ensoleillé en juillet et en août l'année 1946 est marquée par une cinquantaine d'événements principaux que rapportent les journaux — nationaux, peu vendus en Berry, et régionaux que sont *La Nouvelle République* et *Le Berry Républicain* — distribués, pour peu de temps encore, par Madame Hortense.

Parmi ceux-ci, j'ai retenu les principaux :

- Janvier : la tenue, à Londres, de la première Assemblée de l'Organisation des Nations Unies et, en France, la démission du Général De Gaulle de son poste de Chef du Gouvernement.
- Mai : loi du 22 Mai qui pose le principe de la généralisation de la Sécurité Sociale pour l'ensemble des Français.
- Juin : naissance le 14 de Donald Trump et le 19 de Bill Clinton.
- Octobre : le 10, condamnation à mort, par le Tribunal de Nuremberg des principaux dirigeants nazis dont la sanction sera exécutée le 16, sauf pour Hermann Goering, lequel se suicidera, dans sa cellule le 16.
- Décembre : déclenchement de la Guerre d'Indochine, après le bombardement du port de Haïphong, le 23 novembre.

Au village, les conversations portent sur les tracteurs et machines agricoles dont les nouveaux modèles en provenance des États-Unis qui concurrenceront, à terme, la production française de Vierzon. D'aucuns commencent à évoquer de nécessaires futurs remembrements.

* * *

Avant son départ pour Poitiers, ma chère tante Lily, dont l'intuition, l'organisation, mais aussi l'attention qu'elle portait à son bon petit diable de neveu, ne faisaient jamais défaut, bien que préoccupée par sa future condition de jeune épouse, avait comme elle le disait en souriant, pris les devants pour assurer la réussite de mon futur niveau d'études. Les séances eurent lieu durant trois semaines d'août — lors des derniers congés annuels de tata Lily qui quittait son emploi de l'entreprise castelloise — d'un commun accord, de neuf heures à midi — de façon à ménager pour moi en retour, les si agréables après-midis de jeu et vadrouille en compagnie des copains, dans la proche et vaste campagne environnante — et à ma très grande joie, dans le grenier de notre petite longère à l'intérieur duquel patientait une ancienne table héritée de ma grand-tante Martinat. Assise sur un modeste coussin posé sur une malle, Alida prenait sans effort, mais avec sérieux, son rôle d'institutrice. La suite, à l'opposé de mon habituel estival dilettantisme, fut une suite de révisions de textes en français, de quelques exercices de calcul, et puis, une rigoureuse présentation de l'algèbre, en abordant, avec la fonction $y = a.x$, deux inconnues le même jour ; et, idem de la géométrie avec ses figures les plus courantes, côtés, angles, hauteur, sans oublier les différentes notions de perpendiculaire, médiatrice, bissectrice, tangentes et sécantes. À l'occasion de ce premier voyage dans ces nouveaux espaces, j'avais traduit l'admiration que je portais à ma tante, par une application soutenue et une curiosité véritable. Il est vrai que la prononciation, mentalement répétée, du terme nouveau de « mathématiques », semblait me donner des ailes et faire de moi un futur savant !

* * *

Pour me faire ses adieux en privé, ma tante Alida avait arrêté la matinée du dernier samedi d'août. Elle s'était réservée le dimanche, jour où le village — parquet installé en partie nord de la place du marché et orchestre de l'accordéoniste Courzadet aux instruments — fêterait la Saint-Fiacre, patron des jardiniers. Le lundi, elle emprunterait la camionnette prévue pour déménager son lit, sa literie destinés à devenir couche conjugale, emporterait avec elle deux valises contenant habits, linge de maison et affaires personnelles et rejoindrait son époux à Poitiers. Pour me parler, elle avait choisi sa chambre afin de donner, sans ostentation, un caractère solennel à notre entretien. La discussion, paisible, porta à la fois sur mes grands-parents, surtout sur ma grand-mère et sur l'école. Concernant mon aïeule, tata Lily, insista — à juste titre compte-tenu de mes récents moments de protestations — sur mon degré de liberté (sic), et me demanda de marquer moins d'exigences, et un peu plus d'attention et de respect, à la personne, âgée, qui prenait le plus grand soin de moi, depuis plus de huit ans. Je tentai une molle contestation. Très fine mouche, ma tante, devança mon très spécieux et bien égoïste argumentaire, d'une phrase astucieuse, qui ne manqua pas de me désarmer :

« Je te sais assez intelligent pour savoir que tu es trop excessif dans tes demandes... qui plus est, adressée à une courageuse personne, qui à ton âge, non seulement n'avait pas la chance d'aller à l'école, pour apprendre, mais avait, d'usage, l'obligation de s'occuper de nombre de tâches journalières de la ferme de ses parents. »

Je n'insistai pas. Ma tante poursuivit en m'indiquant que par contre, compte-tenu de mon entrée prochaine au cours complémentaire, elle avait convaincu sa mère, d'autoriser, son « petit diable » de neveu, à entrer dans cette chambre, pour étudier, en utilisant le tant espéré petit bureau, qui avait accompagné les études de ma chère tante. Ému je reçu avec émotion et reconnaissance, ce qui était pour moi, un important cadeau et j'embrassai ma tante. Celle-ci ne réagit pas tel qu'habituellement, en me caressant doucement les cheveux. Épouse devenue récemment femme, elle pensait, dorénavant à son mari, à sa future condition et à son proche établissement dans cet appartement situé au premier étage d'un immeuble de deux étages, avec jardin, situé au bord du Clain. Elle poursuivit l'entretien en me faisant présent de son matériel de bureau : une équerre en bois, un taille-crayon, une belle boîte de crayons de couleur, un crayon à mine grasse, un second à mine maigre, tous correctement taillés, et une boîte à compas. Elle me laissa, également, son dernier cahier de géographie, lequel comportait différentes cartes de France. En conclusion, comme si elle parlait à un adulte, évoquant, avec des mots simples les gens de notre condition, précisant leur peu de chance d'évolution sociale, sauf à ce qu'ils bénéficient d'une instruction solide, elle sut me convaincre de bien travailler à l'école.

L'heure du repas approchant, nous allions devoir quitter la chambre. Soudain je réalisai que ma délicieuse tante, tendre et compétente accompagnatrice de mon enfance, quittait à la fois son foyer et son village de naissance. C'est alors que, comme dans un songe, il me revint en mémoire, « le temps des cerises », cette chanson, d'une tendresse douloureuse, que tante Alida — avec sa voix légèrement perchée, accompagnée d'un léger vibrato émotionnel — m'avait fait connaître, lors de cette matinée d'un printemps précédent. Une certaine mélancolie s'empara de moi. En pensant à la fois, à la profonde affection qui nous liait, et à cette sensibilité qui nous étaient commune, à l'idée de cette séparation très proche, une vive émotion m'étreignit.

Demeurée pensive, et peut-être peu désireuse de participer au développement de mon trouble, tante Alida, rompit soudain son silence. De façon mystérieuse, d'une voix déterminée, bien que d'un ton volontairement posé, doublée d'un regard fixe qui se voulait très interrogateur, tata Lily me fixant, me posa une dernière question :

« Sais-tu pourquoi, il est important que tu tiennes tes promesses, tant en ce qui concerne ta grand-mère, que s'agissant de tes résultats scolaires ? »

« Parce que, comme tu m'as souvent expliqué, il est mieux qu'il en soit ainsi ?

« Pas seulement... »

Elle souriait avec tendresse tandis que je demeurai coi. Puis elle poursuivit sur un ton pseudo péremptoire :

« Mon cher neveu, Sache que parmi nos projets futurs, tonton Maurice et moi, avons bien l'intention d'avoir un enfant, et que cet enfant aura besoin d'un parrain de qualité, alors, nous comptons sur toi...si tu acceptes, bien sûr ! »

Dépassé par cette proposition et l'engagement qu'elle sous-tendait, mais totalement rassuré par le bonheur de ma tante, je me blotti contre elle. Ma gorge, essayant de se dénouer, éructa, mon accord. Puis, mon esprit ayant retrouvé son calme, je la remerciai, lui dis ma joie d'être

choisi, tout en terminant mon couplet, par une sottise remarque économique qui me valut une curieuse réponse.

« Tu aurais dû choisir quelqu'un de plus aisé que moi, pour être parrain de ton futur enfant. »

« Alors là, mon petit bonhomme, m'est avis que le choix d'un parrain, civil ou religieux, ne doit pas être une affaire de picaillons, mais, même sur ce plan-là, quand je me souviens des tomates du jardin qu'avec aplomb, tu voulais revendre, à ta grand-mère — alors qu'elle s'était donné la peine de les planter de, les biner, de leur adjoindre les tuteurs, de les arroser, et le moment venu, d'éclaircir leurs feuilles pour accélérer le murissement- des fruits — je ne suis pas trop inquiète sur tes capacités à inventer, faire preuve d'opiniâtreté, pour aboutir à tes fins, et accéder à une petite situation à terme. » .

Cette phrase, mélange de mise au jour de ma personnalité parfois audacieuse — grand-mère, plus restrictive, prétendait que, parfois, je n'avais pas froid aux yeux, ajoutant que j'avais du toupet — et l'allusion à une perspective de réussite, même à terme, me convenant, je me tu.

Au global, j'avais compris que cette femme partait accomplir son destin d'adulte, et ce qu'on qualifiera, bien plus tard, me concernant, « de vive intuition », appréhendait quelque peu la suite, pour une personne dont je ressentais — curieusement eu égard à mon tout jeune âge — la fragilité et postulais la nécessité, pour elle, d'une vie paisible et comme on dit bien réglée. Ainsi, sans avoir un quelconque motif de nature à faire des reproches à mon oncle Maurice, je dois bien avouer que j'aurais préféré que ma tante, ayant un emploi au village, épousât un instituteur et demeurât habiter au Châtelet, plutôt que d'aller *faire sa vie* avec un marchand de journaux poitevin,— que j'avais, pourtant découvert courageux, honnête débrouillard, homme gentil, et agréable à vivre — mais qui, en plus d'avoir une activité, à forte amplitude horaire, en quelque sorte « déracinait » ma tante. Quant à mon ressenti personnel — concernant la séparation avec celle qui avait souvent tenu vis-à-vis de moi, complémentirement à ma grand-mère, le rôle d'une maman ou celui d'une grande sœur — affectivement rasséréné par le fait de savoir que je serais toujours bienvenu à Poitiers, l'esprit déjà bien mobilisé par ma très proche reprise scolaire et le challenge que je m'étais fixé, et en plus de ce qui précède, le cerveau fort excité par le stand de tir installé pour la Saint-Fiacre — je dois avouer qu'il oscillait entre une peine devenue raisonnable, après quelques larmes furtives, l'espoir d'une réussite scolaire moyennant application, et l'immédiat et sordide objectif de gagner, à la carabine, plusieurs boîtes de petites dragées à l'anis que j'envisageais de revendre...

Alida, connaissant ma gourmandise, ce jour-là pourtant absente, m'invita à la suivre et à me laver les mains, avant de passer à table, pour déguster, après le délicieux radis noir récolté par grand-père, le lapin que grand-mère avait élevé, tué, dépiauté et cuisiné avec son sang. Au cours du repas, enfin apaisé, et ayant retrouvé mon appétit, je m'exclamai :

« Tout est très bon, qu'en penses-tu grand-père ...»

« Oh : c'est vrai que ça se mange facilement...donc ça doit ben être bon ! »

Au reçu de ce jugement mesuré, d'une logique incontestable, prononcé par son taquin de père, ma tante Alida et moi sourirent. Grand-mère considéra que cette formulation ressemblait à une sorte de compliment. À la fin du repas, quelques nuages s'étant installés dans le ciel, Alida interrogea grand-père quant à l'évolution possible du temps. La réponse, convenablement « berrichonnée », comme il se doit, c'est-à-dire lâchée avec précaution, et seulement après examen des cieux, fut ainsi articulée :

« Si le vent tourne, ça pourrait bin être de la pluie. De toutes façons, il va p't-être tomber quelques gouttes, mais demain, si tout va bien, il devrait faire beau !»

Grand-mère s'esclaffa :

« Ah ! bin là, nous v'là bin renseignés »

Tata Lily et moi éclatèrent de rire.

Grand-père, énigmatique et imperturbable, partit pour rejoindre son jardin du champ de foire, avec une idée en tête. Lundi, au moment de son départ pour Poitiers, sa fille Lily, trouverait à bord de la camionnette, un panier d'osier rempli de bons légumes, qu'il allait, sélectionner de ce pas, mais qu'il ne récolterait qu'au petit matin du lundi, afin d'en conserver la fraîcheur.

* * *

Adieu au village, et au temps béni de l'enfance.

La discussion qui avait eu lieu — lors du repas pris en compagnie de mon père et de sa compagne chez les Peignant — concernant mon départ pour la banlieue parisienne, avait été pour moi, une alerte sans suite immédiate. Néanmoins, désormais, certains soirs, avant de m'endormir, j'appréhendais cette date. En effet, je savais bien, que quitter à la fois, mes chers grands-parents et le village qui avait abrité mon enfance pauvre mais très heureuse, serait une épreuve très douloureuse. Mais, le fait de démarrer ma première année de Cours Complémentaire au Châtelet, semblait indiquer que je pouvais poursuivre ma scolarité au village encore un ou deux ans. Fort de la préparation effectuée sous la conduite de ma tante Alida, et du bénéfice sur le plan santé des longs après-midis à parcourir traînes et bois, j'abordai la rentrée 1946 dans de très bonnes conditions.

En classe, j'avais perdu mes copains des années précédentes, sauf Robert Toninato, Claude Daugeron, Gérard Sonnet — fils, appliqué, du Directeur de l'école des garçons — et Pierre Léger — fils cadet des époux Léger, à la fois, très décontracté et très sûr de lui — déjà très conscient de son destin de pharmacien. J'avais fait connaissance de Pierre Philippon — petit personnage fin et souriant, originaire de Saint-Pierre les bois — de Serge Lomonier — jeune homme aux propos très sobres, qui habitait Marçais — et d'un certain York, de Saint-Pierre-les-bois, lui aussi, qui me paraissait, redoutable. Ces nouveaux, tous plus âgés que moi, d'un ou deux ans, me semblaient les plus aptes à être les meilleurs de la classe. Quatre jeunes filles, l'une d'un très bon niveau, les trois autres bonnes élèves, attirèrent, sans me perturber, ma curiosité. L'une d'elles — était-ce Claude Bourdier ? — vint prendre place à mes côtés. J'en ai conservé le souvenir d'une fille discrète, gentille, jolie et déjà mature, qui m'observait, parfois avec curiosité, mais toujours avec bienveillance. Les très bons résultats du premier trimestre — avec la note 13/30 en conduite, j'étais classé troisième — accompagnés d'une sorte de plaisir de joueur que je prenais en mathématiques, firent plaisir à tata Lily — désormais installée avec son époux à Poitiers — rassurèrent mon grand-père et, curieusement, soucièrent ma grand-mère. Ils me donnèrent le goût de continuer en mettant un frein à ma certaine dissipation. Mais la concurrence, exercée par plusieurs nouveaux élèves, s'avérait très forte.

* * *

En plus d'une brosse à dents et d'un tube de pâte dentifrice, Noël 1946 m'apporta un superbe pantalon golf en tergal. Tout à mes résultats scolaires, et à l'excitation de cette période festive, je ne fis pas cas de la bonne nouvelle annoncée par ma grand-tante Affret, lors de son passage à la maison le 30 décembre. De sa fille Jeanne, qui avait épousé, en 1939, le cultivateur Louis Bobat — mobilisé peu de temps après son mariage, fait prisonnier en 1940, libéré en 1945 — elle a eu, le 14 décembre, un petit-fils, prénommé Marcel — dont je ne découvrirais le visage intelligent qu'en 1954, et plus tard, l'âme bien trempée, et le courage d'un paysan. C'est ce mien cousin, avec lequel j'ai toujours entretenu d'excellentes relations, qui est cité dans l'annexe C (glossaire) de ce livre.

* * *

C'est à la mi-janvier mil neuf cent quarante-sept que tout se précipita. Ce pluvieux dimanche, en compagnie du p'tit Jeannot Aubrun et de Robert Toninato, j'avais, l'après-midi, alors que nous gravissions, à partir du côté ouest, les raides pentes du vieux château communal, déchiré, en deux endroits, mon beau pantalon tout neuf. Je rentrai à la maison, quelque peu honteux.

Grand-mère, qui préparait le repas du soir, prit immédiatement conscience de la situation. Levant ses petits bras au ciel, mais sans hausser le ton, elle libéra sa déconvenue :

« Tu es un véritable brisefer, que ce soit avec tes habits ou avec tes chaussures... Un pantalon tout neuf... Tu vois dans quel état tu es... »

À cet instant précis, je ressentis une peine véritable qui dépassait la situation ponctuelle et rejoignait la tristesse que j'avais eu, lors du jour anniversaire des soixante ans de mon aïeule, avec désormais cette crainte de perdre celle qui n'avait cessé depuis près de huit ans, de me prodiguer sa protection et son dévouement.

Je m'approchai d'elle, elle me serra contre elle, et comme pour se soulager, lâcha la suite tout de go :

«... de toutes façons, je ne serais bientôt plus concernée par tous ces travaux d'entretien, car tu vas rejoindre ton père dans peu de temps... »

Atteint par la nouvelle que je redoutai le plus, je m'écartai pour interroger grand-mère. Je vis alors deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues. Nous mêlâmes nos pleurs quelques instants, mais rapidement, grand-mère Hélène, qui laissait rarement voir sa peine, se reprit :

« Tu devrais être content de devenir parisien..., ce n'est pas tout le monde qui a cette chance... car c'est pour ton bien... ».

Cette déclaration que je trouvai sur l'instant déplacée et qui en plus sonnait un peu faux, mit fin à l'attendrissement précédent et l'événement du pantalon déchiré fut oublié.

Puis grand-père entra, qui, ce dimanche, venait de passer quatre heures à jouer à la belote et à la coinchée, au café de la Tête noire, avec ses vieux copains Gaston Guillemain célèbre joueur de vielle, et le sagace René Peignant, inséparable trio dominical, francs buveurs de *fillettes*, discrets mais notoires anticléricaux, bien que respectueux de notre bon curé, et tous les trois gens de cœur.

Sans attendre, grand-mère posa sur la table — déjà dressée de trois assiettes dont le fond était couvert de fines lamelles de gros pain — un dessous de plat, puis une soupière fumante d'un délicieux bouillon de légumes qui, servi généreusement dans les creuses, constituerait une consistante et délicieuse panade.

* * *

Dernière semaine de janvier, le Directeur de l'école de garçons, lors d'une récréation, vint me dire qu'il souhaitait recevoir mon grand-père en ma présence. J'en informai aussitôt mon aïeul lequel m'interrogea pour savoir quelle bêtise j'avais bien pu commettre. Avec aplomb, je le rassurai, allant jusqu'à affirmer que les bêtises n'étaient plus possibles à ce niveau d'étude !

Le samedi suivant, vers onze heures, Monsieur Sonnet — hussard de la République à la peau glabre rasée au plus près, impeccablement coiffé à la raie, portant sobre costume gris foncé — qui n'était pas encore informé de mon proche départ du village, nous reçut dans la salle à manger de sa petite maison de fonction.

Après avoir échangé une cordiale poignée de mains avec grand-père qui, avec respect, avait enlevé sa casquette, il me salua en souriant. Puis, il exposa les motifs de cette rencontre : compte tenu de mes résultats scolaires, et sous réserve qu'ils demeurent ce qu'ils étaient, Monsieur Sonnet indiqua, à mon grand-père attentif et progressivement ému, qu'il se ferait un devoir d'obtenir, en temps utile, une bourse destinée à mes éventuelles études supérieures. Me concernant, il évoquer un possible avenir de maître d'école... voire de professeur.

Grand-père, m'offrit d'abord un regard mêlant fierté et affection, racla sa gorge, puis s'adressa, en retour, à Monsieur Sonnet :

« Monsieur le Directeur, merci tout d'abord de vos paroles aimables, mais je dois vous dire que cet enfant va nous quitter et quitter votre école. Dès la fin de ce second trimestre, il va

rejoindre son père, en région parisienne. Mais, vous comptez sur moi pour transmettre cette bonne nouvelle à son père. »

Monsieur Sonnet effaça rapidement l'effet de surprise qui était apparu sur son visage et voulu conclure positivement cet entretien en ajoutant :

« Sachez que les droits de cet enfant seront de toutes façons, les mêmes ici ou à Paris... ».

Il y eut un instant de silence, puis les regards des deux hommes se tournèrent vers moi et pesèrent ensemble l'avenir d'un enfant. Je crus déceler comme une sorte de regret dans celui plus appuyé de Monsieur Sonnet. Grand-père remercia à nouveau, puis une nouvelle chaleureuse poignée de mains fut échangée entre les deux hommes. Le directeur marqua sa considération à mon grand-père en nous raccompagnant jusqu'à la grille de la cour d'école, puis soudain, marqua un arrêt :

« Cher Monsieur Manigault, vous étiez bien dans cette même école, il y a... »

« Oui, Monsieur le Directeur, il y a plus d'une cinquantaine d'années, j'ai eu l'honneur d'y passer l'épreuve du certificat d'études... »

Et après un temps, grand-père François, communiant d'un sourire complice avec le hussard de la République, ajouta avec gravité :

« C'était l'été 92, et j'avais onze ans et demi... les débuts de l'école publique, laïque et obligatoire... »

Le retour à la maison, par la pentue et caillouteuse rue des Juifs s'opéra en silence. Grand-père s'interrogeait sur mon avenir tandis que débordait en moi une fierté qui englobait avec émotion la prouesse scolaire de mon aïeul.

* * *

Au fil du mois de mars, les jours se réchauffèrent. L'atmosphère du cours complémentaire, animé principalement par le nouveau Professeur, M. Pichon, studieuse sans être tendue, était naturellement favorable. Les cours, désormais élargis à la langue anglaise et à la peinture à l'eau, semblaient donner aux élèves, plus groupés en niveau de capacité, une sorte de fierté collective. Appliquée aux sciences naturelles et à la chimie, la méthode Dalton, qui consistait à confier la préparation du cours à un élève volontaire, avait stimulé nombre d'entre nous. Ainsi, à l'occasion d'une leçon sur les animaux de la ferme, fil de fer et colle aidant, j'avais reconstitué un squelette de lapin et, grâce à Raoul Peignant, sur une plaque de contre-plaqué, une demi-tête de porc.

Au second trimestre, mes résultats scolaires, par chance, tous très bons, certains excellents, me laissaient espérer cette place convoitée de premier de la classe. Et je tenais par-dessus-tout à ce résultat, comme s'il s'agissait pour moi, au-delà de ma propre fierté, de laisser une ultime preuve d'attachement à ceux qui, à la maison ou à l'école, avaient, nourri de leur cœur et de leur esprit, mon enfance.

La connaissance de mon départ, avaient quelque peu changé les comportements à mon égard tant avec mes compagnons scolaires qu'avec les adultes avec qui il m'arrivait de converser. La plupart, ayant en perspective mon seul avenir, considérait cet événement comme positif. Monsieur Sonnet, qui s'interrogeait peut-être sur la suite, semblait lui regretter ce départ, et dorénavant répondait à mon respectueux salut avec plus d'attention. Ma si affectueuse tante Affret des Landinats, sœur de mon grand-père, que j'aimais beaucoup, était venue voir sa belle-sœur et les deux Hélène avaient ensemble, beaucoup pleuré.

* * *

C'est un soir, en revenant de l'école que j'étais allé dire au revoir au vieux couple Luneau, voisins de longue date qui habitaient un petit deux pièces. La vieille dame, petite et toute fluette, attifée en paysanne des années 1900, qui venait de passer quatre-vingts ans, servait un bouillon à son mari, plus âgé encore, qui gardait le lit depuis plus d'un an sans jamais quitter son bonnet de laine gris. Ensuite, Madame Luneau avait posé sa main déformée par les rhumatismes sur mon épaule tandis que je serrai celle de son mari. Usé par des années de travaux agricoles, le vieillard me fixait de ses deux yeux noirs, surmontés d'épais sourcils gris, et maintint quelques secondes un regard intense accentué par le reflet des flammes de l'âtre. Il but son bouillon avec plaisir, puis fit un effort pour se relever tandis que son épouse ajustait l'oreiller sous sa nuque.

Soudain, il trouva ses mots :

« C'est qu'i sera un monsieur plus tard not' 'tit Pierrot, et pour ça faut ben qu'il aille à la ville pour apprendre... »

Je réalisai que je ne reverrais plus les Luneau qui étaient très âgés, et devins soudain très triste. Traversant la rue, et rendant, une fois de plus, visite aux poules, au fond du jardin, j'eus le temps de sécher mes larmes, avant de rentrer à la maison pour souper.

* * *

Pour dire au--revoir au prêtre du village, dont j'étais un enfant de chœur depuis près de cinq années, grand-mère, qui s'était offerte pour m'accompagner, avait pris rendez-vous le jeudi après-midi.

Notre vieux curé Duplaix, déjà âgé, bienveillant et sobre comme de coutume, nous reçut avec amitié dans la pièce à vivre de sa cure. En quelques mots, il tint à me rappeler les grandes qualités et le dévouement de ma grand-mère et s'assura que j'en avais conscience. Par ailleurs, évitant les bondieuseries, il tint à me remercier de mes fidèles services d'enfant de chœur appliqués aux messes et enterrements, me félicita sur la chance que j'avais d'être bon élève bien que, ajouta-t-il souvent dissipé. Puis, il me recommanda de ne pas manquer de faire ma Communion solennelle et dit me confier à la protection de la sainte Vierge, avant de me tapoter la main en signe d'au revoir.

J'aimais beaucoup notre vieux curé, dont mon grand-père m'avait dit un jour, que malgré un choix de vie différent, il était un des nôtres qui assumait sa vie de pauvre. J'avais observé, avec curiosité, ce que d'aucuns dans le village appelait la tendance mystique du personnage. Déjà bien âgé — personne ne connaissait son âge exact, mais au village, on murmurait qu'il était largement septuagénaire — on observait les difficultés qu'il avait pour monter à vélo sur sa bicyclette de femme, et les paroissiennes susceptibles d'être les mieux informées, disaient que bientôt, il se retirerait à la maison de retraites des prêtres, à Issoudun.

Pour moi, c'était avant tout, un homme bon, pauvre appartenant au village, et qui connaissait *les simples*, c'est-à-dire les plantes médicinales. En effet, en drainant l'organisme, avec une tisane utilisant un mélange de plusieurs plantes, il avait fait disparaître mon impétigo que l'eau d'Alibour n'arrivait pas à enrayer. Et pour vaincre les enrrouements il recommandait une tisane de feuilles de ronce suivie d'une cuillerée de miel.

* * *

L'adieu aux copains d'école se fit en deux temps bien différents, de contenu et de tonalités. Le premier, concernant ceux du Cours Complémentaire, eut lieu le vendredi matin, lors du temps de récréation. Pour mes récentes relations, la surprise fut totale. Pour l'essentiel, ils ne comprenaient pas qu'un mouvement de cette nature puisse avoir lieu à cette période de l'année scolaire. Puis, tous observèrent le silence, indifférents ou gênés de ne pouvoir faire quelque chose. Seul, Pierre Philippon, dit regretter le départ du bout en train de la classe. Dit

d'une façon simple et portant sincère, cette déclaration fût une maigre consolation. Le second, réunissant, mes copains de l'école primaire, complices de vadrouille et d'aventures diverses, copains de toujours, eut lieu, samedi après-midi, avant-veille de mon départ, devant la mairie. Ce fût un long, difficile mais chaleureux moment, commencé par une longue partie de billes. Mais, malgré les discussions habituelles, chacun sentait que le cœur n'y était pas, et l'on finit par renoncer. Après quelques instants d'hésitation, passés à échanger des regards, c'est finalement ce petit gringalet de Jeannot Aubrun — fils du second charcutier du village, certainement le plus fou et le plus généreux de nous tous — qui, un trémolo d'émotion dans la voix, lâcha soudain :

« Moi, je pense que faut pas que tu partes... Non, mon 'ieux, faut que tu restes... On va construire une cabane au Bois de Salut, et on te donnera à manger tous les jours... J'ai déjà ben réfléchi, j'peux faucher un saucisson sec par semaine dans le séchoir de mon père sans me faire gauler... et en plus je lui piquerai des rillettes ... »

et, s'adressant à Pierre Sarin, dit Nono:

« Toi, Nono t'auras qu'à lui apporter un pain de quatre livres tous les trois jours ».

Puis, interpellant successivement Roberto Toninato et Pierre Froidefond qui l'avaient écouté avec une attention empreinte de gravité, le brave Jeannot, excité et sautant d'une jambe sur l'autre, continua :

« Toi, Robert, quand ta mère fait cuire un plein faitout de macaronis, avec un pochon ou dans un quart de soldat, tu pourrais ben en donner à Pierrot, une bonne assiette une fois par semaine... et, avec toi Froidefond, si on se débrouille bien, on peut prendre un peu de monnaie dans le porte-monnaie de not'mère pour lui acheter des gâteaux secs au Caïffat ou chez Courtaud... »

Touché par l'affection de Jeannot, mais devançant les arguments d'un Nono moins concerné, et ceux d'un Roberto plus sage d'esprit, je mis fin à toute spéculation d'esprit en précisant les différents empêchements majeurs au projet. Tout à trac, j'évoquai successivement mes grands-parents que je ne voulais pas peiner, l'école qui ne pourrait plus m'accueillir, les conditions de vie difficiles en hiver et le risque d'attraper froid et enfin... les gendarmes qui, avec mon grand-père, ne manqueraient pas de se mettre immédiatement à ma recherche.

Alors, Jeannot, après avoir répété plusieurs fois que tout était foutu, se mit à pleurer ...

Nono, d'une certaine façon, orphelin lui aussi, suite au départ de son père du foyer familial, préoccupé de sa propre situation, sembla se montrer peu intéressé par mon départ. Il précisa simplement que sa mère, devant partir seule à Châteauroux vers un nouvel emploi, allait devoir, dans un premier temps, le laisser au village, aux soins de la famille Bergère. Pierre Froidefond dont les conditions familiales étaient difficiles, lucide et raisonnable à la fois, précisa que nous n'étions que des gamins, sans pouvoir aucun face à notre destin. Roberto, attristé et plus sobre encore qu'à l'ordinaire, grommela qu'il regrettait mon départ. Silencieux jusqu'alors, René Brinaud, rapporta, mot pour mot, ce que pensait ses parents de ma situation. Sa mère pensait que j'aurais beaucoup de peine à quitter mes grands-parents et le Xandre, avait ajouté — peut-être, avec un peu de ressentiment à mon égard, en ayant en mémoire notre tentative d'évaluation sexuelle des hommes du village — que mon père allait certainement devoir me dresser.

Après cette sentence, qui nous nous fit sourire quelques secondes, notre groupe demeura muet quelques instants et, semblant très désemparé, se sépara après un inhabituel et très vigoureux échange de poignées de mains qui signait notre impuissance.

Triste, je rentrai et, une fois de plus allai parler aux poules au fond de notre jardin ...

* * *

Le départ du village eut lieu, de bonne heure, le matin du lundi 31 mars. Après avoir serré très fort la taille de ma grand-mère et reçu ses larmes comme une bénédiction, le visage tout retourné, une petite valise à la main, je quittai, en compagnie de mon grand-père, l'endroit qui avait abrité mon enfance. Je fixai, une dernière fois, la maison, l'échelle menant au grenier le jardin et les différents apprentis. Je dis mentalement au revoir au grand pied de noisetiers aux branches non encore feuillues.

Nous marchâmes environ deux cents mètres et pénétrèrent chez les Peignant, par le portail ouvrant sur la cour. J'y vis, déjà avancée, la camionnette qui, conduite par le fils Raoul, devait m'emmener à Bourges. Toute la famille Peignant attendait dans la grande cuisine. Madame Peignant, vint vers moi, pour la première fois m'embrassa, et nous offrit une tasse de café et une part de gâteau. Ensemble, nous bûmes le café et mangèrent la brioche ce qui donna une contenance à chacun. Le vieux René Peignant, voulant atténuer l'émotion ambiante, et s'efforçant de montrer son amitié à son vieux copain François lui proposa un verre de goutte. Ensuite, les adultes parlèrent de la journée qui, bien que froide s'annonçait ensoleillée, affirmant que s'en était fini des giboulées. J'examinais chacun, à tour de rôle. Chaque fois que nos regards se croisaient, Raoul Peignant, voulant sans doute, s'excuser de sa mission, me faisait un sourire. Puis les choses se précipitèrent. Grand-père, ému, m'embrassa sans s'attarder, prétextant qu'il avait des papiers à distribuer en campagne. Marie Peignant, appelée en boutique, après m'avoir assuré, d'une voix ferme que je reviendrais un jour au Châtelet, en fit autant. Puis, Le vieux René me prit le bras et l'épaule en chuchotant que lui aussi était monté jeune à Paris, faire son apprentissage. Après avoir ouvert le portail de la cour, Raoul, ses deux yeux marrons pleins de gentillesse, m'invita à m'asseoir en voiture... La camionnette traversa le village encore peu animé à cette heure matinale. Je vis défiler la mairie et toutes les maisons amies. Nous franchîmes le pont Bayard, du haut duquel j'avais pêché de modestes fritures de goujons et de gardons. Puis, je me mis à penser à tous mes camarades qui, ce lundi, démarraient, le troisième trimestre scolaire et, cherchais à deviner qui prendrait ma place en classe. Au pupitre, près de Claude Bourdier, je ne l'ai jamais su, au classement de fin de trimestre, je saurais bien plus tard que Philippon et York, avaient été classés premiers ex-aequo.

* * *

J'emportais avec moi, le souvenir de toutes les personnes connues du village et celui de mes copains, en compagnie de qui j'avais vécu l'ensemble des aventures, découvertes, craintes, rires, et pleurs de l'enfance. Je partais « imprégné » par les tons de voix, les gestes, et même par les odeurs de peau de mes grands-parents et de ma tante Alida. Je savais que les souvenirs de chacun ne me quitteraient jamais. Mais, par-dessus tout, il me semblait que je perdais, pour toujours, ceux à qui je devais tant, et cela m'était insupportable. Hélène Léger — ma valeureuse grand-mère paternelle, qui enfant avait connu la misère, les longues journées aux champs et les nombreux et difficiles moments de solitude, à garder les oies, les vaches, ou les moutons — qui adulte avait remplacé ma mère, trop tôt disparue, en manifestant à mon égard, une attention de tous les instants et un inestimable dévouement. Celle qui, à l'abri des bouchures, avait, au fil des saisons de ses jeunes années, appris seule, et d'instinct — du souffle et des murmures du vent, de la succession des floraisons, du chant des oiseaux et de leur nidification, de la fuite soudaine d'un petit rongeur apeuré aussi bien que du lent glissement d'une couleuvre cherchant un peu de soleil, de la saveur naturelle des baies et des fruits, du plaisir simple né de la découverte et de la cueillette des champignons ou encore du ramassage des *lumas*, et enfin du lointain appel de l'Angélus qui autorisait le retour — le profond et l'indicible de la vie. Celle qui avait su montrer, dès son enfance, le courage des humbles, à la fois digne et capable de surmonter toutes les difficiles épreuves de l'existence.

Celle enfin qui, pudique et sensible, m'avait adressé, le temps d'un instant, un regard éperdu lorsque je lui avais récité le poème appris pour la fête des mères...

François Manigault, grand-père paternel agnostique, ouvert et tolérant, qui avait été, enfant, l'un de ces élèves de qualité, assoiffé de savoir, aux premières heures de l'enseignement laïc, et dont le cœur et l'intelligence adultes avaient toujours répondu, avec mesure, à toutes mes interrogations, m'aidant ainsi à former mon esprit par une paisible initiation.

Tout en sachant la part d'excessif qu'il pouvait y avoir dans mes sentiments, débordant d'affection et de reconnaissance, je continuai de les nourrir jusqu'à notre arrivée à la gare de Bourges. Raoul Peignant prit ma valise et nous rejoignîmes la compagne de mon père, qui, arrivée de Paris depuis une demi-heure, nous attendait sur le quai du train du retour qui était déjà en place. C'était pour moi la troisième rencontre avec celle que je trouvais belle femme, élégamment mise, mais sans pour autant me décider à la considérer comme ma « mère ». Je la saluai gentiment, puis l'embrassai poliment. Bien que nerveuse, elle m'embrassa assez généreusement. Elle remercia mon accompagnateur, qu'elle embrassa également. Pour ce dernier, c'était le second contact, avec celle que j'appelai mentalement ma belle-mère. Leur première rencontre, en compagnie de mon père, avait eu lieu, lors du repas qui avait eu lieu au domicile des Peignant, auquel j'avais été invité. De ce repas, j'avais conservé un excellent souvenir de toute cette famille, de leur gentillesse, de leur table, et du vin, issu de leur propriété de Morlac, que Raoul m'avait présenté et fait si aimablement goûter. C'est donc affectueusement que je l'embrassai avant de monter dans le wagon. Je notai alors son regard impuissant et, triste, et ses yeux mouillés. J'en ressentis un sentiment d'affection et de reconnaissance qui me fût, à cet instant, d'un puissant réconfort.

* * *

Effectué debout dans le couloir, avec un minimum de conversation, le voyage vers Paris me fût long et fatigant. Ce fut le cas également pour ma « belle-mère » qui avait effectué, le même jour, un double trajet. À cet égard, je tentais de lui montrer de la considération pour son geste. Une réponse, faite de courtes phrases successives me fit comprendre qu'elle avait bien été obligée de faire ce voyage — sous-entendu dont elle se serait bien passée — puisque mon père était dorénavant occupé avec les achats de porc frais et les nombreuses fabrications et cuissons des produits, du commerce de charcuterie, qu'il venait de redémarrer à raison de six jours par semaine, sur trois marchés de banlieue.

L'arrivée, à grands bruit d'annonces, dans une gare d'Austerlitz bruyante et à la propreté très moyenne, l'utilisation d'un métro dans lequel on ressentait comme une agression cette odeur âcre, à la fois industrielle et sociale, synthèse des efforts journaliers du moyen de transport et de la peine des milliers de passagers, et la dernière étape de bus entre Charenton-Écoles et Maisons-Alfort, rue de Flandre, achevèrent de me lasser.

Le souvenir du village que je venais de quitter, ses habitants, les paysages et les odeurs de mon enfance constituaient encore ma seule référence et la comparaison avec les premiers éléments parisiens demeuraient, de mon point de vue, à l'avantage de ma campagne. Contrairement à Eugène de Rastignac — dont je ferai connaissance quelques années plus tard, en lisant *la Comédie humaine* j'étais sans ambition aucune, et j'abordaï alors Paris et sa banlieue comme une peine à accomplir, et avec le désir de m'en échapper un jour...

* * *

Épilogue

Gamin orphelin — dont l'esprit éveillé et certainement curieux, et une très bonne mémoire facilitaient les résultats scolaires et, par conséquence, me libéraient du temps, ayant la chance d'être élevé par un trio de suppléants parentaux remarquable — j'ai disposé d'une très grande liberté. Je l'ai consacrée, souvent, à parcourir traînes et bois, et à vivre jeux, aventures — et parfois ennui — avec mes copains d'école. Au-delà des fermettes de mon agréable famille paysanne, soit en compagnie de mon grand-père, soit seul — sur invitations naturelles que j'appréciais, avec respect et plaisir — j'ai eu accès à plusieurs intérieurs et familles du bourg et rencontré des gens de ce temps qui m'ont accueilli chez eux et m'ont prodigué leur amitié et leur affection.

Ce temps, révolu — celui de la petite propriété agricole, des paysans portant encore biau, et sabots, avec leurs attelages, celui des gamins qui saluent les connaissances en enlevant leur béret, vont à l'école en blouse grise, chaussés de galoches ou de sabots, avec, dans leur cartable, un « maigre » plumier muni d'un porte-plume équipé d'une plume sergent major, et des livres très soigneusement récupérés d'une précédente classe et recouvert d'un nouveau papier — était, majoritairement celui des gens humbles, polis, appliqués et courageux, droits et économes. De cette époque, ma mémoire et, ma sensibilité, ont recueillies et conservées maints éléments : us, coutumes, croyances et superstitions, traits des personnes évoquées, échanges et événements intervenus, scènes dont j'ai été acteur ou témoin, et les émotions ressenties en ces moments ou instants.

Mais, ainsi que le déclarait Pascal, *« il faut de l'agréable et du réel, mais il faut que cet agréable soit lui-même tiré du vrai. »*. Aussi, dans ce récit — qui se déroule lors des années quarante du XX^{ème} siècle, et dont tous les acteurs adultes et enfants, habitent un modeste village du Boischaut du Cher — j'ai voulu retrouver, les lieux, et les personnes aimés de mon enfance, et relater, avec fidélité, sincérité et tendresse, tous mes souvenirs. Pour quelques personnages déjà hauts en couleurs, je reconnais cependant avoir un peu grossi le trait et fait montre d'ironie, mais sans jamais trahir l'exactitude des faits. Là où ils sont, qu'ils veuillent bien me pardonner. Au pays de Rabelais, chacun a bien le droit d'heureux traits.

Durant cette période, la seconde guerre mondiale sévit. La zone occupée, placée sous le joug de l'occupant, subit à la fois la présence de l'ennemi, le rationnement, et les menaces de la Gestapo. Mais, dans ce coin retiré du Cher, mis à part le bombardement du champ de foire (sans dégât important et sans aucune victime) — concomitant à ceux effectués sur d'autres villes ou villages, et destinés à effrayer les populations locales ou celles sur le chemin de l'exode — par un appareil de l'aviation allemande, et la menace de la Milice, qui avait des affidés dans chaque village — la Résistance se manifestait, principalement autour des villes de Bourges, Vierzon et Saint-Amand-Montrond, et occupait, souvent, lors de ses replis, la Forêt d'Habert — Le Châtelet-en-Berry et les villages situés en partie sud du Boischaut, ont pu, de ce fait, accueillir et protéger les réfugiés et ont ignoré, jusqu'à un certain jour de mars 1945, les crimes nazis.

Teinté d'une indéniable mélancolie — liée au temps qui passe, et à la disparition progressive de tous ceux et de tout ce, que l'on a aimés — ce récit, fruit du regard et du cœur d'un enfant, regrette, et fait revivre, une société rurale et des gens attachants, qui ne sont plus.

Sans témoigner d'un passéisme¹⁰ ou d'un attachement excessif à une époque révolue, sans par ailleurs permettre une comparaison objective entre deux périodes (éloignées, seulement de soixante-quinze ans) — fussent-elles issues d'un même individu, les observations concernant son heureux temps d'enfance du milieu du XX^e siècle, et celles plus larges, plus précises, plus complexes parfois, concernant de plus nombreux domaines, et se rapportant à son temps d'octogénaire d'un XXI^e siècle entamé, ne relèvent pas du même niveau de connaissances, ni d'une même maturité d'esprit — l'épilogue de ce récit invite, à la fois, à apprécier le chemin parcouru et à s'interroger sur le sens et la qualité de ce que tout un chacun, appelle le progrès.

Observons tout d'abord que, dans tous les domaines, les conquêtes scientifiques, techniques, et les avancées sociales intervenues, dans le monde, depuis 1945, sont immenses et que nous possédons, certainement, en France, les protections sociale et sanitaire les plus élevées au monde. Pour autant, cette société est-elle devenue meilleure et qui plus est, meilleure pour tous ? Les progrès scientifiques, techniques sont-ils tous et toujours, synonymes de réel progrès économique, social ou sanitaire ? N'ont-ils pas, pour nombre d'entre eux, soient aux plans du coût de réalisation, de fonctionnement et d'entretien (et donc concernant le coût pour l'utilisateur ou pour le contribuable), soit au titre d'une pollution — ce quel que soit son aboutissement général ou individuel — de très lourdes conséquences pour l'environnement, le consommateur ou le contribuable. Et, tous éléments considérés, les gens sont-ils, majoritairement plus heureux ?

Si j'ai tenu à rappeler, l'immense chemin parcouru — depuis l'époque des écrevisses *non américaines*, pêchées dans le clair et chantant ruisseau du temps de mon enfance, jusqu'à ce vingt-et-unième siècle, — y compris, sur le plan sociétal, avec les droits nouveaux des femmes, des homosexuels, des enfants, et le combat contre le racisme et l'antisémitisme, tout en pointant les aspects souvent négatifs, voire dangereux, de certaines des évolutions intervenues, c'est que je juge « en mon âme et conscience » qu'il y a matière à réflexion. Je me suis donc efforcé de soulever un certain nombre de sujets et faits de nature à susciter la réflexion du lecteur, tout en le laissant libre de son propre jugement. Afin de le laisser également libre, de prendre connaissance ou non de cette matière, j'ai choisi de la présenter en annexe D de l'ouvrage.

Je concède, à nouveau, que la comparaison de deux époques, aussi différentes — l'une, d'un temps reculé, observée par un enfant, l'autre, toute proche, jugée, à partir de faits établis, par un adulte octogénaire, expérimenté et bien informé — ne soit pas d'une totale objectivité. Elle s'appuie néanmoins sur des faits incontestables qui témoignent d'un progrès matériel et social, mal maîtrisé, et d'une société, relativement aisée, qui a trop de « laissés-pour-compte » — que ce soient les pauvres, les pensionnaires de certaines E.H.P.A.D, les foyers de jeunes gérés par l'Aide sociale à l'enfance, ou, sur un plan plus général, les agriculteurs actifs et/ou retraités dont le revenu mensuel est inférieur à 1000 euros — et qui produit beaucoup trop de déchets.

J'ajoute que s'il n'est pas question de conclure, qu'au global, c'était mieux avant, tous les points soulevés dans cette annexe, reflètent bien le ressenti des personnes âgées ou moins âgées, même si lorsqu'est abordé le sujet, elles font montre, le plus souvent, d'un bien soulageant fatalisme, qui les conduit, tant de fois, hélas, à déclarer qu'« *on y peut rien* ».

¹⁰ Ma longue carrière professionnelle dans les domaines aéronautique et aéroportuaire, avec le niveau de connaissances exigé, les nombreuses missions à destination de l'étranger, effectuées en empruntant les avions les plus modernes du moment témoigne suffisamment en faveur de ma modernité pour ne pas, je l'espère, risquer ce type de procès.

Pour ma part, aux plans national et européen, je crois aux possibilités de mieux maîtriser la situation, et aux évolutions possibles vers un monde plus raisonnable et plus agréable pour la plupart, mais à condition de comprendre, que nos choix — ceux de citoyens majoritairement aisés ou de petite aisance, ayant la chance immense d'appartenir à des démocraties et à des républiques laïques, qu'ils procèdent de l'espérance divine des croyants ou qu'ils se fondent sur le jeu du hasard et de la nécessité — doivent désormais prendre en compte, apprécier en synthèse des réalités écologique, économique et sociale nouvelles, et accepter — non pas comme punition mais comme une voie de survie pour l'humanité — la nouvelle notion de niveau de train de vie individuel, asseoir notre possible avenir sur les notions de respect de la nature et du prochain, d'ajustements de nos consommations, et l'idée de partage.

Cela suppose une société mature, affichant un sens des responsabilités inculqué dès le temps scolaire — temps scolaire réhabilitant l'apprentissage plutôt que facilitant la poursuite à tout crin de diplômes dévalués, ou le masquage d'un échec final par la figuration (lassante pour les personnes chargées de recrutement) de la mention "niveau bac" sur le curriculum vitae de ceux qui cherchent un emploi — qui :

- dans tous les domaines en tous lieux et à tous moments, observe et fait observer ses lois, sanctionne chaque fois les contrevenants et applique réellement les sanctions (ce qui est loin d'être le cas depuis des décennies),
- pratique vivement, mais courtoisement — avec, de la part des jeunes électeurs, une participation plus importante — une dynamique démocratie participative,
- poursuive la construction d'une Europe, sans paradis fiscaux, en recherchant l'harmonie des normes fiscales, sociales et sanitaires, en promouvant un système de défense propre (compte tenu de l'inévitable retrait américain) et parlant d'une même voix au plan international,
- respecte et considère l'autre dans sa diversité, accepte un certain partage,
- refuse et combat le racisme, l'antisémitisme, tous les fanatismes et tous les séparatismes,
- choisisse un syndicalisme réformiste, de propositions construites et étayées, en lieu et place d'un syndicalisme de "gros bras" prenant les usagers en otages, déversant le fumier devant les préfectures ou, plus irresponsable encore, bloquant les centres de traitement des déchets,
- se préoccupe de la ressource en eau et à cet égard, s'interroge vivement concernant les captures d'eau destinées à la culture du maïs, les canons à eau utilisés à fabriquer la neige, l'eau des fleuves utilisée pour le refroidissement des réacteurs nucléaires,
- au global, invente un nouveau modèle économique (de marchés) et social, relance une croissance à partir d'objectifs « équilibrés », et relocalise telles activités (production des médicaments par ex)
- observe et maintienne, à terme, les 3 objectifs de la loi dite ÉGAlim issue des États généraux de l'alimentation ;
 - payer le juste prix aux producteurs, pour leur permettre de vivre dignement de leur travail (ndr : cette loi, qui encadre les négociations des prix entre distributeurs et producteurs, doit progressivement permettre aux producteurs de ne plus subir les dictats des puissantes centrales d'achat des distributeurs),
 - renforcer la qualité sanitaire, environnementale et nutritionnelle des produits,
 - favoriser une alimentation saine, sûre et durable pour tous.

- procède, progressivement aux réajustements qualitatif, quantitatif de ses consommations, et à des achats de production préférentiellement française chaque fois que la concurrence — européenne ou mondiale issue des différents traités — s'exerce à qualité moindre, et accepte de payer le juste prix des produits français de qualité, en ayant pour objectif final de permettre, aux producteurs et éleveurs français, de ne plus subir cette concurrence déloyale, (de productions par ailleurs très consommatrices d'eau et de « phytosanitaires », ou viciées par une nourriture transgénique ou par les injections d'hormones).

Prolongeant mes observations concernant l'agriculture, — remembrements, utilisation des phytosanitaires et pollution agrochimique, élevages industriels — présentées en annexe D, les deux précédentes recommandations ne relèvent certainement pas d'un quelconque *agribashing*, sentiment qui n'a d'ailleurs pas lieu d'être et qui à mes yeux n'existe pas.

En effet, — et tous les sondages le confirment — les Français, — dont la grande majorité sont de souche paysanne — apprécient l'agriculture, apprécient les agriculteurs pour le rôle important qu'ils jouent en nourrissant de leurs productions les populations et en entretenant le paysage, et les estiment et les aiment pour leur courage face aux différentes contraintes et astreintes de leur métier.

Et, ce n'est pas après avoir écrit cet ouvrage — même si terminé par un épilogue étayé par une annexe D rassemblant les préoccupantes contreparties aux progrès intervenus — qui vous dirait le contraire, d'autant que très importants sont les efforts réalisés actuellement — à partir des chambres d'agriculture, des conseils généraux, des syndicats de la profession, des choix d'agriculteurs jeunes ou chevronnés, ou de néo-ruraux qui débutent une production — pour retrouver un chemin raisonnable et faciliter la succession, dans l'harmonie, à une population d'agriculteurs qui, pour moitié, va partir en retraite dans les dix ans.

Alors, pour conclure cet épilogue, bien chanceux que je suis, d'avoir conservé, toujours vivants en moi, tous les souvenirs et les ressentis du parcours de mon temps premier, je vous confie très volontiers, n'avoir pas su, — ou, peut-être, en vérité, pas voulu — résister à l'idée de partager, avec vous — comme autrefois on partageait l'émotion d'un conte, lors d'une froide veillée d'hiver devant l'âtre chauffé par un vif feu de bûches de chêne — ce récit, celui du temps aimé de mon enfance, qu'un village du Berry, (situé en ce gracieux vallonné du sud du Cher), ses habitants et ses maîtres d'école — qui, ce temps-là, habitaient tous le village — en plus de ma famille berrichonne, concoururent à épanouir.

Marolles-En-Brie le 26 février 2020.

Remerciements à

Édith de Faverges, fille de Madame la Comtesse de Faverges, propriétaire du manoir d'Estiveaux, 18170 Le Châtelet-en-Berry,

Marcel Bobat, cultivateur retraité, le Bois de vigne, 18170 Maisonnais,

Jean Cadorel (CIV 49/53, ex CDB sur B.747, chez Air Canada), test and evaluation pilot, CAE Montréal (toujours en activité à 87 ans).

Dominique Ottello (CIV 60/63, ex responsable contrôle qualité équipements électroniques, à Air France), webmaster du site Aviatechno, anciens élèves du Centre de Vilgénis,

pour leurs précieuses interventions.

Annexe A : Le Boischaut du sud, en pays berrichon.

(Source : <http://vousvoyezletop.blog.lemonde.fr>)

« Vallée noire », aux teintes vigoureuses et sombres : c'est ainsi que George Sand décrit dans plusieurs ouvrages, ce pays qu'elle aimait tant, **le Boischaut** du sud.

Cette région, aux contours bien définis géologiquement et donc géographiquement qui sépare les terrains anciens du nord du massif central des terrains jurassiques composant les plaines du Berry, longue dépression creusée dans les marnes du Trias et du Lias, est incluse en majeure partie dans le département de l'Indre (130 communes), le reste se trouvant en partie sud du Cher (36 communes).

Anciennement très boisée, longtemps terre de polyculture, devenue une terre d'élevage, elle présente un aspect de bocage.

Le nom de ce pays est attesté *Bois Chot et Boischaut* en 1564. On peut y voir l'ancien français *boschal*, *boschal*, *boscal*, d'entrée *boschel* issu du bas latin *boscus* (bois, buisson, hallier). *Boschal*, issu du même *Boscus*, est accompagné du suffixe collectif *-ale* : il s'agit donc d'un ensemble de bois, c'est-à-dire une forêt. Ce dernier nom, correspond parfaitement au paysage très boisé que devait présenter cette région à l'époque romaine ;

Mais alors comment en est-on venu de *boscale* aux *Bois-chot et Boischaut* de 1564, encore écrits *Boischaud* ou *Bois-chaud* en 1890 ? La réponse est en partie dans la question : le suffixe *-ale*, précédée de la consonne *-c*, qui fut chuintée en français (chuintement inconnu du latin et de la langue d'Oc) est devenue, après amuïssement du *-e* muet, *chal*, ce qui explique le mot *Boschal*.

Alors, comment en est-on venu de *Boschal* à Boischaut ? Eh bien !, tout simplement par ce qu'on appelle un rapprochement paronymique : de *chal* à *chaud* (du latin *cal(i)dus*, il n'y a qu'un degré, d'où le **Boischaut**, enfin expliqué !!!

Nda : que le lecteur ne reçoive pas le texte précédent comme un exercice de pédanterie, mais comme le souhait de bien présenter le petit pays auquel il est attaché.

Annexe B : Patois et parlures du Bas-Berry.

(Sources principales dont j'ai repris, les paragraphes « majeurs » : Pascal Pauvrehomme, Le parler Berrichon / Jean-Louis Boncoeur, Le Berger m'a dit / Michel Pinglaut, Dictionnaire Français-Berrichon, particulièrement la préface du Thiaulin Mic Baudimant / René Martinat, Les parages de nos anciens).

Le berrichon : patois, dialecte ou langue régionale ?

« Je dirais que le berrichon est inclassable ! Il n'est ni un dialecte, ni un patois mais plutôt une parlure ! Comme beaucoup de patois du Nord de la France, le berrichon a souffert de sa proximité avec la langue officielle – le français, instituée par le pouvoir... Alors que les patois du Sud et frontaliers ont été préservés de cette assimilation. Mais c'est surtout à partir de la fin du 19ème siècle, avec les lois Jules Ferry instaurant la pratique du français à l'école, que la disparition progressive du berrichon s'est accélérée. La chasse aux patois a sonné le glas des langues qui n'étaient pas solidement installées ».

Une parlure bin d'cheu nous !

Même s'il a la vie dure et malgré les railleries dont il fait l'objet, le berrichon a su conjuguer jadis au présent. Il pointe souvent le bout de son nez au détour d'une phrase, narguant la langue officielle avec un mot ou une **expression**, un « **r** » **roulé**, une **contraction**, une inversion de lettres ou une **prononciation particulière**...

« Cette langue doit aujourd'hui beaucoup à notre dernier chantre, Jean-Louis Boncoeur. En versifiant et en faisant rimer les mots, il a mis en littérature le parler berrichon et contribuer à en donner une vision gaie et positive ».

« Quand j'entends une personne prendre congé le matin en disant « bonsoir », je sais que c'est quelqu'un du cru ! ».

Et oui ! Cheu nous on aime encore user d'un rin pour un rien, d'un toué pour un toi, prendre un seau pour un siau, un couvreur pour un couvreur, un journal pour un jornal, une chemise pour une ch'mise, un chausson pour un patin, une haie pour une bouchure, un luma pour un escargot, un sac pour un pochon...

Ce n'est pas un patois mais du français imprégné d'archaïsmes et parlé avec des intonations particulières. Ce n'est pas du français écorché, et encore moins le jargon incompréhensible de paysans attardés. Pierre Galliot le démontre par des exemples historiques bien choisis.

L'abbé Poupard, curé de Sancerre, écrivait :

"Il n'y a point de patois dans la province de Berri. Les cantons, qui parlent tous français ne diffèrent entre eux que par la brièveté ou l'allongement de la prononciation par l'élévation ou l'abaissement des finales. Les paysans ne font que des fautes de grammaire comme ceux des environs de Paris. Quant au sancerrois, les gens de la campagne parlent encore la langue de Rabelais, d'Amyot, de Montaigne" (enquête sur l'instruction, les patois et les superstitions, lancée par l'abbé Grégoire pour l'Assemblée Nationale Constituante en 1790).

Quant à George Sand, elle considérait que *"le pur berrichon est le vrai français de Rabelais"*.

En effet, les mots du parler berrichon sont les derniers mots de notre vieille langue que le français académique n'a pas retenus, c'est le français d'il y a trois cents ans et aussi de quelques siècles avant. Dans son dictionnaire, pour tous les mots étudiés, Pierre Galliot montre qu'ils sont des survivances de la vieille langue d'oïl, survivances lexicales principalement, mais aussi sémantiques, grammaticales ou phonétiques. Il cite de nombreux

exemples venant de textes écrits à partir de la fin du onzième siècle ("la Chanson de Roland") jusqu'au tout début du dix-septième siècle.

Grammairienne avisée, George Sand constate que *celle du Berry est pure de tout alliage et riches de locutions perdues dans tous les autres pays de langue d'oïl. C'est là que se conjuguent des temps inconnus d'aujourd'hui, luxe de langage que l'on ne saurait nier...* » Car connaître les mots, petites unités linguistiques qui se combinent en phrases ne suffit pas : « *Je comprends mon grand-père, mais ne parle pas berrichon...* » Cent fois entendu, ce dire prouve qu'il faut aux mots une alchimie — une syntaxe — afin de synthétiser leur sens, donner à comprendre, à penser et, bien davantage, à se fondre dans une culture, monde collectif sensible, et identité salubre.

Attaché à une paysannerie modeste liée — par obligation et nécessité — à la terre, aux bêtes, aux saisons, le vocabulaire berrichon et les formes imagées qu'il propose s'éloignent des conceptions de l'actuelle vie citadine.

* * *

Dans le glossaire qui va suivre (cf annexe C), mis à part la quinzaine de mots retenus de mon enfance, tous les mots berrichons — dont ceux utilisés dans l'ouvrage — appartiennent au *parlage* du Boischaut sud, témoigné avec sensibilité et talent par l'artiste, conteur et poète, Jean-Louis Boncœur, « *dont les espaces poétiques résonnent au-delà d'eux-mêmes, taquinent nos souvenirs personnels, ressuscitent nos visions d'enfants (Sébastien Robert,)* », et comme l'écrivait le philosophe Gaston Bachelard, « *réaniment, en nous, des profondeurs* »

Annexe C : Glossaire.

Ce modeste glossaire procède de la consultation :

- du fascicule « Le patois berrichon et les parages de nos anciens », de feu mon ami René Martinat, habitant du Châtelet, et ancien des F.F.I,
- de gilblog fr, /le petit dictionnaire berrichon,
- du dictionnaire Français-Berrichon de Michel Pinglaud,
- des deux livres de Jean-Louis Boncœur, cités en bibliographie,
- et, l'auriez-vous pensé, de ma mémoire encore bonne !

et, a été testé, par mon cousin et ami, Marcel Bobat, — cultivateur retraité, à Maisonnais, village « frontière » avec le département de l'Indre — lequel n'a cessé de m'avertir :

« Oh, c'est qui faut se méfier, ent' eul Châtelet, R'zay et Vicq-Exemplet, c'est pas forcément les mêmes mots ! Et ent' eul Cher et l'Ind'e, c'est, ben des foués, différent. »

A	
Abaupin, abiaupin	Aubépine
Acagnarder	Rester au coin du feu
Aga d'iau , acad'iau	Grosse pluie, giboulée
Acni	Très fatigué, abattu
Affutiaux	Beaux habits, toilettes de femmes
Abirantelles	Toiles d'araignée
Ageasse	Pie
Amitance(s)	Amitié(s)
Anc, anvec(que), an'c	Avec
Arche	Huche
Arcounaite	Reconnaître
Arreuillee (s)	S'émerveiller, ouvrir de grands yeux
Arvenir	Revenir
Artous	Orteils
Attouffe-chrétien	Plat indigeste
À l'entour	Aux environs de
Avoine de taillis	Coup de bâton
Avoriner	En être à ne plus rien vouloir

B	
Barbinette	Agneau
Bachot	Caisson en bois des laveuses
Barbouille	Sauce au sang
Barriau	Petite barrière en bois
Bassie	Pierre-évier, avec évacuation
Berdin	Simple d'esprit
Biaucoup	Beaucoup, Très
Biger	Embrasser
Ben	Bien
Birette	Fantôme, revenant
Bérouette	Brouette
Blettes	Betteraves fourragères
Bordi	Fatigué

Bossiau	Boisseau (20 L dans le cher)
Bouchure	Haie vive
Bouinotte	Fenêtre de petite dimension
Bouillu	Bouilli
Bourbancer	Sermonner, « ramoner »
Bourolles	Récipient ventru fabriqué avec de la paille de seigle et des ronces, de différentes capacités. Pour conserver les fruits cuits et séchés.
Bourri, bourriquot/ bourrique	Âne/ânesse
Brand'lons (les)	Premier dimanche du carême

C	
Cagnaud	À la fois paresseux et honteux
Carbot	Chevesne
Carroué	Carrefour
Châgne	Chêne
Chavoche	Chouette chevêche
Cheux	Chez
Chieuve	Chèvre
Chiques	Billes d'écadier
Ch'ti	Mauvais, pas gentil, désobéissant
Cive	Ciboulette
Clav'lée	Maladie des moutons
Clochette	Jacinthe des bois
Conveindre	Convenir
Cormier	Cornouiller
Couère, Couare	Corbeau, Corneille
Couvrailles	Semis d'automne
Cri-Cri	Grillon

D	
Dar	La faux
Débaziller	Réduire en bouillie
Dégouliner	Couler
Dessur	Dessus
D'hior	Dehors
Drète (â)	À droite
Droleses, droyères	Jeunes femmes

E	
Écaler, échaller	Retirer la coque des noix, châtaignes
Efferdillé	Grelottant, transi de froid
Encontre	En face de
En par ici, en par là	Par ici, par là
Érondes	Ronces

F	
Flutiau	Petite flûte faite avec le sureau
Fourchat	Fourche en bois à 2 cornes pour ronces
Frâgne	Frêne

G	
Gabignon	Petite toupie d'écolier
Gargaillon	Fruit de l'églaïer ou rosier sauvage
Géline	Poule
Gobette	Mère truie
Goûter	Repas de midi
Gue(u)rliche	Sexe masculin
Grapiaud	Crapaud
Grignauder	Rouspéter, ronchonner

H	
Herbe aux lapins	Séneçon
Herbe aux vipères	Arum tacheté
Herbe à verrues	Chélidoine
Hierre	Lierre
Hoche-queue	Bergeronnette
Histouères pour la viée	Histoires (racontées à la veillée)

I	
Iève, Ièbe	Lièvre

J	
Jarbaude	Célébration de la fin de la mise en meule des gerbes de blé (bouquet, repas)
Jau	Coq
Jauneret	Bruant jaune
Jeuillet	Juillet

L	
Landiers	Chenêts
Lambiqueu	Fabricant d'eau-de-vie avec alambic
Lichouinerie	Gourmandise
Lizette	Petit lézard des murailles
Locature	Petite exploitation agricole de métayer
Loche	Limace
Luma	Escargot

M	
Maie	Meuble à pétrin, meuble à pain
Magiste	Qui soigne par formule magique
Malichaud	Maréchal-ferrant
Mangement	Repas (p'tit : casse-croute)
Margot	Pie

Marlot	Merle noir
Marsèche	Orge de mars
Mêlier (mêle)	Néflier (nèfle)

O	
Oche	Oie
Œuf en couille d'âne	Œuf poché au vin rouge
Oiseau du Bon Dieu	Hirondelle
Oiseau d'la mort	Chouette effraie
Oisil	Osier
Ouèzon	Oison
Ormiau	Orme
Ortruge	Ortie

P	
Panade	Soupe (pain + bouillon de légumes)
Panser de secret	Soigner par formule magiques
Patte de lapin	Trèfle
Pied dur	Mousseron
Pierre à évier	Évier en pierre avec évacuation
Pince-oreille	Forficule
Pluntie/plaintie	Lit de plume posé sur un matelas
Pochon	Petit sac en papier
Pourriau	Poireau
Pupu, puput	Huppe

R	
Rebouteux, remégeux	Qui remet les articulations en place
Resse	Corbeille en osier et châtaignier
Rouette	Ruelle entre un lit et le mur
Roumailler	Avoir les poumons pris

S	
Salade de chanoine	Mâche
Salignon	Boîte dans laquelle on mettait le sel
Sanglaçure	Pleurésie
Sansounet	Étourneau
Ségière	Garde-manger sèche fromages
Soué	Soif

T	
Terziau	Gerbes de grains au nombre de treize
Tétaud	Arbre étêté pour effeuillage
Tourtour	Tourterelle
Trainé	Traîne désigne en Berry un chemin creux ombragé « Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grâce de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant capricieusement sous leur perpétuel berceau de feuillages, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur, plus mystérieuse et plus verte » (George Sand, Valentine).
Trainier	Vagabond, mendiant
Trempée	Pain et vin sucré, ou lait
Treuffe	Pomme de terre
Truffat	Pâté de pommes de terre

V	
Vargne	Vergne, aulne
Vezon	Malédiction, malheur
Vig (a, ou ouè,) ne , Vionne, Vioune	Clématite (entre-nœuds, liane pouvant être fumée)
Virouner	Tourner en rond
Vrille	Liseron champêtre

Annexe D : Du monde, de la société française et du progrès, en ce début 2020.

Observons tout d'abord que, dans tous les domaines, les conquêtes scientifiques, techniques, et les avancées sociales intervenues sont immenses. Mais, pour autant, cette société est-elle devenue meilleure pour tous ? Les progrès scientifiques, techniques sont-ils tous et toujours synonymes de réel progrès économique et social. En contrepartie, n'ont-ils pas, pour nombre d'entre eux, aux plans de l'utilisation, de la consommation ou de la fréquentation, de très lourdes conséquences sanitaires et écologiques Et, tous éléments considérés, les gens sont-ils, majoritairement plus heureux ? Je n'en suis pas toujours très convaincu.

Concernant les domaines social et sociétal, on observe :

- le chiffre élevé, d'environ huit millions de français pauvres, énoncé par la Fondation Abbé Pierre est désormais un record sur lequel il conviendrait de s'interroger, sachant que notre pays possède un système redistributif le meilleur du monde,
- une continuité des insatisfactions, prurits, et des manifestations multiples (aux motifs parfois contradictoires), qui pénalisent l'usager et l'économie, et qui sont accompagnés des coûteux dégâts causés par les casseurs et les manifestants radicalisés.
- des comportements économiques traduisant un manque de confiance, dans l'avenir du monde et de la France ; sur 17 milliards d'euros « lâchés » par le gouvernement, suite aux manifestations des gilets jaunes, 15 sont allés vers une épargne de précaution. En janvier 2020, l'ensemble de l'épargne, tous modes confondus, atteint, en France, plus de 3000 milliards d'euros.
- le fait d'une population versatile, ignorante en économie, comportant encore 7% d'illettrés, avec trop de secteurs d'activités bénéficiaires d'avantages catégoriels parfois surprenants (dont les entreprises ont oublié de programmer l'obsolescence), friande de niches fiscales, souvent dépourvue de sens commun, trop souvent opposée à toute réforme dès lors que cette réforme mord sur un avantage acquis, critiquant ses dirigeants et les appréciant avec emphase, dès qu'ils ne sont plus au pouvoir, et répondant, de façon contradictoire ou ambivalente, aux questions imprécises des sondages
- une *foule démesurément sentimentale* qui célèbre des funérailles quasi nationales à Johnny Halliday¹¹ et honore sa mémoire en l'Esplanade Accort hôtels Aréna, sise près de « Bercy », « Bercy » à qui la famille va devoir régler 30 millions d'euros de dette fiscale,
- un nombre très important de zones de non-droit, ou bandes et trafics sévissent, pourrissant la vie des habitants,
- le sort difficile des campagnes, aux populations vieillissantes, désertées par les services publics, les commerces, les médecins et par les vétérinaires, avec des communautés de communes plus riches en vice-présidents qu'en moyens ou initiatives économiques,

Cela traduit tous les profonds malaises d'une société ayant vécu, avec appétit et inconséquence, les trente Glorieuses (1945/1976), suivies de quarante années de progrès matériel, de facilité, d'opportunisme et de laxisme.

Ce XXIème siècle, qui succède :

- à deux atroces guerres mondiales (la seconde doublée de la Shoah), chacune ayant faite des millions de victimes et des milliards de dégâts,
- à une injustifiée, coûteuse et désastreuse guerre d'Indochine,
- à la guerre froide, à l'échec d'un communisme stakhanoviste mort de ses goulags,

¹¹ Bien sûr que je l'aime, moi aussi ce vieux Johnny, mais tout de même...

- à une décolonisation justifiée mais appuyée sur le mode « Françafrique », dont sortiront, bénéficiaires, une majorité de dirigeants corrompus, plus amateurs des banques suisses, d'hôtels particuliers et d'hôpitaux étrangers de qualité, que de bien-être pour leurs peuples.
- à la construction de l'Europe ; 1951 CECA, 1957 CEE, (1962 PAC, 1979 SME), 1992 UE
- aux décisions de Vatican 2 et à la raréfaction des vocations,
- aux manifestations d'un contestataire mai 1968, qui a vu se développer, peu après, dans les grandes entreprises, des carrières très accélérées, basées sur l'opportunisme, l'appartenance à un parti politique et/ou à une chapelle,
- aux prestigieux avion supersonique Concorde et paquebot France
- à une France, ayant eu droit à un ministère des loisirs et du temps libre, et à une impréparée semaine de 35 heures qui, entre autres a désorganisé les hôpitaux,
- à une guerre coupable contre l'Irak¹² (déclenchée, à partir de justifications mensongères, par d'hystériques « Républicains » d'outre atlantique),

est désormais celui :

* de la communication avec :

- ses éléments de langage, si chers aux ministres, à la plupart des syndicalistes chevronnés et à l'envahissante et corrodante publicité (en même temps que l'on prétend réduire notre dépendance aux énergies fossiles, la publicité pour les S.U.V explose alors que l'on pourrait revenir — pour des parcours journaliers à la fois plus économiques et moins polluants — à une modeste et très *vintage* deux chevaux qui ferait la nique aux turpitudes de l'O.P.E.P,
- ses instruments mobiles nouveaux — *must*, du contact, des bavardages ou épanchements divers pour adultes, mais également pour les enfants qui connectés à la *tablette* dès le bas âge subiront les conséquences induites sur le plan de la santé — sans cesse remplacer par des modèles plus performants, avec les volumes de déchets qui résultent de cette situation.
- la toute-puissance de la télévision et des réseaux sociaux, (ces derniers, souvent véritables « égouts sociaux » capables d'exprimer les « prurits mentaux » les plus nauséabonds) — qui, de plus en plus devancent et se substituent à la presse écrite, pour traiter — avec l'immédiateté du reportage et une émotion extrême, sur certaines chaînes « tamtamisée » par le verbe, l'intonation et par les sous-titres — sitôt accompagnées des réactions abruptes et souvent vulgaires des internautes. De surcroit, ces mêmes médias, nous offrent, au cours des repas, les reportages concernant guerres et catastrophes du monde, entraînant, au choix — chez des auditeurs convives addicts aux *étranges lucarnes* — culpabilité digestive, chute de libido ou déprime, suivie pour la plupart d'un rapide aveu d'impuissance ou de la lâche indifférence, de citoyens désespérément à la recherche d'un « plan de vie ».
- et que dire de cette habitude des médias qui consiste à s'interroger, après quelques jours, et sur tous les sujets, pour savoir si le gouvernement en fait de trop ou pas assez, afin de faire jaillir avis et polémique éventuelle.

Mais, soyons objectifs, tant qu'il existe des émissions de qualité sur les chaînes nationales, le très utile journalisme d'investigation, les grands reportages, et les programmes de la chaîne Arte, et tant que l'on ne renonce pas à se cultiver en lisant de bons auteurs, on peut se féliciter de pouvoir encore vivre sans être corrodé par la télévision, son entre-soi et internet.

¹² et ce même si Saddam Hussein était un criminel notoire, --- en particulier sachant ses différents massacres opérés contre les Kurdes opérés entre 1960 et 2003 --- car, il n'était pas nécessaire de déstabiliser cette région pour la confier à une équipe partisane, corrompue et abandonner un territoire ou rien n'est réglé concernant la paix et de la démocratie.

* d'une violence ordinaire dans les mots et les agressifs comportements, irrespectueux et/ou délictueux, devenus quasi journaliers — y compris en milieu scolaire¹³ (victime des insultes des uns, du harcèlement ou de la violence des autres), ce qui est un inadmissible — et de sanctions trop souvent absentes ou pas à la hauteur, non pas du fait d'un laxisme judiciaire, mais de la crainte des enseignants, pas toujours soutenus par leur hiérarchie, et surtout de l'imprécisions des textes votés par le Parlement.

Comparativement, et de façon précise, la vingtaine d'années qui suivirent la seconde guerre mondiale — lesquelles n'ont, malheureusement, pas échappées à quelques tragiques faits divers — s'honorèrent des caractéristiques suivantes :

- les services publics étaient présents au niveau de tous les cantons (la Poste, sans erreur de distribution, distribuait le courrier 2 fois par jour !),
- sur le plan du civisme, le courage¹⁴, le respect et la politesse, la solidarité, l'attention et le soin apportés au travail, étaient qualités présentes chez la majorité des individus.
- ce qu'on nomme hypocritement la petite délinquance, et, avec lâcheté et impuissance, les violences urbaines, étant nettement moindre.
- les cités, au sens actuel, qui sont devenues, pour nombre d'entre elles, territoires des bandes, zones de trafics et de non-droit, n'existaient pas, et la sécurité journalière des personnes, plus satisfaisante, sur l'ensemble du territoire, était chose agréable à vivre.

* d'un convulsif consumérisme, le plus souvent exprimé en compensation des frustrations, injustices, rancœurs ou déprimés ressenties — fièvre exacerbée par des fêtes dévoyées de leur signification initiale (trop nombreux cadeaux et grande « bouffe » de Noël) et par d'autres, telles *Halloween* et *Black Friday*, importées de chez *Big Brother*, (avec des offres alléchantes d'achat pouvant aller jusqu'à entraîner des bagarres à l'intérieur des grandes surfaces ou sur leur parking) — avec ses contestables produits agro-alimentaires — comportant sel et sucre en excès et, beaucoup trop souvent, un grand nombre d'additifs nuisibles, à terme, à la santé — avec la ménagère qui quitte la grande surface avec plusieurs barquettes de cuisses de poulets — poulets 'à croissance rapide', élevés en 40 jours — qui cuites, seront une véritable bouillie en bouche, bouillie que les enfants pourront ingérer sans un préalable et utile masticage.

* d'une société d'enrichissement important continu pour les plus grosses fortunes et de galère de moins en moins supportable, pour les plus miséreux, avec, entre les deux extrêmes, ceux pour qui demeure, au prix d'efforts plus ou moins mesurés, l'objectif principal du *making money*, sport plus ou moins scrupuleux de ceux en mesure de le pratiquer et, pour les autres, petits salaires ou retraités aux modestes revenus, le sauve qui peut d'un livret d'épargne de précaution, ou d'une Assurance vie, aux taux tombés, au fil des ans, en capilotade.

* des revenus outranciers des acteurs du football et du show-biz, des très excessifs parachutes dorés de certains patrons, qui invitent, tout un chacun à se comparer, et à protester.

* d'un monde pollué, et désormais placé sous la menace avérée du réchauffement climatique avec la quadruple problématique des pathologies (des thyroïdes abimées par le « stoppé nuage de Tchernobil », aux bronchopathies des enfants des métropoles — dues aux gaz et particules fines liées à la circulation automobile — de la nette augmentation du nombre des cancers chez

¹³ ...et, sans être apôtre de quelconques brutalités ou brimades envers les enfants, je continue de penser que l'instituteur Émile Faucheron a eu raison de m'infliger une véritable baffé pour mon manque, important, de respect relaté dans un chapitre du livre.

¹⁴ En campagne et en province, au-delà des 45 heures de travail hebdomadaire effectuées, la plupart des personnes propriétaires ou locataires d'un lopin de terre, le cultivait, bénéficiant ainsi d'une occupation très favorable à un bon équilibre et de frais et sains légumes.

les enfants, de la chute du nombre de spermatozoïdes chez l'homme, de l'apparition de nouvelles bactéries — *Xylella Fastidiosa* ou « tueuse » d'olivier — et de nouveaux virus tels Ebola ou coronavirus (SRAS, MERS CoV et COVID-19), de la destruction déjà avancée des écosystèmes, de l'épuisement des sols, de l'expression de plus en plus dangereuse et coûteuse, de phénomènes météorologiques, plus nombreux et plus intenses, et, dans un futur proche, aux déplacements de populations liés à la montée du niveau des mers et océans. Tous ces problèmes accumulés participent aux très fortes inquiétudes de l'être humain tout à la fois consommateur multiple — friand tous azimuts de *low cost* (dont l'aérien sur courte ou longue distance) — pollueur très irresponsable, en aval de sa consommation¹⁵, (en conducteur de puissant SUV ou Cross Over, en voyageur aérien, en vacancier en plage, plaisance ou montagne), et enfin citoyen, lorsqu'il adresse, très convaincu, ses nombreux reproches à son gouvernement, pris lui-même dans le dilemme écologie vs économie et emploi.

Par ailleurs, le choix d'un productivisme agricole, lequel — moyennant des remembrements ayant entraîné la suppression des bouchures, situation nuisible aux écoulements des pluies et à la biodiversité naturelle — et l'emploi des produits phytosanitaires¹⁶, les fameux « cides » (fongi, herbi, insecti, pesti), destructeurs de la faune et de la flore — qui laissaient entrevoir aux paysans des bocages, encouragés par les gouvernements et la F.N.S.E.A¹⁷, un destin de céréalier subventionné des états du Middle West (néanmoins dépendant de la bourse aux grains de Chicago !) — a, multiplié, l'ensemble des rendements, s'est effectué bien souvent au détriment de la véritable qualité nutritionnelle des productions, et a entraîné la pollution des sols. Ainsi, les productions fruits multi-traités — certes favorables à l'œil — de la plupart des arboriculteurs, contiennent dix à vingt fois moins de sels minéraux et de vitamines que les fruits cueillis dans les vergers ou aux arbres fruitiers des bouchures, il y a soixante-dix ans.

Concernant les acheteurs-consommateurs et leurs enfants, combien d'importantes pathologies sont liées au mode de production actuels et/ou, aux multiples et dangereux additifs de l'industrie agro-alimentaire — nombreux colorants, additifs aux phosphates, émulsifiants,

¹⁵ À titre indicatif, chaque année en France, on atteint 30 millions de tonnes de déchets ménagers, dont 40.000 tonnes de jouets jetés à la poubelle tandis que 80.000 tonnes de déchets « sauvages » sont ramassés (autoroutes, plages, montagne). Et plus de 200.000 tonnes de plastiques sont jetés dans la mer Méditerranée. (plastiques, que par le trajet naturel de la chaîne alimentaire, nous retrouverons, sous peu, dans nos assiettes). En 2016, 2000 tonnes de Doliprane, — « nourriture » partielle des pensionnaires des services de gériatrie —, furent traités par la station d'épuration d'Achères située en Région parisienne.

¹⁶ Appellation totalement usurpée, de produits chimiques, tous plus ou moins toxiques pour l'être humain, objet aux États-Unis de nombreux procès contre Monsanto, et en France, du combat de l'agriculteur Paul François, contre le géant mondial Bayer-Monsanto.

¹⁷ J'ai eu — sans difficulté je dois dire —, un des responsables de ce syndicat, au téléphone, en début d'automne 2019, au sujet du C.E.T.A, (accord commercial entre l'Union Européenne et le Canada) que dénoncent les agriculteurs français. J'ai fait observer à mon interlocuteur :

- que cet accord était, au global, favorable à la France, qu'il ne convenait pas de le rejeter et encore moins d'encourager les déversements de fumier devant les préfectures,
- que les éleveurs français avaient raison de dénoncer les risques — économiques et sanitaires avérés — de concurrence déloyale avec tous les produits d'origine paysanne, de mauvaise qualité, susceptibles d'être importés, et les conséquences pour l'agriculture française,
- mais qu'il existait, d'autres moyens, de favoriser les productions et consommation locales, (et pour les viandes particulièrement), avec l'appui des associations de consommateurs, en :
 - o obligeant, comme la loi le prévoit, tous les commerces (bouchers, charcutiers, volaillers y compris en grandes surfaces, restaurants) à indiquer l'origine réelle de leurs produits,
 - o établissant, de fait, avec les municipalités, les consommateurs-citoyens et les organisations professionnelles, la préférence nationale, entraînant ainsi la consommation de produits d'origines locales et/ ou nationale dans tous les établissements scolaires, de soins (hôpitaux, cliniques, centres de soins, maisons de retraites, EHPAD),
 - o multipliant les contrôles d'une DGCCRF qui doit être renforcée.

conservateurs, et exhausteurs de goût — plus prompte à faire un vrai chantage à l'emploi qu'à procéder à des étiquetages proposés par les fédérations de consommateurs.

Et enfin, que va décider l'Anses, Agence nationale de sécurité sanitaire, de l'alimentation, de l'environnement et du travail concernant la molécule Succinate DesHhydrogénase Inhibitrice (SDHI) utilisée depuis 2013 — pour éliminer les champignons microscopiques qui menacent les céréales, vignes, fruitiers, carottes et tomates — et qui, ce 22 janvier 2020, fait l'objet d'un appel dans « le monde, signé de Pierre Rustin, directeur du C.N.R.S et 300 chercheurs et/ou médecins concernant sa dangerosité et l'éventualité d'une catastrophe sanitaire à venir.

Aussi, compte tenu des points précédents, en plus de l'analyse, annuelle, des perspectives de croissance et de l'activité économique mondiale, le Forum économique mondial de Davos, de janvier 2020, a mis à son ordre du jour, cinq risques environnementaux majeurs :

- les évènements climatiques extrêmes,
- l'échec de l'atténuation climatiques et des stratégies d'adaptation à la nouvelle donne,
- les dégâts et désastres environnementaux liés à l'action humaine
- la perte majeure en matière de biodiversité et l'effondrement des écosystèmes,
- les catastrophes naturelles majeures tels tremblements de terre ou tsunamis.

* un domaine médical

- avec une disponibilité et des qualifications hospitalières réalisant de nombreuses prouesses, en soins, en réanimation ou en chirurgie, sauvant ou prolongeant des vies, situation qui ajoutée aux progrès concernant l'hygiène et à la couverture sociale a permis l'élévation très spectaculaire de l'espérance de vie de chaque Français,
- avec un dispositif hospitalier traversant une crise à la fois structurelle exigeant un Plan Santé établi sur la base d'un nouveau paradigme (un hôpital peut être organisé comme une entreprise, mais ne doit pas être géré rigoureusement à l'acte, mais en accord avec la notion de service public de santé) — et d'une crise conjoncturelle, de trop longue durée, touchant un personnel majoritairement compétent et méritant (avec cependant des différences importantes entre personnes, ou d'un établissement à l'autre¹⁸), dont il faut maintenir les niveaux de sélection et de qualification, et avec l'inadmissible situation des « urgences », principalement lié à l'absence de couverture des Généralistes de ville.
- sous influence excessive, voire sous la mainmise, des laboratoires¹⁹. De l'enseignement universitaire en passant par la recherche et jusqu'à la distribution des médicaments, Big pharma impose une présence économique pesante et, dans certains cas, tel celui de « l'amical corrupteur » Servier, a fait preuve de désinvolture et d'irresponsabilité coupables, tout en demeurant bien en cour dans le confortable entre soi du monde médical.

Rappelons, ne serait-ce qu'en mémoire des nombreuses victimes, les scandales liés aux médicaments, intervenus depuis 65 ans ; Distilbène/lab.UCB Pharma et Novartis (malformations génitales des enfants), Hormone de croissance/Institut Pasteur (maladie de

¹⁸ D'où la nécessité de véritablement contrôler ces personnels. La personne en charge de ce contrôle est en général une ancienne infirmière. Lors de mes séjours en hôpital ou en centre de rééducation, j'ai observé et parlé avec 3 de ces personnes ; une première bien formée, opérant avec tact et efficacité, une deuxième compétente mais désabusée/lassée par le comportement de certains aides-soignants, une troisième, compétente, débordée par d'autres tâches...

¹⁹ Selon une base de données publiques Transparence Santé, — qui recense les liens d'intérêt entre labos et médecins — un collectif de journaux a fait le calcul : l'année 2018, les labos ont dépensé 170 millions d'euros, auprès des 32 C.H.U. Selon « Sud-Ouest », du 11/01/2020, au C.H.U de Bordeaux, 1067 médecins sur 1286 rattachés à l'hôpital, présentent au moins un lien d'intérêt avec l'industrie pharmaceutique. (source : *Le Canard enchaîné* du 15/01/2020).

Creudzfeld-Jacob et 111 morts), Sang contaminé par le virus du Sida (lots de)/ Ministres, Isoméride/ Servier (hypertension pulmonaire), Médiateur/lab.Servier et A.N.S.M (fatigue puis valvulopathies cardiaques), Dépakine/lab. Sanofi (graves handicaps chez les enfants) et Lévothyrox/nouvelle formule lab.Merck (inédits et nombreux effets fort indésirables).

- pratiquant très majoritairement une médecine allopathique, non holistique qui — avec son florilège de molécules fortes (médicaments à bande rouge, aux redoutables effets secondaires dans le cas d’Affections de Longue Durée) et ses réponses protocolaires — ne prend pas en compte, dans le sens d’une biologie politique de prévention, l’ensemble des acteurs du système neuroendocrinien, responsable de la gestion biologique²⁰ de l’organisme humain.
- avec certains praticiens qui — utilisant, depuis origine, trop excessivement ou inutilement en cas d’infection virale — les antibiotiques²¹, ont entraîné progressivement la résistance des souches bactériennes et, le développement des si redoutées maladies nosocomiales, désormais crainte constante des hôpitaux.
- disposant d’Autorités de Santé qui — influencées par quelques hargneux et très ignorants praticiens, muets devant les pollutions agrochimiques — décident le déremboursement de l’homéopathie — alors qu’on aurait dû se satisfaire d’en ajuster le taux de remboursement, ne serait-ce que pour ne pas voir le prix des médicaments augmenter dès après la mise en vigueur du déremboursement, comme ce fût le cas, antérieurement, concernant les Préparations Magistrales — discipline véritable, exigeant, il est vrai, à la fois, des praticiens compétents et des patients capables de comprendre l’action des dilutions Hahnemanniennes
- subissant la pernicieuse et regrettable influence²² des lobbies implantés en grand nombre à Bruxelles et moindrement en France mais actifs de façon permanente auprès des députés et sénateurs, sinon dans les hôpitaux sous forme d’anodins présents ou pots organisés.
- désormais caractérisé par une scandaleuse et inacceptable désertification médicale²³ liée, en premier lieu, à une politique précédente, digne d’un devis de plombier, prétendant diminuer les dépenses de santé, en fixant un numérus clausus, pour les étudiants en médecine. Cette absence de généralistes et de spécialistes ne concerne, d’ailleurs pas que les seules campagnes. Elle n’offusque pas, un nommé Claude Le Pen, Docteur en

²⁰ La situation biologique d’un être humain dépend, en principal biologique, de ce que l’on appelle son équilibre neuroendocrinien, équilibre résultant à la fois des réponses des différents systèmes nerveux(système — Système Nerveux Végétatif (systèmes parasympathique et sympathique et alpha-sympathique), Système Nerveux Central (et cerveau, moelle épinière, cortex), et, à potentiel donné, des équilibres verticaux des étages endocriniens (hypothalamus, hypophyse, organes cibles) gouvernés par la notion de feed-back, et des équilibres ou des différences de potentiels ou dysfonctionnements, entre organes cibles (thyroïde, surrénales (cortico, médullo), ovaires ou testicules, pancréas et foie). Cf ENDOBIOGÉNIE ET PLANTES MÉDICINALES (La Physiologie a-t-elle un sens ?) Éditeur Elsevier, dont édition programmée été 2020, livre rédigé par un groupe de médecins appartenant à la Société Française d’Endobiogénie (fondée par l’exceptionnel et très regretté, docteur en médecine, Christian Duraffourd), qui relate leurs observations et leur expérience clinique

²¹ En 1953, en séjour en sanatorium, j’ai rencontré un patient de 40 ans (à l’intestin et au foie endommagés), qui avait reçu 374 g de pénicilline.

²² Cette influence, représentée par près de 20.000 lobbyistes présents, au niveau européen, à Bruxelles, s’exerce également en France et peut aller jusqu’à la rédaction d’amendements par tel lobby et présentés tels quels, par tel député. On a pu aussi constater l’intervention, destinée à adoucir le rapport sénatorial sur le Médiateur, de la sénatrice Marie-Thérèse Hermange.

²³ À l’occasion du grand débat, conduit par monsieur le Président de la République, seul le maire de Saint-Août (36), Patrick Lambilliotte, a eu le courage d’envisager - moyennant de favorables conditions concernant leurs logement, revenus, capacités de rotation pour couverture horaire 7/7 jours, formation et congés, assurance de la sécurité (si la question se pose) - d’aller, via la loi, jusqu’à la coercition, pour obliger, les praticiens généralistes, - en charge d’une mission principale de santé nationale et donc de couverture du territoire, - à passer, au moins, 3 années de leur début de carrière à la campagne ou en province.

économie, qui lors d'une émission de C dans l'air de 2019, déclarait que « *le médecin de famille, c'est terminé* » qu'on pouvait, désormais réaliser — avec le matériel de communication et le concours d'une simple infirmière (et demain d'une aide-soignante ?) une consultation à distance. Sur le plan technique, c'est effectivement possible, sur le plan médical c'est plus discutable et au plan humain très contestable.

Mais le scandale intéressant cette profession libérale — au service de la santé, sans obligation de résultats, et au revenu annuel moyen de 110.000 euros, rappelons-le — va plus loin.²⁴

* d'une fonction judiciaire surchargée, manquant de moyens (effectifs et matériels), avec les dysfonctionnements liés à cette situation, et dont la plupart des citoyens se détournent.

* du numérique qui même pratiqué avec un performant ordinateur — avec ses mises à jour, ses bugs, ses identifiants, ses mots de passe, ses différentes astreintes et ses « égouts » sociaux — très utile et bénéfique pour accéder aux multiples sources d'informations, pour gérer les quantités de données, mais chronophage, parfois déconcertant, et bien souvent irritant, pour l'utilisateur lambda — avec le nettoyage journalier du lot de spams, messages indésirables liés à l'utilisation des cookies, les messages à sens unique « no reply » des organismes qui ne souhaitent pas être dérangés, par une réponse en retour — et les très nombreuses et différentes obligations faites aux utilisateurs et les interminables sollicitations des fournisseurs de logiciels et/ou des ... voyantes, sites de rencontres ou pornographiques. Si en plus, vous n'êtes pas un surdoué en informatique, que vous ne souhaitiez pas vous former pour le devenir, ou bien qu'à un titre ou à un autre vous ne puissiez pas évoluer, bonjour le décrochage !

Ainsi, ce siècle, aboutissement d'importants progrès et de nos comportements irresponsables de consommateurs avides de biens divers, avec son productivisme obligé par une concurrence déloyale — ses contestables élevages industriels porcins (dont le lisier empesté et pollue sols et plages) et avicoles, aux animaux traités aux antibiotiques, ses fermes géantes à milliers de vaches en stabulation permanente — une Communauté Européenne faible — non aboutie dans les domaines de la fiscalité, des normes sociales et de la défense, globalement absente sur le plan international, fragilisée par un « brexit » obtenu par la désinformation et les promesses, et démunie devant les puissantes G.A.F.A — dans un monde allant vers une faible croissance, incertain et très dangereux eu égard à ses convulsions — ballotté entre les vifs tweets d'un Trump joueur, provocateur et menteur, candidat à sa réélection, les nombreuses menées à but hégémonique de la Chine, la stratégie opportuniste et rugueuse du Kremlin, la déstabilisation durable du Moyen Orient, de la Lybie, du Sahel et, la situation en l'Algérie — est et demeurera, avant tout — malgré les efforts de l'O.N.U et de certains dirigeants — celui du désordre mondial, (y compris celui lié au terrorisme des extrémistes musulmans), des égoïsmes nationaux, de la pollution indifférente à d'aveugles gloutons économiques, du

²⁴ Dans le village voisin du mien, lequel comporte un EHPAD, trois jeunes et fringants disciples d'Esculape qui viennent de s'installer, refusent, à la fois, d'effectuer les déplacements au domicile des patients — trop chronophages et très insuffisamment indemnisés par l'Assurance Maladie — et, pour les mêmes motifs, d'assurer la couverture médicale 7/7 jours, au bénéfice des pensionnaires, âgés et en perte d'autonomie, de l'EHPAD du village.

Imaginons, un seul instant que toutes les personnes, obligées d'effectuer deux heures ou plus de trajets journaliers pour aller à leur travail, se mettent à réagir de la même façon, en prétendant que les déplacements à ce titre, ne sont pas correctement indemnisés.

Complémentairement à ce qui précède, il faut savoir qu'un total de 9 médecins appartenant à trois communes proches et en communauté, ne se concertent ni pour assurer une permanence de week-end ni pour assurer l'étalement de leurs congés, d'où le début du message vocal, sur le répondeur d'un d'iceux, au mois d'août 2019 : « Compte tenu du nombre de confrères des trois communes, en congés, durant ce mois ... ». On pourrait penser que ce type de situation intéresse le Conseil de l'Ordre. Que nenni ! Au plan régional, aucun intérêt. Au plan national, un démêlé avec la Cour des Comptes portant sur l'opacité comptable de l'Ordre, semble suffire à mobiliser ce cénacle !

réchauffement climatique nié par de beaux esprits et de toutes nos contradictions d'êtres humains.

Si j'ai tenu à rappeler, l'immense chemin parcouru — depuis l'époque des écrevisses *non américaines*, pêchées dans le clair et chantant ruisseau du temps de mon enfance, jusqu'à ce vingt-et unième siècle qui devrait voir naître l'homo Deus, — très complexe et vaniteuse intégrale d'algorithmes²⁵, issue des logiques sociétales de ce temps, mise au point par un homo Érectus pensant devenu, du fait des conquêtes de son cerveau et de sa prétention, l'égal d'un Dieu disparu — y compris, sur le plan sociétal, avec les droits des femmes, celui des homosexuels, la protection des enfants, et le combat contre l'antisémitisme, tout en pointant les aspects souvent négatifs, voire dangereux, de certaines évolutions intervenues, c'est que je juge « en mon âme et conscience » qu'il y a matière à réflexion, et la rédaction, sous forme de cette présente annexe, de mes appréciations.

* * *

²⁵ Un algorithme, est un ensemble de règles opératoires dont l'application permet de résoudre un problème énoncé au moyen d'un nombre fini d'opérations. Il peut être traduit par un langage de programmation ou un programme exécuté par un ordinateur.

Annexe E : Bibliographie.

Audoux Marguerite
(Prix Fémina 1910)

Marie-Claire
L'atelier de Marie-Claire

Bernard Daniel

Paysans du Berry

Boncœur Jean-Louis

Le Berger m'a dit recueil de poèmes du terroir
Le village aux sortilèges

Boutet Gérard

La Belle Ouvrage
L'adieu au village

Delétang Noëlle

Le Berry de Jean Giraudoux

Dubreil Claude

Le triangle des Bermudes

Fournier Alain

Le grand Meaulnes

Pelloille Ferdinand

Histoire du Châtelet-en-Berry

Sand George

François le Champi
La petite Fadette
La Mare au diable
Légendes rustiques

Vincent Gérard

Des Bouchures et des Hommes, en Berry et en
Bourbonnais

Et les fascicules

- de Daniel Bonnin

Le Châtelet au fil des ans

- de René Martinat

*Dans le temps, cheux nous, au Châtelet « Les parlagés de
nos anciens »*

Ainsi que le livret

- de Nature 18

J'observe les oiseaux dans le Cher

UNE ENFANCE EN BERRY

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace	3
Introduction	5
1. La modeste longère de mes grands-parents.	7
2. Mes grands-parents et leur fille Alida.	11
3. À l'école des petits.....	17
4. Village et hameaux, bourg et habitants.....	21
5. Chez les Baronnet.	31
6. Le Xandre Brinault, coiffeur et barbier.	35
7. Prurits, provocations et malices.	39
8. Où est-elle ma maman ?	51
9. Accotements et bouchures.	55
10. An`c ma famille paysanne : Ma tante Affret des Landinats.	61
11. An`c ma famille paysanne : Oncle, tante et cousin Légier à Saint-Jeanvrin.	65
12. An`c ma famille paysanne : Mes cousins Gauthier à Saint-Maur.	69
13. Croyances, Superstitions et Sortilèges en Berry.....	75
14. Puyferrand et la rue Sainte Lorette	81
15. Rue des Juifs, rue Saint Martial, rue des écoles, champ de foire, et jardin communal. ...	85
16. Jour de batteuse à la Preugne de Saint-Jeanvrin.	95
17. Traînes, étangs et bois.....	101
18. Chez les Luneau.....	113
19. Avec les Peignant	119
20. Fin de la seconde guerre mondiale. Shoah. Au revoir tata Lily	125
21. Adieu au village, et au temps béni de l'enfance.	133
Épilogue.....	141
Remerciements	145
Annexe A : Le Boischaut du sud, en pays berrichon.....	147
Annexe B : Patois et parlures du Bas-Berry.	149
Annexe C : Glossaire.....	151
Annexe D : Du monde, de la société française et du progrès, en ce début 2020.....	157
Annexe E : Bibliographie.	165
TABLE DES MATIÈRES.....	167